

Les tiroirs du Dr Huang

Jay Ghee

Roman - Aventure – Nouvel Age

Tous droits réservés
Copyright : G M Jaumain
jaumaing@gmail.com

Aucun extrait de ce livre ne peut être reproduit sans la permission écrite de
l'auteur Jaumain Georges (nom de plume Jay Ghee)

Photos : Jay Ghee

Ce livre est également disponible auprès de Amazon.com (France et Canada)
en version digitale (Kindle) et en livre imprimé.

Chapitre 1er

Bao, le fils unique du Dr Yi Huang, celui qu'on surnommait 'le rêveur', prit deux sachets sur la longue table de l'officine de son père. Ils contenaient les plantes et racines sèches, médicaments hebdomadaires, pour de vieux patients qui ne pouvaient pas se déplacer.

Ce matin-là, Bao décida de ne pas utiliser le scooter afin d'éviter la grande avenue bruyante, surpeuplée, et dont les bas-côtés étaient occupés par les nombreux étals d'un grand marché, et par les centaines de vélos et de scooters parkés sans ordre apparent. Il irait à pied, en empruntant la très étroite « Allée du touche-seins » qui, comme son nom l'indique, ne permettait pas à deux passants de se croiser sans se frôler.

Les habitants de ce pays étaient de petite taille et la plupart des femmes avaient de petits seins, ce qui vous donne une idée de l'étroitesse de cette longue allée qui serpentait sur une centaine de mètres.

Bao s'y engagea sans se presser. Il était tôt et l'allée était vide. Mais soudain, après un petit virage, il tomba nez à nez avec madame Yu-Min, sans doute la plus grosse femme du district, connue pour son tempérament acerbe, ses commérages incisifs, sa voix de barytone, son haleine fétide et ses seins hors normes !

...Bao se figea sur place, contempla le mur de droite puis de gauche puis le ciel bleu-gris, là-bas, tout en haut des bâtiments à étages multiples. Puis il fit un calcul instantané de ce qui lui restait de chemin derrière Mme Yu-Min.

À l'âge de 24 ans et quelque poussière de grains de riz, Bao était un peu plus grand que les garçons de son âge. Ses ancêtres paternels provenaient de districts nordiques, proches de l'Inde. Il avait l'avantage considérable de la jeunesse, mais aussi le désavantage de la courtoisie héréditaire de sa race. Il n'était pourtant pas question de reculer, mais de trouver un compromis, une manière de se croiser sans frotti-frotta !

-Alors garçon, tu vas me laisser passer ? dit madame Yu-Min sèchement.

-Je veux bien, marmonna-t-il en se demandant comment éviter le dragon.

Un proverbe local lui vint en mémoire : « La langue des femmes est leur épée, et elles ne la laissent jamais rouiller ! » Il lui fallait parler peu et agir vite. Il se colla contre le mur de droite, en se haussant sur la pointe des pieds, en s'étirant

le plus haut possible, et vidant ses poumons pour s'amincir tant qu'il pouvait. Madame Yu plaqua son dos contre le mur opposé

-Si tu me touches, je te flanque une gifle, lança-t-elle.

Aucun des deux n'osait faire le premier pas. Ils se toisaient comme des dragons de faïence. Bao avança lentement, en considérant les quelques centimètres qui le séparaient de la gifle et de l'haleine abominable. Mme Yu-Min fit semblant de rentrer son embonpoint et ses seins, mais elle était à cours de moyens pour les amincir.

Un canari en cage siffla quelques notes sur un balcon voisin. Bao profita de la distraction, se glissa brusquement, effleura les seins, puis s'encourut en riant, évitant de justesse une gifle magistrale.

-Garnement ! Chenapan ! lui cria-t-elle en le regardant courir.

Après avoir déposé ses paquets chez les patients, Bao flâna dans les ruelles encombrées par les étals des marchands de fruits et de légumes, volaille, épices, confiseries de riz et boissons de soja.... Il souriait à tous, mais ne parlait jamais plus que quelques mots. Il n'avait jamais été bavard comme ses camarades d'enfance. Un instinct inné lui avait appris qu'on 'gagne toujours à taire ce qu'on n'est pas obligé de dire'. Il écoutait avec attention et diffusait autour de lui une sensation de présence constante et non de rêverie. Il parlait peu de lui et on savait que les confidences n'iraient jamais plus loin que ses oreilles. Si on lui demandait : « Que t'a-t-il dit ? » Il répondait : « Je ne m'en souviens plus »

Le Dr Yi Huang avait posé une petite table dans la galerie encombrée de scooters, devant son officine. Il était assis face de Mr Bei Taoyung, un vieil ami de grande taille, élancé et maigre qui dépassait le docteur d'une bonne tête. Ses ancêtres venaient des montagnes du Nord de la Mandchourie. Il était longiligne, efflanqué comme une canne à pêche garnie d'un ballon de football. Le crâne chauve et luisant, il arborait une épaisse mais courte barbe blanche qui donnait à son visage l'allure d'un ermite. Ce jour-là, il souffrait de douleurs atroces aux genoux et se déplaçait avec une canne. Les doigts posés sur son poignet, le Dr Huang lisait son pouls.

- Bei, dit-il en levant ses doigts, la santé dépend beaucoup de ce qu'on a consommé et accumulé pendant des années. Les problèmes sont liés aux états d'âme et aux habitudes alimentaires. Tu as eu beaucoup de stress, n'est-ce pas ?

-On ne peut pas avoir vécu une vie d'aventurier sans avoir souffert de pressions diverses !

-Le stress a développé l'acidité dans tes organes et ton sang. Tes douleurs aux genoux en résultent. Tu dois arrêter de consommer les fruits acides, le vinaigre, les condiments, le café et le vin.

- J'en suis conscient. Ce sont des choses qui ne me tentent pas !

- Tu sais que tu sais ce que tu sais ! Répondit le médecin en riant. Voilà ce qu'est 'être conscient'. Tu vois que le corps est intelligent ! Il te dit lui-même ce qui ne convient pas !

- Donc le corps sait ce que je ne sais pas ? Dit Taoyung avec une moue ironique.

- Mon maigre savoir me suggère de te préparer quelques plantes pour rétablir l'équilibre acidobasique...

-Merci Yi ! Le dicton dit bien que si on n'a mal nulle part quand on atteint notre âge, c'est qu'on n'appartient plus au monde des vivants !

Bei Taoyung était un vieux baroudeur et l'un des meilleurs amis du Docteur. Ils pratiquaient ensemble les exercices de Taichi et Qi Gong avec cinq autres personnes, chaque matin à l'aube, dans le parc du temple de Confucius, à cinq cents mètres de là.

-Reviens me voir dans une semaine pour observer les progrès de guérison. Je te ferais aussi une séance d'acuponcture. Sais-tu que parfois nous créons une cicatrice avec le feu du Moxa afin que l'action soit plus longue sur le point du méridien qu'on doit traiter ? Elle peut même être à vie pour des problèmes chroniques importants !

-J'ai déjà assez de cicatrices ! S'exclama le vieux baroudeur. N'en rajoutons pas !

-Bonjour Mr Taoyung, interrompit Bao en revenant de sa course matinale.

Le vieil ami de son père le salua d'un sourire, puis, en aparté, demanda au Docteur :

-Toujours pas d'intérêt pour la médecine traditionnelle ?

-Non, aucun ! Mon fils me dit qu'il n'a pas une bonne mémoire et ferait un mauvais médecin ! Ce sera la première fois que la longue lignée des médecins Huang sera interrompue !

Ils entrèrent dans l'officine et le docteur déposa de grandes feuilles de papier kraft sur la table. Derrière lui s'allongeait une impressionnante armoire à plantes, aux multiples tiroirs.

-Dans un sens, je le comprends, dit Taoyung en regardant la grande armoire murale. Il y a tellement de tiroirs chez le Dr Huang ! Combien, exactement ?

- Deux cents ! répondit le docteur en ouvrant l'un des tiroirs. Ça donne deux cents plantes, feuilles, racines, champignons, insectes et écorces séchées que l'on combine selon la maladie du patient. Au total, il y a presque 4000 plantes dans notre pharmacopée, soit le résultat de siècles de travail d'observation réalisé par nos ancêtres !

- Pas étonnant que ton fils hésite à devenir médecin ! S'exclama Taoyung.

- Deux cent suffisent. Ce sont les principales et elles couvrent 70% des maladies connues.

- Tes tiroirs contiennent donc un trésor ! ajouta Bei Taoyung.

- Dans tous les sens du terme, répondit Huang, évasivement.

- Tu as sans doute du ginseng de Sibérie, rare et couteux ?

Le Dr Huang ne désirait pas dévoiler les secrets de ses tiroirs et revint sur son fils.

- Il semble que rien n'excite mon fils. On le croirait insensible. Je n'ai aucune pièce d'or à lui léguer. Il est temps qu'il choisisse un métier !

- Certes, lui transmettre ton art sera plus bénéfique que quelques pièces d'or ! Ce n'est pas un défaut d'être excité à l'avance par ce qui pourrait arriver dans le futur. On me disait avant mes nombreux voyages à travers l'Afrique : « Tu dois être excité et appréhensif ? » Je répondais toujours : « Mais pourquoi donc ? Pour une possibilité, un plan, un rêve ? Non, je ne vis pas la vie à l'avance. Je serais certes excité et impressionné par ce que je vais découvrir lorsque j'y serais. C'est l'instant présent qu'il faut apprécier. Ton fils est sans doute un peu comme moi ?

Le Dr Huang s'esclaffa :

- D'abord, j'estime qu'il dort trop !

- Ne dit-on pas que « Les trente premières années se passent à ne pas pouvoir se réveiller et les trente suivantes à ne pas pouvoir s'endormir » ?

- Donc il ne peut pas être comme toi !

- J'ai l'idée qu'il y a une certaine sagesse en lui...

- Serais-je le père charnel de Bao et toi son père spirituel ? Alors essaie de le convaincre de reprendre mon affaire ! J'aspire à la retraite.

- La retraite n'est pas un retrait, sinon on devient rigide...

- Oui bien sur ! On est vieux quand on devient rigide de corps et d'esprit.

- C'est pourquoi on dit qu'il y a des vieux jeunes et des jeunes vieux...

- J'aurais toujours de quoi faire pour éviter la rigidité. Et puis, j'aiderais Bao !

- C'est ton affaire. Ce n'est pas la sienne Tu ne peux pas choisir sa voie. Mon père avait aussi une bonne affaire, quelques rizières sur une colline, et voulait que je la reprenne. Mais j'ai refusé, et je suis parti à l'aventure. J'ai des cicatrices partout, des os cassés et, sans doute, des virus bizarres dans le sang, mais je ne le regrette pas.

- Ça ne se voit pas trop ! Et puis, ta haine de l'autorité est légendaire, Bei ! Tu es un libre penseur ! Surtout ne va jamais te mêler de politique...

Taoyung souleva les épaules et fit une moue de dégoût.

- Aucun risque ! dit-il. C'est le domaine des égo démesurés !

Il regardait son ami ouvrir ses tiroirs et prendre des pincées dans l'un et dans l'autre, pour préparer sept petits tas identiques sur la table.

-Moi qui ai beaucoup voyagé, je peux te dire que notre race a hérité d'un savoir unique, dit-il avec admiration. Et puis, où sur la planète peut-on trouver des médecins qu'on paie pour nous garder en bonne santé et qu'on ne paie pas quand on est malade ? Ça n'existe nulle part au monde !

Le Dr Huang sourit en fermant les paquets et les arrangeant avec précaution dans une grande poche plastique.

-Tu traites tes tiroirs comme s'ils contiennent un trésor, dit Bei.

-Qui sait ! Répondit le médecin évasivement.

Une nouvelle patiente venait d'arriver.

Bao embrassa sa mère qui préparait des beignets et du lait de riz et soja pour le petit déjeuner. Il sortit d'une armoire quelques bols et des baguettes. Le logement familial consistait en un long et étroit rez-de-chaussée dans un immeuble de cinq étages, construit tout en béton, trente ans plus tôt, pour résister aux tremblements de terre qui étaient fréquents dans cette ville. Un petit salon sombre s'ouvrait sur une cuisine vieillotte. Un escalier en colimaçon montait à l'étage où il y avait 2 chambres et une minuscule salle de bain. Celle-ci n'avait ni douche, ni baignoire comme la majorité dans les vieux bâtiments. On prenait sa douche en aspergeant toute la salle de bain !

Au rez-de-chaussée, la cuisine s'ouvrait sur une grande rizière, un des derniers terrains que les spéculateurs immobiliers n'avaient jamais réussi à s'accaparer. Le centre de la rizière était flanqué d'un banyan géant où la famille allait parfois s'asseoir pour y prendre leurs repas, faire une sieste ou pour y rencontrer amis ou famille. À présent, le riz avait été récolté, le champ vidé de son eau, et des canards s'acharnaient à chercher leur pitance dans la boue.

-Mei et ses deux enfants viennent manger avec nous ce matin, annonça Mme Huang à son fils. Ils aiment mes beignets. Tu apprécies ta cousine et ses enfants, n'est-ce pas Bao ?

-Bien sur Maman. Elle est toujours gaie et ses enfants aussi.

-Une gaieté peut-être un peu forcée, murmura Mme Huang.

Une demi-heure plus tard, ils étaient attablés sous le banyan et dégustaient les beignets. Mei était institutrice et avait deux enfants, ce qui était permis depuis peu. Au vu de la surpopulation Chinoise, les autorités communistes avaient instauré une stricte politique d'un enfant maximum par famille. Des

peines sévères punissaient les fauteurs. La croissance de la population s'étant stabilisée, on acceptait à présent deux enfants par famille.

Mei était d'un tempérament jovial et loquace. Bao se taisait, souriait et faisait des grimaces aux enfants. Au bout d'un moment, les enfants, toujours assis, semblaient vaguement impatients. Bao leur montrait un petit perroquet dans le banyan mais cela ne les calmait pas. Puis il imita le son des canards. Les enfants semblaient plutôt intéressés par les plats sur la table.

-Mes petits, s'exclama soudain Mme Huang, je vous néglige ! Vous voulez encore des beignets, n'est-ce-pas ?

-Oh oui, s'exclamèrent-ils avec joie.

-Vous êtes si bien éduqués et vous en aurez encore d'autres ! J'en ai cuit beaucoup...

La politesse voulait qu'un enfant ne devait jamais demander plus que sa part et devait attendre que l'hôte lui propose davantage de nourriture. Civilité et respect des vieilles personnes ! Un enfant, tout comme n'importe quel adulte devait être capable de se contenir et de ne pas laisser voir ses émotions. Pour la culture locale, perdre la face est un grave défaut.

Trois mois s'écoulèrent comme une brise légère. La saison chaude commençait à perler sa moiteur sur la ville couchée dans la plaine. Bao aidait ses parents, nettoyait l'officine, livrait des médicaments et faisait des courses pour sa mère. Mais il ne montrait toujours aucun intérêt pour la médecine traditionnelle. Il passait un temps considérable dans les montagnes avoisinantes, ainsi que sous le banyan, à contempler la nature et les levers et couchers de soleil. La rizière était à présent remplie d'eau, ce qui créait de multiples miroirs magiques, piquetés de jeunes pousses de riz. Les éblouissements sur lesquels courraient les nuages parsemés dans le ciel le captivaient sans qu'il les recherche, sans flâner dans la rêverie. En laissant son regard flâner sur les miroirs d'eau brune près du banyan, il sourit en pensant à un dicton favori de son père : « Qui voit le ciel dans l'eau voit les poissons dans les arbres »

Bao avait un chien de race douteuse, aux poils courts, nommé 'Timid' et une chatte blanche comme neige qu'il avait nommée Rosa. Chien et chatte avaient grandi ensemble et étaient inséparables. Dès que Bao enfourchait son scooter, Timid sautait à ses pieds et Rosa grimpait sur son dos. Ils parcouraient ainsi les rues bondées de la ville. Lorsque Bao parquait son scooter, chien et chat se couchaient sur le plancher et somnolaient en l'attendant.

Il n'avait plus emprunté l'Allée du touche-seins depuis sa rencontre avec Mme Yu-Min. Mais un matin tôt, il dû passer par cette voie et y entra avec appréhension. Elle était libre et il s'y engagea. Après une vingtaine de mètres une ombre le surprit devant le soleil qui faisait son clin d'œil matinal derrière un bâtiment. Bao s'arrêta, incapable de distinguer la personne devant le soleil aveuglant.

Puis tout à coup, ce fut l'éclat d'un autre soleil. Un grand sourire éclairait le visage d'une jeune femme, belle et d'une simplicité sans artifice.

-Bonjour ! Dit Bao. Passera, passera pas ?

-Je vais vous gêner, dit la jeune fille.

-Ca ne sera pas une gêne, j'ai l'habitude, dit-il en se rendant compte après coup de la platitude de sa réponse.

- Montrez-moi donc ? Demanda-t-elle.

-Je me colle le dos au mur et vous contre l'autre mur. On glisse, et on passe...

-C'est amusant... !

-Vous n'êtes pas d'ici ?

-Non, je rends visite à ma tante, Mme Yu-Min.

-Oh ! C'est votre tante ! s'exclama-t-il avec une note de surprise. Pas commode...et plutôt difficile à croiser !

Elle éclata de rire.

-Elle vous fait peur ?

-Elle voulait me flanquer une gifle si je la touchais...

-Et vous êtes passé sans la toucher ? Demanda-t-elle d'un air coquin.

-Non ! Mais j'ai couru... très vite !

Il réalisa alors qu'ils s'étaient croisés et qu'elle avait une haleine sucrée comme des jeunes pousses de riz, un parfum de mangue et des yeux de jais, pleins de gaieté.

-Merci, dit-elle en riant et en poursuivant son chemin.

Il hésita et voulait lui parler mais elle s'était évaporée dans les rayons du soleil.

Le jeune homme resta un moment à contempler et à sourire à une ombre, gardant en lui cette agréable odeur, comme le parfum d'une caresse. Ce sourire ne le quitta pas de toute la journée. Il pensa alors à ce que son père lui avait dit le jour où la puberté commençait à le démanger : « Lorsque la chance nous sourit, nous rencontrons des amis ; lorsqu'elle est contre nous, une jolie femme. »

Il déposa la course pour son père, puis emprunta l'avenue qui longeait le grand temple dédié à la déesse Matsu. Il arriva devant le parking de scooters des étudiants de l'université. C'était une allée de près de 300 mètres, le long de

laquelle des centaines de scooters étaient alignés dans un ordre parfait, serrés l'un contre l'autre. Il aperçut un scooter couché au milieu de l'allée. Une jeune femme, menue et frêle, se trouvait sous l'engin, incapable de le redresser et de s'en sortir. Il s'élança pour lui porter secours.

-Ne bougez pas, dit-il. Je vais soulever votre scooter. Êtes-vous blessée ?

-Merci ! balbutia-t-elle. Je ne crois pas...

Il souleva prudemment la bécane et la gara. La fille n'était plus une adolescente mais semblait fragile comme la porcelaine des empereurs.

-Vous arrivez, ou vous partez ? Demanda-t-il en l'aidant à se redresser.

-Je pars. J'avais oublié des livres chez moi.

- Vous vous sentez capable de repartir ?

-Oh oui, ne vous en faites pas. Aidez-moi seulement à démarrer ! Merci beaucoup...

Elle remonta sur l'engin, le remercia encore et, trois secondes plus tard, fila sur la route comme si rien ne s'était passé.

Dans cette ville, des milliers de jeunes femmes de petite taille se couvraient afin d'éviter les rayons du soleil. Elles roulaient à grande vitesse sur leur scooter, avec aisance et adresse. À l'arrêt aux feux rouges, elles arrivaient à peine à toucher le sol de la pointe des pieds. Mais leur agilité laissait croire qu'elles étaient nées sur leur bécane !

Un peu plus loin, dans un vaste parc ombragé, Bao s'arrêta pour regarder plusieurs groupes de personnes pratiquer le Tai Chi Quan, le Qi Gong, le yoga, et d'autres exercices. Un homme avait tendu un câble entre deux arbres et essayait de marcher sur son fil. Il tombait et remontait sans cesse, avec une patience remarquable. Certains promenaient leurs chiens, la laisse dans une main et une poche en plastique dans l'autre pour ramasser les crottins.

Bao observait tout ce monde matinal vivre et vaquer à diverses occupations. Il souriait sans cesse car le visage de la jeune fille de l'Allée du Touche-seins restait présente dans son esprit.

Plus tard, après son retour chez lui, il s'allongea sous le banyan.

-Si je me mets à ne penser qu'à elle, se dit-il, ça ne fera que rendre mon esprit confus. Elle va hanter mes rêves, jour et nuit, avec le cortège des fantoches de mon imagination. Puis ce sera l'excitation, la hantise, l'attente, le désir et la création des scénarios les plus dingues ! Pour arriver à quoi ? À imaginer l'inconnu, l'impossible ou le probable ? Pourquoi nourrir mon imagination avec des fantasmes ? Je dois l'oublier au lieu de l'inventer. Je dois me contenter du maintenant au lieu de rêver d'un demain qui n'est que 'peut-être'. Je la reverrais s'il doit en être ainsi. Pour l'instant, je tourne la page !

Il fixa son regard et toute son attention sur une haie de bambous aux troncs jaunes, puis sur l'ombre délicieuse qui s'écoulait du banyan et son épais feuillage tremblant de l'activité de petits perroquets verts. Leurs jeux l'amusaient et il riait de leur joie, tout à son affaire dans ce présent, cet actuel qui l'envoutait.

Sa mère l'appela depuis la cuisine :

-Bao, peux-tu faire quelques courses pour moi ?

Il prit le sentier qui coupait la grande rizière et entra dans la cuisine. Sa mère lui tendait une liste de choses à collecter. Elle lui répéta les conseils de prudence qu'elle proférait chaque fois.

-Ne te presse pas mon garçon. Fais bien attention aux idiots sur la route !

- Mais oui maman ! Je prends mes deux protecteurs avec moi.

Il enfila un blouson de cuir brun, trop chaud pour la saison, mais utile pour éviter les griffes de Rosa. Le dos du cuir était labouré de ses griffes. Les animaux se levaient, le regardant avec excitation.

À l'officine, le docteur dit à son fils :

-Peux-tu m'acheter quelques cigales séchées chez Nankin ? Il ne m'en reste plus et j'en ai besoin pour la potion du jeune Kaelan.

Bao opina et sortit sous le préau-galerie encombré de scooters, vélos et meubles. Il remarqua qu'on préparait une nouvelle fête à un dieu du panthéon Chinois. Les commerçants déposaient des petits brasiers au bord de la route, pour y brûler de faux billets de banque. La fumée irait parler aux dieux et leur démontrer la piété des donateurs. C'est ainsi qu'on croyait depuis de nombreuses générations que les offrandes pourraient garantir santé et prospérité.

Bao agrippa son scooter. Timid et Rosa s'étaient installés sur le plancher et fixaient le jeune homme avec des regards pleins d'excitation.

-Rosa ! Ce n'est pas ta place. Allez, saute !

La chatte sauta sur ses épaules et s'agrippa à son cou... Le scooter démarra puis fila sur l'avenue avec ses passagers insolites, bien installés pour profiter de la griserie du vent et de la vitesse !!

À son retour, Bao gara le scooter sous le préau, non loin de la petite table où son père lisait le pouls de Bei Taoyung. Il salua l'ami de son père qui marchait à présent sans cane.

- Bao, mon ami Taoyung voudrait te faire une proposition. Il se propose de te faire découvrir un peu de la région.

-Je profite de ma retraite et nous pouvons prendre le train demain matin, dit Taoyung. Je te montrerais trois endroits insolites. On passera toute la journée en ballades et visites. Es-tu d'accord.

- Je veux bien, répondit Bao naturellement.

- Passe chez moi demain matin à 7 heures. On ira à la gare sur ton scooter. Ce sera une longue journée remplie de découvertes.

- C'est bien, dit Bao. Je serais chez vous à l'heure.

Le lendemain matin, Bao gara son scooter devant le domicile de Taoyung. Celui-ci l'attendait, habillé d'un vêtement traditionnel ample, et d'un petit bonnet de soie rouge. Il portait un sac à dos et grimpa sur le siège arrière du scooter.

-C'est bon ! Allons y. Pas trop vite quand même ! Je dois préserver ce qui me reste des vieux os qui ont échappés aux tornades !

On avait un très grand respect de la vieillesse dans ce pays. Il était courant de voir les jeunes transporter de vieilles personnes ou les promener lentement dans les parcs, dans la fraîcheur de l'aube.

La circulation était intense et bruyante. La gare centrale disposait de plusieurs parkings où des centaines de scooters étaient alignés, l'un contre l'autre. Le préposé leur donna un petit billet portant le numéro qui les aideraient à retrouver la bécane à leur retour.

Taoyung s'arrêta auprès d'un marchand ambulant et lui acheta deux portions de riz brun sucré, emballés dans des feuilles de bananiers.

-Notre petit déjeuner ! dit-il à son jeune compagnon.

Une foule bigarrée et affairée encombrait le grand hall de la gare. C'était une véritable fourmilière humaine, ou la foule courait dans tous les sens, dans un grand désordre apparent.

Bao et son compagnon passèrent les guichets puis se dirigèrent vers l'un des 20 quais.

-Voici notre train, dit Taoyung. Allons prendre nos places !

De jeunes passagers tiraient leurs grosses valises dans les couloirs. Après les avoir rangées, ils prenaient leurs places, sortaient un portable ou un ordinateur et se plongeaient dans le monde féérique de l'internet.

-Nous voilà partis pour l'aventure ! dit Bei Taoyung.

-Je pense que ce n'est rien par rapport à toutes les aventures que vous avez vécues dans votre passé ?

-Bien sûr, mais chaque départ est toujours une voie vers la nouveauté. La peur de partir est le plus grand obstacle à la joie de découvrir. On aime s'accrocher à la fausse sécurité de ce qu'on connaît !

-Il y a des risques ?

-Tu cours un risque chaque fois que tu traverses la rue...

-Je me demande bien ce qui fait courir les gens comme ça ? On dirait des robots fous et mal programmés ! A la recherche de quoi ? Ou vont-ils ? Que font-ils ?

-Certains sont motivés par la recherche de distractions ou d'échappatoires, d'autres, par l'ambition, le désir de parvenir ou d'être valorisés par le travail et l'argent...

-Travailler coûte que coûte..., murmura le jeune homme.

-Je ne vais pas t'ennuyer à propos du travail malgré que tes parents soient un peu inquiets pour toi. Je voudrais juste te poser une question. Ton père t'a-t-il parlé de ses tiroirs ?

Bao fit une légère grimace d'irritation.

-Il a souvent essayé de m'apprendre les noms et les qualités des plantes...

-Rien de plus ?

-Non ! Pourquoi dites-vous ça ?

Le vieil homme hésita un instant, le regard attiré par la foule anxieuse qui défilait à l'extérieur.

-J'ai l'impression qu'il y cache quelque chose ! Murmura-t-il. Une chose de valeur...

-C'est son affaire, répondit Bao, désireux de clôturer ce sujet immédiatement.

Un coup de sifflet retentit ! On ferma les portes et le train s'élança à grands coups de butoir et de crissements. Des passagers cherchaient encore des places libres. Bei Taoyung se souvenait des trains de sa jeunesse, avant son départ pour l'Afrique. Les passagers étaient des marchands, des paysans qui portaient quelques produits pour les marchés, des ouvriers affublés de leurs outils et vêtus d'habits gras ou poussiéreux... 'Un sacré changement !' murmura-t-il.

-Le premier arrêt sera dans une heure, dit-il à son jeune compagnon. On va traverser une immense ville moderne qui a grandi comme un champignon, en quelques années. Neuve, avec des gratte-ciels à n'en plus finir. On ne fera que passer. Mais cette première étape te permettra de voir où un tiers des gens trouvent la réponse à leur vie : l'ambition, la recherche du succès, l'évasion dans le travail, la trépidation et le stress. La course pour réussir et parvenir ! C'est la ville de la technologie où tout le monde travaille pour les gadgets qui partent satisfaire les besoins du monde moderne. Chacun désire être meilleur que son

voisin, faire beaucoup d'argent. L'avidité et le désir de ce-qui-devrait-être sont les carburants de toute l'énergie qu'on y dépense.

Après un paysage de plaines agrémentées par le miroitement de l'eau des rizières, de bourgades de petites maisons en béton, festonnées de grilles en acier inoxydable argenté, de ponts traversant les lits asséchés de rivières, le train entra dans la ville champignon dont les immeubles étaient couverts de panneaux vitrés vert bouteille ou gris de plomb.

-Tout ça m'opprime, dit Bao. Des copains m'en avaient parlé. Mais franchement, ce n'est pas pour moi... Tous les gens qui travaillent ici doivent être très intelligents ?

-Intelligents ? Non, je ne crois pas ! L'intelligence n'est pas le savoir. Ils ont sans doute d'excellentes mémoires et des facultés intellectuelles pour la technologie. Mais la capacité et la mémoire ne sont pas l'intelligence.

-N'est-ce pas contradictoire ?!

-Regarde-les, soucieux, stressés, envahis par le désir de réussite, donc sujets à la jalousie, l'envie, et peut-être la frustration et la colère contenue. L'intelligence est la capacité de voir l'entièreté des mouvements de la pensée, voir toutes les motivations du moi et ce qu'il cherche ou ce qu'il cache. Sans dénier, sans s'échapper !

Le train se vidait d'une grande partie de ses passagers. On ne tarda pas à repartir.

-Vous avez beaucoup voyagé et vécu en Afrique. Dit Bao. Les gens sont-ils intelligents sur ce continent ?

-Ils ont souvent une excellente mémoire. C'est pourquoi ceux qui ont des parents riches étudient le droit ou la médecine. Mais en général ce sont des consommateurs, non pas des producteurs.

-Que consomment-ils ?

-Jusqu'à présent ce fut le gibier et ce que les Européens sont venus y planter ou y développer. Mais il ne reste pas beaucoup de gibier et les colons Européens ont été spoliés et chassés.

-Mais j'ai entendu que notre pays y contrôle beaucoup de mines et de ports ?

-Le continent est très riche en minerais, en métaux précieux et en terre fertile. Nos dirigeants y installent nos travailleurs et nos ingénieurs pour récolter la richesse souterraine dont nos usines ont besoin.

-Donc il y aura beaucoup de nos concitoyens là-bas ?

-C'est une manière subtile de créer et maintenir des emplois ! dit Bei Taoyung en regardant le train démarrer et la voie s'éloigner.

-Cette ville ne me plait pas !

-Je n'en doute pas Bao. Je n'ai fait que te la montrer sur le chemin de deux autres sites qui devraient t'édifier.

Bao se dit que l'ami de son père était bien bavard et que cela était sans doute dû au fait d'avoir vécu de très nombreuses aventures. Pour lui, cela justifiait le flot de paroles qu'il déversait si facilement, comme un fleuve en crue, plein d'énergie et de limons.

Mais Taoyung n'était pas comme ces nombreux bavards qui brassent du vent et aiment s'écouter parler. La culture de son pays lui aurait fait perdre la face. Autrefois, lors de ses voyages, il souriait quand il rencontrait des gens qui estimaient que c'est leur devoir d'enseigner le monde et imposer leurs opinions ou croyances. Il rencontra ceux qui considèrent détenir la vérité et connaître le seul et vrai Dieu. Il eut affaire à ceux qui manient la parole comme une secrétaire le clavier d'une machine à écrire, imbus de leurs maigres connaissances, embourbés dans la vase nauséabonde de leur égo et l'ignorance totale d'eux-mêmes. Beaucoup nourrissaient une colère interne si on ne les laissait pas agiter leur moulin à parole. Il y décelait une frustration cachée par le dédain si on leur coupait la parole. Ils fuyaient vers un autre public si on ne leur prêtait pas attention. Et souvent, lorsque le plus volubile était un « haut personnage » ces phraseurs étaient forcés de l'écouter, non pas par respect mais par envie. Une envie de devenir un jour plus puissants qu'eux et de planer bien au-dessus de la racaille.

Taoyung aimait simplement raconter ses aventures de jeunesse à ceux qui le désiraient. Pour lui, c'était une manière d'ouvrir des fenêtres sur un monde pittoresque et exotique. Il voyait trop souvent l'ennui et le vide dans le regard des jeunes. Il avait envie de leur dire : « Mais sortez donc de cette vie de fausse sécurité, rigide, oppressante et malsaine pour aller découvrir et réaliser votre potentiel. Le monde offre tellement d'opportunités ! »

Une heure plus tard le train approcha des montagnes couvertes de palmiers de noix de bétel. En montant plus haut, on trouvait des plantations de caféiers et, encore plus haut, c'était le domaine des plantations de thé et la région habitée par certaines tribus aborigènes. Les deux voyageurs prirent un bus qui les déposa dans un site enchanteur, visité par des milliers de pèlerins. Sur un vaste parking Bao compta plus de 20 grands bus de tourisme. Quand l'un partait, un nouveau arrivait, et des grappes de visiteurs en sortaient pour se diriger vers un temple situé derrière un bosquet de hauts bambous aux troncs jaunes.

-Tu vas découvrir où le second tiers des gens occupe sa vie, lui dit son compagnon de voyage.

Une grande avenue bordée de pins exsudait une populace hétéroclite dans les deux sens.

-Voici ce qui les intéressent ! déclara-t-il en lui montrant une immense poule pondeuse faite d'osier, de paille et de bois très coloré.

Bao contempla la volaille colossale, assise sur son nid, et se demanda ce qu'un tel oiseau plus grand que le logement de la famille Huang pouvait faire dans un lieu de culte.

-Tu devines ? demanda Taoyung.

-Non ! Une poule ici, un temple là-bas...Quel est le rapport ?

-Nous sommes au temple de la poule aux œufs d'or ! s'exclama le vieil homme avec une sourire espiègle. Les milliers de pèlerins qui visitent ce temple, chaque semaine, y viennent pour une seule raison : pour demander aux dieux la fortune ! Ils croient dur comme fer que les dieux vont approuver leurs requêtes et les récompenser d'avoir brûlé un peu d'encens et déposé quelques pommes rouges ou d'autres fruits sur l'autel ...

- Après l'ambition du travail, c'est l'ambition de la chance, répondit Bao.

- Exact ! Par contre les moines y servent un très bon déjeuner. Le restaurant est en pleine forêt et nous y serons bien. Je peux même m'allonger pour une petite sieste avant d'aller voir notre troisième site.

Deux heures plus tard les voyageurs reprenaient un bus local pour grimper dans la montagne, par une route dangereuse, en lacets étroits, qui longeait de profonds ravins. Un bâtiment insolite d'une vingtaine d'étages apparut sur un plateau qui offrait une vue splendide sur le pays du Nan. On les déposa avec quelques jeunes moines près d'une grille comparable à celle de Buckingham Palace à Londres !

Bao regardait avec surprise l'immense parc extrêmement propre et ordonné. Un édifice géant en forme de fer de lance projetait une ombre de dédain sur des petits immeubles rectangulaires de cinq étages derrière lui. L'immense tour, plaquée de marbre rose, filait en pointe vers un ciel nuageux.

-Voici le temple de Tchpao ! Il est dû à l'énergie et l'ambition d'un seul homme, dit Taoyung. Un vieil Abbott bouddhiste qui avait une vision grandiose et l'a réalisée grâce à la combinaison d'un talent de chef militaire et d'homme d'affaire. Il a réussi à obtenir des dons très importants de la part de nouveaux millionnaires de la technologie. Ceci, bien sûr, en échange contre les promesses de récompenses dans un autre monde !

Bao était subjugué. Il marchait bouche-bée le long d'avenues d'une propreté parfaite, où s'alignaient des arbres taillés comme des bonsaïs géants, des parterres d'un gazon plus beau que les golfs anglais et de multiples statues imposantes, en granite ou marbre, disposées avec beaucoup de gout.

-Des centaines de jeunes moines et nonnes vivent ici, dit Taoyung. Ils logent dans les cages à poules à l'arrière. En plus du travail de nettoyage et d'entretien, ils pratiquent tous les métiers nécessaires à une autonomie totale. Ici, tu vas découvrir ce qui occupe un très grand nombre d'êtres humains. Alors que les autres désirent vivre une existence de plaisirs et de distractions agréables aux sens, ceux-ci savent que l'argent ne mène pas au bonheur. On se prépare ici aux joies éternelles, à la béatitude de l'éveil et la bénédiction suprême. Allons voir l'intérieur !

Bao ne connaissait ni le grandiose des palais d'Égypte ni de ceux de Rome, mais ce qu'il vit ce jour-là resta gravé pour toujours dans sa mémoire. On entra dans la première salle par une porte à double battant, en bois tropical richement décoré, aussi grande que trois étages d'un gratte-ciel moderne. À l'intérieur, dans chaque coin, un colosse visiblement en colère portait le plafond sur ses épaules. Le sol et les murs étaient recouverts de marbre. Il y régnait un silence oppressant.

-Le fameux colosse de Rhodes en Grèce antique ne devait pas être plus grand que ceux-ci, murmura le vieux bourlingueur.

Ensuite, ils entrèrent dans un très long couloir où l'on avait disposé une armée de grandes statues, des personnages légendaires, en bois rare sculpté, et collectés dans tout le pays.

-Cette collection vaut une fortune ! Murmura-t-il.

-Je n'aurais jamais cru qu'autant de luxe puisse exister, répondit Bao.

-Le troisième tiers des humains dépense toute son énergie dans la préparation d'une après-vie !... Ici, on vit aussi pour demain, mais un demain imaginé par la pensée.

-On échappe ainsi à la réalité du moment, aux difficultés de la vie ? Demanda Bao.

-En quelque sorte ! Nous arrivons juste à l'heure de la méditation. Le public n'a pas accès aux salles du haut, mais je connais un des vieux moines qui surveille les entrées. C'est un camarade d'école. Allons le voir !

Ils prirent un ascenseur qui les déposa au 8ème étage. Le vieux moine bien dodu et rougeaud, vêtu d'une robe grise, était assis derrière un bureau minuscule, près d'une porte à double battant. Il offrit un grand sourire à son ami

d'enfance. Bei lui fit une belle révérence et l'embrassa. Il lui présenta son jeune compagnon et, après un petit aparté, le moine les guida vers une porte dissimulée. Ils entrèrent avec grandes précautions dans une loge exigüe d'où l'on voyait, derrière une vitre sombre, la vaste salle de méditation. Plus de 300 moines vêtus de robes couleur havane étaient assis sur un coussin à même le sol, le long de lignes sans défaut. Il y régnait un ordre militaire, comme une parade de soldats immobiles, attendant les ordres du chef, assis lui-même au fond de la salle, entouré de ses deux officiers. L'Abbott portait une robe orange et or. Ses adjoints étaient revêtus d'une robe couleur ivoire. Les moines méditaient ainsi pendant une heure dans un silence absolu.

Devant l'Abbott, on avait aligné de très beaux vases contenant de longs lis blancs et orange. Derrière eux, sur le mur du fond, se trouvait une photo gigantesque de l'Abbott que chaque moine pouvait admirer à sa guise. Noblesse oblige !

On avait ouvert quelques fenêtres. Bao vit une plume blanche entrer par la fenêtre proche d'eux. La brise fit danser le duvet dans la salle et la déposa sur le nez d'un très jeune moine. Surpris, celui-ci ouvrit les yeux et loucha sur l'intruse. Personne n'avait vu ce qui se passait. Seul Bao en était témoin.

Brusquement, le jeune moine éclata d'un rire irrévérencieux et bruyant. Il y eut un très discret mouvement de surprise dans la salle, et un regard outré et sévère sur le visage de l'Abbott. Mais le moine semblait totalement étranger à toute réaction dans ce lieu où l'ordre et le silence étaient sacrés. Il continuait à rire de plus belle, sans pouvoir s'arrêter. Il en pleurait ! Ses éclats de rire étaient des plus déplacés dans cette atmosphère monastique d'ordre, de silence, de contrôle de soi, de discipline et de sérieux. Il n'avait rien osé de mieux que de désacraliser le sacré !

L'Abbott voyait ce comportement d'un mauvais œil, lui qui avait construit son monastère dans un esprit excessivement rigide. Il fit un signe discret. On envoya deux moines prendre le malotru sous les aisselles et le trainer vers l'extérieur. Cela ne changeait absolument rien à sa crise de rire qui, au contraire, semblait s'empirer.

Les deux voyageurs quittèrent la loge discrètement. Arrivés près de son ami, Taoyung demanda :

-Ça vous arrive souvent ce genre de comportement loufoque ?

-Très, très, rare !

-Qu'est-ce qui lui a pris ?

-Il faudra lui demander. C'est peut-être un éveil...qui sait ?!

-Bon, nous allons poursuivre notre visite. Merci beaucoup pour ta courtoisie.

Les mains jointes, les hommes se prosternèrent avec un profond respect.

Ils visitèrent les salles du musée et plusieurs temples illuminés par la lumière féérique de la technologie moderne. On n'avait pas lésiné sur les frais. Mais le temple du Bouddha, dans les étages supérieurs, n'était pas ouvert au public. Il y avait là une statue de Bouddha géant de plus de 20 mètres de haut, couverte d'or et de pierres précieuses.

En sortant par la porte colossale, Bei demanda à son jeune compagnon :

-Tu as une bonne idée de cet endroit ? Comprends-tu comment les traditions et le désir peuvent conditionner l'esprit humain ?

-Je découvre beaucoup de choses. Je vous remercie, Mr Taoyung.

-Ce qui fascine dans cette humanité que nous avons croisée aujourd'hui, c'est que pratiquement personne se demande ce qu'on fait sur cette Terre et encore moins questionne le désir et l'ambition. La grande majorité accepte et suit aveuglément une vie monotone à laquelle ils ajoutent un peu d'amusement et de distraction. Ils n'ont absolument aucun désir d'atteindre une compréhension profonde du pourquoi de l'existence.

-Ont-ils le temps ? Ils semblent bien pressés de vivre...

-Tiens, regarde là-bas, sur le banc, voici notre moine impertinent !

Le banc était protégé du soleil par l'ombre d'un arbre tondu comme un caniche : boules d'un vert intense jointes par les jambes maigres des branches et du tronc.

-Voilà de belles manucures arboricoles pour plier la nature selon les désirs de l'homme, murmura Bei.

Ils s'approchèrent du jeune moine qui essuyait encore ses larmes. Son visage avait acquis une belle qualité de paix, comme illuminé par une douce lumière intérieure. Il regarda les voyageurs et leur adressa un sourire contagieux.

-Bonjour Mr Taoyung, dit-il.

Étonné, celui-ci lui demanda :

-Comment connais-tu mon nom ?

-Je ne le connais pas. Je vous vois et je vois votre nom, et tout le reste.

-Que veux-tu dire « tout le reste » ?

-Vous êtes 'transparent' et je vois toute votre vie. Vos aventures en Afrique, et vos accidents... Quand on regarde, on ne voit que l'extérieur des choses. Quand une observation dénuée du « regardeur » filtre à travers les yeux, la vision pénétrante révèle le vide de l'intérieur des choses.

-J'en suis baba ! s'exclama le vieil homme.

-Quelqu'un a dû lui parler de vous, lui dit Bao.

-Bonjour Bao, répondit le moine. Pas du tout ! Toi aussi, je ne t'avais jamais vu avant. À présent je te vois et je vois ton nom, et tout le reste...

Bao se tourna vers l'ami de son père :

-Vous avez arrangé ce spectacle pour moi, Mr Taoyung ?

-Mais pas du tout mon garçon ! Je suis aussi étonné que toi. Puis, se tournant vers le jeune moine, il lui demanda :

-Qu'est-il arrivé là-haut ?

-Je n'en sais rien, répondit-il. Comment expliquer avec des mots ? J'ai soudain vu un œillet dans une main sans corps, penchée sur un nuage éclatant de blanc. Tout s'est mélangé, puis il ne resta qu'une plume, puis plus rien ! Rien... Ni moi, ni toi, ni vous...Nulle part...Et 'nulle part' avait aussi disparu !

-On va l'enfermer, murmura Bao.

Le moine éclata d'un rire franc.

-Enfermer qui ? Enfermer quoi ? Le corps, belle illusion ! Peut-on enfermer une ombre ? Enfermer l'esprit ? Essayez plutôt d'enfermer des fourmis dans une volière !...

Puis il montra le temple de Tchpao du doigt :

-Là-bas, j'étais enfermé ! Je l'ignorais. Enfermé dans la tradition, le passé, l'esprit torturé par la discipline, j'étais incapable de voir à travers celui qui était enfermé !

Après un bref silence, il ajouta :

- Comprendront-ils un jour qu'il faut se libérer de l'illusion d'un moi séparé ? En effet, le moi n'existant pas, lâcher ce qui n'a jamais existé ne demande aucun effort, seulement la compréhension. En réalité, il n'y a pas de moi qui puisse s'éteindre. Il y a seulement un moi illusoire qu'on prend pour réel... Quoi de plus simple !

-Mais qui est ce 'on' ? demanda Taoyung.

- Nous cherchons à ouvrir une porte qui n'a jamais existé. Il n'y a pas d'objectif ; nous devons seulement en prendre conscience. On ne peut comprendre la vie qu'au travers de notre propre vie, non au travers des livres et des enseignements des autres. La vie possède un dessein immanent à elle-même, celle de se réaliser en nous. Beaucoup pensent avoir une âme dans un corps mais « nous sommes les corps d'une même âme. »

Dans ce cadre de propreté exquise où la main de l'homme avait assemblé un jardin digne de Babylone, les trois hommes demeurèrent un instant figé dans un silence contemplatif. Puis le jeune moine ajouta :

-Bao, souviens-toi toujours qu'on ne choisit rien. Je n'ai pas choisi la plume ! C'est elle qui m'a choisi. Fais à chaque instant ce que tu dois faire et ta vie sera remplie de paix et de joie.

Les deux voyageurs avaient du mal à accepter les paroles du jeune moine. Ce qui les troublait davantage était une vibration puissante qu'il semblait projeter. Il ajouta :

-Quand on cherche avec un 'moi', comme je l'ai fait depuis que je suis adolescent, on ne trouve que ce qu'on imagine. La recherche du plus conduit vers le moins tant qu'on ne comprend pas celui qui cherche !

-C'est sensé ...mais ahurissant ! s'exclama Taoyung. Puis-je croire que cet évènement fortuit a transformé ta vie ?

Le moine ignora la question. Il regardait Bao avec des yeux qui dardaient un feu à peine tolérable. Bao ne put contenir ce regard qui brûlait d'une énergie indicible.

-Bao, dit-il, à partir de demain ta vie ne sera plus la même ! Tout va changer pour toi aussi...

-C'est à voir, répondit Bao évasivement.

-Je le vois, dit le moine. Puis il ajouta : Et vous, monsieur, continuez à veiller sur vos vieux os. Ils vous porteront encore pendant 40 ans !

-Tu plaisantes ? Ça me fera bouffer les racines à partir de 110 ans ... J'aurais l'air de quoi ?

-Ce que vous aurez l'air n'a aucune importance. Vivez le moment ! Chaque moment présent.

-Bon conseil de la part d'un très jeune homme ! Merci !

Bei Taoyung se tourna vers Bao.

-N'oublions pas notre voyage de retour. Il n'est pas question de rater notre train.

-Bon voyage messieurs, dit le moine en se levant et se prosternant. Vous êtes le soleil de mon soleil....

Au cours du voyage de retour, les deux voyageurs restèrent pensifs pendant très longtemps. En approchant de leur ville, Bao abrégea enfin le silence.

-Je doute beaucoup de ce qu'a dit ce moine. Mais je pense surtout à l'énergie extraordinaire qui émanait de lui. On aurait pu croire qu'il voulait communiquer avec cette énergie plutôt qu'avec des mots !

-Et bien je te comprends. C'est sans doute l'énergie du détachement, de la non-dépendance. Tous ceux que nous avons croisés ou rencontrés aujourd'hui sont obnubilés par le désir, l'envie de posséder. Les uns pour posséder la réussite, la reconnaissance, la valorisation, les derniers gadgets, les autres pour posséder la fortune, les biens et sans doute aussi posséder une femme ou un mari, et les troisièmes pour posséder dans une autre vie le bonheur suprême, le Paradis, le Nirvana.

-N'est-ce pas une recherche normale pour tout être humain ?

-On finit alors par être possédé par ce qu'on possède, répondit le vieil homme. J'ai aussi suivi ce chemin, puis un jour je me suis rendu compte que le moins je possède, le mieux je me porte. Lorsque le désir de posséder ne m'a plus possédé, j'ai vaincu la peur de perdre et tous les affres et conflits de l'ambition et du vouloir. Lorsque le vouloir s'est dissipé, j'ai rencontré le détachement, et celui-ci m'a montré la voie royale vers la paix et la joie.

-Mais qu'est-ce qu'on est si on ne possède rien ?

-Autrefois, j'avais peur de ne plus rien avoir ; j'avais peur de perdre mon identité et je trouvais une fausse sécurité en cherchant toujours à m'affirmer. Mais c'est une bataille constante, une lutte qui use le corps et l'esprit. Aujourd'hui, détaché de toute chose et de tout être, je peux donner à tous sans préférence, et je peux apprécier la félicité de chaque instant.

-Comment peut-on être heureux sans rien avoir ?

- « C'est être bien riche que de n'avoir rien à perdre » dit le proverbe. En étant détaché de tout, et n'ayant aucune préférence, la vie te plonge dans une abondance et une créativité indescriptibles.

-C'est donc la raison pour laquelle ce moine émanait cette vibration, cette énergie qui nous a surpris ?

-Comment pourrait-on comprendre ce qui se passe dans le corps et l'esprit d'un autre ? Ce fut une rencontre très insolite ! Seul l'avenir nous dira s'il pouvait voir le futur et voir au travers des êtres... Quant au reste, ça sera le rôle de la vie !

-Et puis, qu'importe ! ajouta Bao en haussant ses épaules.

Chapitre 2

Cette nuit-là, Bao fit un rêve étrange.

Deux moines étaient assis dans le réfectoire de leur monastère. L'un était très jeune. L'autre était très vieux.

-Je me demande quel est le gout et quelle est l'odeur du Nirvana ? s'enquit le jeune moine.

- Il a le gout et l'odeur de ta soupe, lui répondit l'ancêtre.

**

Le lendemain matin, Madame Huang fut surprise que son mari dormait encore quand elle s'éveilla et qu'il n'était pas parti s'entraîner au Tai Chi. Elle l'appela. Il ne bougeait pas. Elle réalisa soudain qu'il s'était éteint paisiblement, dans son sommeil, sans crier gare, comme son père et son grand-père avant lui !

*

Surprise, choquée, anéantie devant l'inévitable, elle fut assaillie d'un chagrin engourdisant. Le désarroi et la tristesse paralysèrent Bao et sa mère durant cette première journée : une douloureuse hébétude et ce mal qui ronge l'âme la plus endurcie devant le décès d'un proche.... Mais il fallut vite s'occuper des formalités, de la cérémonie des funérailles et les condoléances qui affluèrent en grand nombre. Le Dr Yi Huang et ses ancêtres étaient bien connus et respectés dans cette ville et dans la région.

On prépara un grand chapiteau blanc sur le terre-plein, derrière le temple de Confucius. Comme de coutume, tout était recouvert de blanc. Pendant les trois jours de deuil, Bao reçut avec patience les salutations, les embrassades, les poignées de mains, les mots à peine murmurés par des bouches grimaçantes. Lorsque tout fut fini, Bao et sa mère se retrouvèrent enfin seuls chez eux. Bei Taoyung passa discrètement les voir.

-Le jeune moine n'avait pas tort, murmura-t-il. Tout a changé en une nuit ! N'hésite pas à m'appeler si vous avez besoin d'aide.

-C'est un éveil brusque et douloureux pour nous !... Mais pour vous, il vous a donné 40 ans...

-C'est à voir ? répondit Taoyung en louchant vers les tiroirs du Dr Huang.... À Voir ! On aura le temps d'en reparler. Pour moi, il serait préférable 'd'ajouter de la vie aux années que des années à la vie' ! Entretemps, garde courage. Ta mère aura bien besoin de toi à présent.

Mme Huang s'affaira avec grande énergie au nettoyage des lieux, à la préparation des repas et à assurer un support émotionnel à son fils. Mais les nuits lui furent longues et tristes.

Bao avait l'esprit confus et obscurci par la disparition de son père et les activités incessantes des derniers jours. À bout, il déambulait comme un pantin, sans but, sans direction, sans espoirs. Timid et Rosa le regardaient d'un œil qui semblait questionner et compatir.

Le jeune homme s'effondra sur la chaise métallique de son père, sous le préau, et la réalité le heurta de plein fouet. « Qu'allons-nous devenir ? Il n'y a plus de revenus ! Un peu d'argent en banque, et peut-être sous le matelas de maman, pour couvrir quelques mois ! Et après ? »

Le passé et le futur heurtaient son esprit tour à tour, comme le marteau tombant sur l'enclume, comme deux bêtes de proie prêtes à les dévorer. Devant lui, la petite table sur laquelle son père lisait le pouls des patients, lui était une douloureuse réminiscence. Il y posa ses deux coudes et prit sa tête entre ses deux mains, pour soulager de la migraine et de la souffrance. Il ferma les yeux.

Un œillet rose fut déposé discrètement sur la table, devant lui. Le parfum lui fit ouvrir les yeux. Il prit la fleur et la porta machinalement sous ses narines.

-Quel doux parfum, murmura-t-il.

Passé et futur s'étaient soudain désagrégés. Il n'y avait plus que ce parfum envoutant.

Quelques instant plus tard, il se demanda qui avait déposé cet œillet. Il leva la tête, regarda autour de lui. Il n'y avait personne. Plus loin, une jeune fille s'éloignait au bout du préau. Vue de dos, il lui sembla avoir vu cette silhouette quelque part. Elle disparut dans la foule.

La tante Zhu, sœur du Dr Huang et mère de Mei, avait deux défauts : elle pleurait abondamment et elle parlait beaucoup ! Pour répandre une nouvelle aussi rapidement que brûlent les feux d'artifice sur le dos des dragons de cérémonie, il était moins cher et plus efficace de lui confier un message que de passer par la télévision ou la radio.

Petite, maigre et rabougrie comme une pomme d'il y a deux saisons, elle avait une peau couleur vieil ivoire et les cheveux épars, sur un front dégarni jusqu'au haut du crâne. Elle portait souvent un bonnet rouge qui lui valait le surnom de Mme Mao, auprès de celles qui croisaient le fer avec ses capacités et enviaient l'efficacité de ses épanchements volubiles.

Elle aurait pu passer pour la pleureuse officielle lors des cérémonies de funérailles, et vint souvent répandre ses larmes auprès de Bao et de sa mère. Elle restait très sincère dans son deuil et affichait un chagrin réel de la disparition de son frère.

Elle arriva un après-midi, au moment où Bao avait décidé d'épousseter les tiroirs de l'officine. Elle le surprit à œuvrer dans une demi pénombre, et l'embrassa. Elle lui prit les deux mains dans les siennes et se mit à vanter les qualités de son père, puis elle éclata en sanglots.

Gêné mais compatissant, Bao se demandait s'il n'y avait pas quelques plantes dans cette grande armoire murale pour l'aider à supporter sa peine, et lui redonner une joie de vivre. Mais il dut admettre qu'il n'y connaissait rien.

-Ma tante, dit-il en lâchant une de ses mains, j'aimerais pouvoir t'aider comme mon père le faisait, mais je suis inutile. Je n'y connais rien !

Puis, balayant l'armoire et les tiroirs d'un geste vaste de sa main libre, il ajouta :
-Voilà ce que mon père m'a légué...et...

Il arrêta soudain le mouvement de son bras et balbutia :

-Et...que se passe-t-il ? Je ne comprends pas....

Il se remit à balayer, très lentement, une section de tiroirs, s'arrêta, repris son mouvement plusieurs fois, le visage marqué par la surprise.

-Allons à côté de ces tiroirs, dit-il à sa tante au moment où sa mère revenait d'une course.

Ils passèrent de l'autre côté de la grande table de préparation, et Bao reprit une main de sa tante, puis lentement passa sa main libre devant plusieurs tiroirs, sous le regard surpris des deux femmes. Il s'arrêta devant un tiroir. Sa main tremblait légèrement.

-C'est celui-ci, dit-il en lâchant la main de sa tante.

Il glissa le tiroir pour le sortir entièrement, puis vida son contenu d'herbes médicinales sur une feuille de papier Kraft sur la table. Il reprit la main de sa tante et passa plusieurs fois la sienne lentement au-dessus des plantes.

-Ce n'est pas ça, murmura-t-il.

Une énergie subtile dirigeait sa main vers le tiroir lui-même. Il regarda son plancher, couvert d'un vieux papier journal, imprimé de nouvelles de l'époque du décès du Président Mao ! Sous celui-ci, il retira une enveloppe jaunie par le temps. Il la regarda curieusement et avec beaucoup de prudence. Elle était ouverte. Il en tira plusieurs feuillets et se mit à les lire. Les deux femmes attendaient bouche-bée, attentives et curieuses.

Quand Bao eut fini la lecture, il replia les feuillets.

-Ma tante, dit-il, allons sous le banyan. Tu vas t'asseoir calmement pour lire ces feuillets.

Il ajouta à l'intention de sa mère : 'Maman, j'y vais seul avec Tante Zhu. Je te raconterais plus tard. Peux-tu nous apporter du thé ? Merci maman !'

Après avoir installé sa tante confortablement sous le grand arbre, il lui tendit les feuillets.

-Tu dois lire ceci lentement et plusieurs fois, à ton aise. Prends ton temps, je reviendrais plus tard.

Voici ce qui était calligraphié en vieux caractères sur le premier papier jauni :

« Je ne te quitte pas »

*Quand je serais parti
Souviens-toi que je ne vais nulle part,
Que mon voyage sera fini
Dès le moment où je pars.*

*Souviens-toi que ma présence
Sera toujours dans ton cœur
Car il n'y a de véritable absence
Que celle qui est dans la peur.*

*Souviens-toi que l'arbre et l'oiseau
Peuvent te parler de moi
Tout autant que la goutte d'eau
Qui tombe sur le toit.*

*Souviens-toi des jours passés
Mais ne t'y attarde pas,
Car futur et passé
En réalité ne sont pas.*

*Est-ce difficile à comprendre ?
Oui, si tu t'accroches à l'égo.
Dis-toi qu'il n'y a rien à apprendre,
Rien de vrai ou rien de faux.*

*Vis tes tristesses et tes joies
Comme si tu étais fait de paille,
Et que tout passe à travers toi*

Comme dans un caravansérail.

*Regarde, sens, hume et goutte
Tout ce qui se présente à tes sens.
Vis comme l'enfant qui, sans doute,
Rêve qu'il est le vent de la providence.*

*L'homme de paille s'enflamme,
Le vent disperse ses cendres.
La vie des hommes et des femmes
N'est pas difficile à comprendre.*

*Souviens-toi que dans ta tête
L'illusion d'être n'en démord pas.
Et que, même si ça te semble bête,
Je ne te quitte pas. »*

Zhu relu ce texte plusieurs fois, posa le feuillet sur la table, contempla la rizière qui miroitait un beau vert printanier, et les montagnes, loin derrière les bâtiments vétustes. Les mots nourrissaient en elle un feu qu'elle ne pouvait contrôler. Puis elle déplia le second feuillet :

« Regardons la mort comme un passage d'oiseaux devant la fenêtre de notre vie. Ouvrons la fenêtre et laissons-nous emporter dans leur envol, sans imaginer de destination.

Le passé est la mort. L'instant est la vie. Projeter le futur, c'est s'échapper de la vie au travers d'extrapolations basées sur le passé. C'est donc essayer de construire des chimères sur les cendres du passé, donner un espoir de vie à des fantômes !

La mort, c'est un fait indéniable, comme avoir un cœur ou un cerveau. Ce sont des faits, non des idées ou théories.

La mort devient un problème lorsque la pensée remplace le fait par des idées ou des suppositions. Lorsque la pensée se mêle de quelque chose, elle laisse trop souvent un 'sacré merdier' derrière elle. On a peur de la mort quand la pensée s'en fait des idées. A-t-on peur de la naissance ? Mais qu'y-a-t-il de joyeux à mettre au monde un être qui souffrira sans doute pendant une grande partie de sa vie ?

La peur est créée et nourrie par la pensée. Pour contrecarrer la peur du vide, la

pensée s'accroche à toutes sortes d'idées telles que réincarnation, le Nirvana, le Paradis... Si le moi s'accroche au concept 'Dieu' c'est dans l'intention d'assurer sa survie. Nous ne questionnons jamais ce qu'est ce 'moi' !

La peur de souffrir est un réflexe instinctif. La peur de la mort est peur du néant, du vide. Faites fi de vos mémoires, qu'êtes-vous sinon le néant ? On ne peut craindre l'Inconnu lorsqu'on est à l'aise avec le connu, lorsqu'on vit en harmonie avec ce-qui-est.

Pourquoi avons-nous peur de la mort ? N'est-ce pas la peur de nous séparer de nos acquis ? Si nous savions mourir à chaque possession, à chaque expérience passée, à chaque émotion, la mort n'aurait aucun secret.

On rencontre la mort chaque fois qu'on 'meurt' à ses désirs, ses possessions, ses amours, ses haines, et les blessures du passé. Quand on refuse de mourir chaque jour à ce qui fut, on ouvre la porte à la résistance et la souffrance. »

Il y avait une annotation en PS :

« Lorsque tu arrêteras de juger ce qui est autour de toi, tu ne jugeras plus ce qui est en toi. C'est en comparant qu'on est tenté de juger.

Comprendre l'entité qui compare permet de découvrir le désir, l'envie et le besoin d'échapper à ce-qui-est.

Lorsqu'on fait la paix avec ce-qui-est, il n'est plus nécessaire de désirer, d'envier ou d'accumuler. »

Zhu relu ces textes de nombreuses fois, essayant de comprendre les mots avec son cœur et non sa raison. Chaque fois, la compréhension devenait plus profonde.

La mère de Bao vint porter un pot de thé Gaba des montagnes et s'assit à côté de Zhu. Elle lui trouva un air calme et reposé. Zhu lui fit lire les deux pages.

-Prend ton temps, dit-elle. Laisse ces mots faire ce qu'ils doivent faire.... au plus profond de ton cœur

Après un long moment, Mme Huang posa les feuillets sur ses genoux.

-En effet, soupira-t-elle. Je ne sais pas quoi dire !

Les deux femmes restèrent ainsi, sans parler, pendant un très long moment. Puis Zhu éclata de rire.

-Tu nous vois, la, sans parler ? Mais c'est la révolution, ma parole !

-Oui, répondit Mme Huang. Mais ce qui m'étonne davantage, c'est comment Bao a-t-il pu deviner et choisir ce tiroir ?

-Tu penses ce que je pense ?

-Bao serait-il capable de recommencer ? Était-ce juste un pur hasard, un phénomène passager, inexplicable ?

-J'ai une idée, dit Zhu. Je viendrai demain avec ma fille. Je soupçonne que Mei a quelques difficultés avec ses enfants. Voyons si Bao pourra la guider ...

-Qui sait ?! En réalité que fait Bao sinon ouvrir un tiroir ?

Le lendemain matin, Zhu se présenta à l'officine avec sa fille Mei. Après quelques mots sur le temps et la santé des enfants, Zhu demanda à Bao :

-Peux-tu aider Mei ? Peux-tu refaire ce que tu as fait hier avec moi ?

-Je n'en sais rien, répondit le jeune homme. Mais on peut essayer.

Il entraîna Mei au bord de la grande table, lui pris la main gauche, puis il se mit à promener lentement sa main droite en direction des tiroirs. Il fit plusieurs allées et venues puis resta un moment sur les tiroirs du haut.

-Viens avec moi, dit-il à sa cousine.

Il fit les mêmes gestes devant plusieurs tiroirs, s'arrêta. Sa main se mit à trembler.

-C'est celui-là ! murmura-t-il.

Il le vida, testa les plantes, mais à nouveau, l'énergie le guida vers le tiroir lui-même. Il y trouva un papier journal et une autre enveloppe jaunie.

-Allons sous le banyan, dit-il à Mei. Tu dois prendre ton temps. Maman te portera du thé plus tard.

Une fois seule, Mei ouvrit l'enveloppe et déplia un feuillet.

« Si tu mets des taupes dans le jardin de l'esprit d'un enfant ne t'attends pas à ce qu'il produise des vols d'hirondelles.

Rends un service inestimable à l'enfant. Dis-lui qu'il n'est pas responsable des taupes qu'on a introduites malgré lui, et aide-le à comprendre le contenu réel de son jardin. Libre du passé, les taupes s'en iront, et il te ramènera des hirondelles !

Montre à l'enfant la voie royale du bonheur en gardant son cœur et son esprit ouverts et sensibles. L'enfant naît libre. Protège sa capacité de distinguer le vrai du faux. Ce que sera l'humanité de demain dépend de tes actes, paroles et pensées d'aujourd'hui.

Parle peu pour éviter le mensonge et la médisance. Observe tes pensées sans les juger. Tout effort pour être, devenir et durer conduit à la déchéance »

Mei relu le texte lentement et médita un long moment Puis elle trouva un second feuillet qu'elle déplia avec grand soin.

« Éduquer un enfant, c'est l'aider à découvrir par lui-même, à chaque instant ; c'est lui permettre d'être libre de tout questionner, de tout remettre en cause, et le guider dans ses recherches, sans lui imposer aucunes restrictions, ni cacher aucuns faits. C'est aussi lui ouvrir les portes de la connaissance complète de lui-même.

Celui qui obéit par compulsion ou pour faire plaisir apprend l'hypocrisie. Celui qui copie ne sera jamais libre. Imposer ses idées à un enfant retreint son potentiel et le limite à ce que les autres ont découvert.

L'enfant libre de questionner cherchera toujours à comprendre au lieu de devenir un pantin servile.

L'enfant qui aime est un enfant libre. L'enfant libre est un enfant qui aime. L'enfant à qui on dit d'aimer est l'ombre de ses autorités. Il n'est guère différent de celui à qui on apprend à haïr et à tuer car, dans l'aveuglement, l'amour se transforme facilement en jalousie et en haine.

La nature est belle au lever et coucher du soleil... Ce sont des moments magiques que nous prenons rarement la peine d'apprécier...

On ne peut pas aimer et apprécier la vie quand on est indifférent à la nature qui est notre origine, notre support, et notre destination. Elle donne, sans rien demander en échange. Elle n'a pas d'égo donc ne peut exploiter. Elle possède une énergie vitale extraordinaire dans laquelle nous pouvons puiser à loisir car elle est notre source...

Elle enseigne tous les mystères de la vie à ceux qui prennent la peine de l'écouter. Elle possède une patience séculaire et parvient toujours à reconstruire ce que les éléments ont détruit.

Quand tu vois une petite plante, ou une fleur s'accrocher sur un rocher stérile, dans un climat désertique, tu te demandes où elle puise son désir de vivre, sa patience et son courage. »

Plus tard, elle raconta à sa mère comment ces feuillettes avaient ouvert une porte neuve en elle. Zhu fut dès lors convaincue que Bao avait un talent hors du commun et se mit à en parler à tous ceux qu'elle rencontrait. Elle mit le feu aux poudres de la réputation de jeune Bao Huang.

Deux jours plus tard, Zhu faisait son marché matinal dans les petites ruelles étroites, encombrées d'étals les plus variés où défilait une foule chamarrée de

ménagères et de badauds. Assise à même le sol, une marchande vantait la qualité des légumes amoncelés devant elle, dans un ensemble captivant de couleurs et de formes. Les marchandes connaissaient Zhu pour ses pleurs et ses plaintes. Mais ce jour-là, elles furent étonnées de la voir calme, souriante et presque transfigurée. La marchande, un brin espiègle, tenta Zhu avec ses concombres et courgettes.

-Mme Zhu, regardez mes beaux concombres ! Très frais et délicieux !

-J'en voudrais des petits, si possible ?

La marchande en prit quelques-uns de la taille de ses doigts.

-Ceux-là sont de la taille de votre mari ! lança-t-elle.

Puis, saisissant une très grosse courgette, elle ajouta fièrement :

-Et celui-ci est de la taille de mon mari !

Toutes les marchandes autour de son étal s'esclaffèrent et la tante Zhu éclata de rire. Ce fut un mouvement d'hilarité contagieux. Des badauds se mirent à pouffer, sans vraiment savoir pourquoi.

-C'est vous qui avez causé cet esclandre, fit une voix derrière elle.

-Oh ! Mr Taoyung ! Répondit-elle, les yeux remplis de larmes de rire et le visage éclairé par la joie.

-Qu'avez-vous fait pour vous transfigurer ainsi ?

-Rien ! dit-elle entre ses hoquets. C'est Bao qui a ouvert mes yeux, mes oreilles, ...et mon cœur !

-Bao ? demanda-t-il, surpris. Comment a-t-il fait ?

-Il a fait la même chose avec ma fille !

-Vous me racontez n'importe quoi, Mme Zhu !

-Allez donc le voir ! Demandez lui...

Bei Taoyung s'empressa de terminer ses courses plus rapidement que de coutume, puis s'en alla vers l'officine. Bao était assis sur le tabouret métallique sous le préau, et se contentait d'observer le va et vient de la rue.

-Bonjour Bao ! Comment allez-vous, ta mère et toi ?

-On fait comme on peut ! dit Bao évasivement. Maman est au marché.

-Vous n'avez besoin de rien ? Tu rêvassais ?

-Une question trotte dans ma tête depuis notre visite au grand temple de Tchpao...

-Dis-moi ?

-Je me demande pourquoi les riches dépensent leur fortune à construire des temples majestueux au lieu d'aider les pauvres ? À quoi cela peut servir ?

-L'égo, mon cher Bao ! Le 'moi' ou l'égo des puissants et des riches cherche la pérennité et la continuation de leurs privilèges dans une éternité qu'ils imaginent. Le peuple suit les autorités et espère, lui aussi, participer au grand festin. Ils espèrent tous brocanter une nouvelle vie sans conflits, une éternité d'amour et de bonheur... Mais ils n'ont jamais questionné l'entité qui désire et ne font que suivre les traditions !

-Ils ont peur de la mort ?

-Parce qu'ils ne comprennent pas la vie et ne savent pas aimer !

-Est-ce pareil en Afrique ? Les riches construisent des temples ?

-Les temples ont apparu avec la colonisation, répondit Taoyung. J'y ai connu deux dictateurs. Le premier avait bien développé son pays et avait amassé une immense fortune. Il était vieux et décida de faire construire un temple immense, une basilique, en plein cœur de la forêt tropicale. Il la fit légèrement plus petite que la plus grande au monde, celle de Saint Pierre à Rome. Son désir était bien sûr de glorifier son Dieu afin de recevoir des récompenses éternelles. Un très grand nombre de rois, empereurs, princes ou pharaons ont construit d'immenses temples qui ne furent guère plus que des monuments gigantesques à leur égo. Ce n'est ni plus ni moins qu'adorer son nombril !

-Et pendant ce temps beaucoup de gens mourraient peut-être de faim ?

-Bien sûr ! Une seule chose importe pour l'égo... Sa propre survie...Être, devenir et durer !

-Et l'autre dictateur ?

-Celui-là, c'est une autre affaire ! Il pillait son pays sans vergogne. Il remplissait souvent l'avion présidentiel avec or, diamants, pierres précieuses et allait les déposer dans ses coffres de banques, en Suisse. Les banquiers se fichent bien de la pauvreté d'un peuple s'ils peuvent s'enrichir eux-mêmes !

-Aussi corrompus les uns que les autres ?

-Le dictateur aimait la Suisse, non seulement pour y cacher sa fortune, mais aussi parce qu'il y a des montagnes, alors que chez lui, c'est la forêt insalubre. Et puis, les Suisses ne chapardent pas, alors que dans son pays, on aurait pu lui voler sa toque quand il faisait un discours sur l'honnêteté. Et la Suisse est propre alors que ses villes étaient pleines d'immondices...

-Et il a construit un temple ?

-Non, il a construit un palais en pleine forêt, un immense complexe dont le coût aurait pu éduquer toute sa population. Puis, après un retour de Suisse, il décida qu'il lui fallait aussi des lacs comme en Suisse, des cygnes blancs comme en Suisse, et un employé Suisse pour s'occuper de ses cygnes. Personne ne demanda si des cygnes pourraient survivre en équateur !

-Ils sont morts d'insolation ?

-Non, ils n'en n'ont pas eu le temps ! Chaque matin, le Suisse allait inspecter et compter les grands oiseaux blancs. Le deuxième jour, il en manquait un. Le Suisse remua la région mais ne retrouva pas son cygne. Deux jours plus tard, un autre cygne avait disparu. Le Suisse demanda une audience urgente au dictateur. Celui-ci se mit en colère et ordonna un général de brigade de faire camper une centaine de militaires autour du lac. Mais trois jours plus tard, il manquait encore un autre cygne ! Le dictateur voleur était volé.... Il appela le général et l'invectiva dans tous les jargons de la jungle. Il lui passa un savon au piment rouge sur sa peau de café brûlé. À la fin de sa harangue, un petit serviteur timide qui balayait le sol de marbre Italien s'approcha du dictateur et balbutia : « Excusez-moi, votre Altesse mais vous avez oublié qu'il y a des crocodiles dans ce lac ! »

Bao pouffa de rire.

-Ça semble tellement irréel ! C'est comme ça l'Afrique ?

-Oh je peux te raconter beaucoup d'histoires Africaines. On ne s'ennuie jamais là-bas !

-Mais ce dictateur, pourquoi n'a-t-il pas construit un grand temple ?

-Trop orgueilleux. Il n'avait aucun amour pour personne, sinon pour lui-même ! Sa gloire et ses plaisirs comptaient plus que la vie de ses sujets. Comme tout chef tribal, il considérait le pays comme sa propriété et il se servait à volonté. En Afrique, le chef, c'est le chef ! Il a tous les droits.

-Vous m'en raconterez d'autres Mr Taoyung ?

-Bien sur ! Mais en fait, je ne suis pas venu ici pour ça !

Il raconta sa rencontre avec Zhu et son désir d'en savoir davantage. Avec toute simplicité, Bao lui raconta ce qui s'était passé.

-Et tu pourrais recommencer avec moi ? Je suis curieux, Bao ! Je veux comprendre...

-Je n'en sais rien Mr Taoyung. Mais on peut essayer...

Bao répéta ce qu'il avait fait avec les deux femmes. Il sortit un tiroir, tout en bas, au niveau du sol. Il en retira une enveloppe et entraîna le vieil homme sous le banyan. Celui-ci s'installa et déplia la première feuille :

« Voici donc le moment, l'instant fatidique où vous réalisez

Que vous venez d'atteindre le seuil de la vieillesse !

Vous auriez voulu une jeunesse permanente, sans crépuscules ?

Le marchand de Nirvana vous a peut-être convaincu

D'échanger votre jeunesse contre la promesse d'une joie éternelle ?

Ou bien voyagez-vous désormais dans une triste pénombre ?

L'inexorable destin n'admet aucun détour

*Si vous le haïssez et regrettez le passé.
Votre pensée n'est satisfaite qu'en rêvant d'un futur ?
Vos souvenirs sont-ils les bouées qui vous protègent du naufrage ?
L'esprit est-il tourmenté, inquiet, car il ne peut comprendre
Ce qu'il n'a jamais osé questionner !
Vous reste-t-il assez de temps pour l'appréhender à présent ?*

*Vous n'aviez pas compris la vie car vous ne faisiez que la chevaucher
Sans saisir la subtilité de son harmonie.
Tournez votre regard vers le présent, vers l'instant, vers ce-qui-est.
Découvrez qu'il n'y a que cela, de moment en moment.
Ce-qui-est, est ce que vous êtes.
Soyez la peur, la crainte, l'anxiété. Soyez la joie, la paix, la douceur.
Soyez la vie. Soyez la mort. Soyez la radieuse Lumière des astres !*

*Passez outre la pensée, le moi et l'esprit,
Pour découvrir 'ce-que-vous-êtes' : l'énergie qui fait frémir la vie,
La fibre du tissu des joies et des peines,
L'or qui se transforme en bagues, colliers, bracelets, bijoux ou monnaie !
La source du rêve, le 'Rêveur' Inconnu et Innommable. !*

*Être, mais sans être personne !
Être sans attaches, sans possessions, sans amarres.
Être sans souvenirs, sans mémoires, sans désirs.
Être sans dépendre, sans limitations, sans frontières.
Être sans avoir !
Être sans savoir !
Être sans vouloir !
Être sans conscience d'être, sans indifférence et sans 'moi'.
Être sans corps, sans souffrance ni plaisirs.
Simplement être !
Est-ce possible ?*

*Qu'étions-nous avant de naître ?
Une idée ? Une supposition ?*

*Être sans gloire, sans vanité, sans orgueil.
Être sans causer de souffrances et de regrets.
Que serons-nous après la mort ?*

*Une idée ? L'idée de qui ?
Que croyez-vous donc être lorsque vous ne serez plus ?
Que restera-t-il lorsque le corps sera poussière
particules et vibrations ?
Serait-ce « être sans avoir ni savoir » ?*

*Le 'moi' dira : 'mon âme sera' !
L'illusion cherchera toujours à vous convaincre
Qu'elle existe dans les mondes qu'elle imagine.
Et des milliards de 'moi' diront : « Mais oui, je serais ! »*

Taoyung garda le feuillet en main un long moment avant de remarquer que le soleil ébauchait le crépuscule derrière les grands bâtiments. Il le plia lentement et soigneusement, puis déplia le second.

*« Tu es né 'désir',
Tu mourras 'souvenir'.
Mais si le passé est 'souvenirs'
Et le futur est 'désir',
Qu'es-tu au présent ?*

*Tu as peur de n'être rien ?
Mais qu'es-tu sinon l'entièreté de ton passé,
L'accumulation de tes mémoires,
Ressuscitées dans le présent ?*

*Tu es le contenu de ton passé.
L'entièreté de ta conscience est le connu, le fini
Que tu vivifies au présent.
Qu'es-tu alors ?
Rien ?*

*Pourquoi craindre le néant ?
N'est-ce pas l'intention de la pensée
De t'apeurer et te faire juger 'ce-que-tu es' ?
La peur résulte du désir d'accumuler.*

*Vis avec l'instant présent
Et la peur disparaîtra.
C'est en adhérant aveuglement aux mouvements de la pensée*

Que tu nourris la peur.

*La présence dans chaque instant libère de la peur,
Et fait éclore une joie indicible.
La joie de la communion avec l'Amour
Qui ne se reconnaît pas »*

Il resta un long moment en une sorte de méditation avant de déplier un troisième feuillet.

« La vie d'un vieillard ressemble à la flamme d'une bougie dans un courant d'air » dit le proverbe.

La vie n'est ni dans la pensée, ni dans les efforts du 'moi' pour devenir, accumuler ou s'attacher. La vie n'est ni dans la tradition, ni dans les croyances ou les opinions. Elle n'est pas non plus dans les idées, les idéaux, les attentes, les espoirs ou le calcul.

La vie n'est pas dans l'interprétation des perceptions.

Elle est la perception pure et immédiate, non interprétée. Elle est dans ce-qui-est, neuf à chaque instant.

Voulez-vous la paix, la joie, le bonheur et l'Amour ? Immolez-vous alors dans le feu de ce-qui-est, à chaque seconde.

Il n'y a pas de souffrance dans ce-qui-est. C'est l'interprétation de ce-qui-est qui crée et nourrit la souffrance !

L'abondance et l'Amour sont dans ce-qui-est, non dans ce- qui-devrait être.

La recherche de la Vérité est une route solitaire. Nul ne sait où elle mène ! Ne préfère-t-on pas marcher sur la voie des traditions qui mène vers un but que l'on connaît déjà ? Il n'y a rien de nouveau sur cette piste, mais une 'vérité' qui n'est que la répétition du connu.

L'Inconnu fait peur car nous n'aimons pas nous engager dans l'aventure du nouveau. Nous lui préférons la tradition et les habitudes qui se répètent depuis longtemps.

La Vérité ne peut être que l'Inconnu. On ne peut la chercher avec le connu, le passé, les connaissances. Seuls ceux qui se débarrassent du fardeau du connu, et voyagent léger, peuvent découvrir de ce qui n'est pas de l'ordre de la pensée. Quand l'esprit se libère des affres du passé, des mémoires et de tous les désirs et attachements, il devient perméable à l'Inconnu. »

Bien plus tard, quand le soleil se couchait derrière les montagnes, Bei Taoyung se leva après une très longue contemplation. Il accosta Bao dans la cuisine :

-En plein dans le mille ! Tu as fait mouche sans le savoir, je suppose ?

-Je ne fais rien...

-Tu te fais guider ?

-Oui c'est un peu ça !

-Et bien mon garçon tu vas lancer une révolution !

-Si c'est le cas, j'arrête de suite !

-Ce que je veux dire, c'est que j'ai lu les mots de ces papiers sans passer par le filtre de la réflexion. Je sentais que je devais oublier l'intellect. J'ai eu l'impression d'avoir joué de la guitare toute ma vie, mais sans savoir que je ne jouais que trois cordes au lieu de six. Et là, tout à coup, les autres cordes se sont mises à jouer aussi, et toute la mélodie m'est apparue dans sa beauté exquise. Il me manquait la compréhension. Je l'ai longtemps cherchée sans savoir qu'elle n'est jamais le résultat des recherches, de prières ou de méditation. Elle est toujours soudaine ! Elle ne dépend pas de nous.

-C'est peut-être très personnel ?

-Tu as raison ! Ces mêmes mots pourraient ne rien déclencher pour d'autres personnes. C'est l'énergie qui passe à travers toi qui semble choisir ce qui convient à chacun !

Chapitre 3

Une semaine après la visite de Bei Taoyung, une dizaine de personnes se présentaient chaque jour à l'officine. Certains croyaient Bao guérisseur, d'autres le croyaient capable de prédire leur futur, et certains pensaient qu'il était simplement un magicien exceptionnel.

Mme Huang se chargea de trier ces individus, de renvoyer chez eux les curieux, d'organiser les rendez-vous pour les autres et récolter des honoraires. Il fallait bien quelques billets pour assurer le bol de riz et le thé.

Bao constata qu'un grand nombre de ses visiteurs le faisaient ouvrir un tiroir identique dans lequel il n'y avait qu'un feuillet avec les lignes suivantes :

« Arrêtez de courir après vos distractions ! Écoutez votre cœur. On se sert de beaucoup de mots pour ne rien dire. Ils sont les instruments de la confusion ! Sachez écouter »

Pour d'autres, Bao avait beau faire des efforts mais aucun tiroir ne l'attirait.

La réputation des tiroirs du Dr Huang s'étendait très vite dans toute la région et l'on vit paraître des gens qui venaient de loin. Un jour, une Pajero 4x4 déposa un moine devant l'officine. Il portait un habit neuf de toile grise, avait le crâne rasé et n'avait pas d'embonpoint. Mince, digne et élancé, il était parfumé d'un aftershave épicé. On pouvait lui donner la cinquantaine. Mme Huang le reçut à l'extérieur, sous le préau qui servait de salle d'attente.

-Que puis-je faire pour vous, Honorable moine ? dit-elle.

-J'ai entendu parler du Dr Huang et je voudrais une consultation.

-Avec mon fils ?

-Avec celui qui lit les tiroirs !

-Il est occupé mais je peux vous donner rendez-vous pour la semaine prochaine.

-Je viens de loin, Madame !

-Désolé.

Bao sortit de l'officine à ce moment et s'enquit du visiteur. Il accepta une consultation entre deux rendez-vous. Il avait installé trois chaises confortables sous le banyan ; il lui était donc possible de voir ce moine et de le laisser méditer en plus de deux autres personnes.

Sans dire plus que quelques paroles de bienvenue, Bao procéda aux mêmes gestes, devant les tiroirs, jusqu'au moment où un tiroir attira son énergie.

Il remit deux feuillets au moine puis l'invita à aller s'asseoir sous le banyan. Celui-ci y déplia le premier feuillet :

« Il y a ceux qui questionnent et qui cherchent. Puis il y a ceux qui n'ont aucun désir de questionner car le passé, la tradition, la culture l'ont fait pour eux et leur dictent quoi penser et comment penser.

Ceux qui cherchent sont borgnes.

Ceux qui ne veulent pas questionner sont aveugles.

Seuls ceux qui cherchent à comprendre l'entité qui cherche, l'entité qui refuse de questionner reçoivent la vision pénétrante et totale.

**

Le maître, le gourou, et ceux qui prétendent savoir, sont comme de petites lumières qui, la nuit, attirent les lucioles égarées, les papillons de nuit aveuglés par une petite étoile passagère. Ignorants du vrai, perdus dans l'obscurité, ils se brûlent les ailes sur la flamme d'une petite bougie.

Ceux qui ne sont pas envoutés par les ténèbres ne s'aventurent pas vers des feux follets qui promettent une lumière éternelle. Ils attendent patiemment que le jour se lève et s'immergent dans la Lumière, libres, sensibles, et pleinement conscients que sans cette Lumière, ils ne sont pas ! Tout ce-qui-est provient de cette Lumière. L'ignorance et l'illusion disparaissent avec cette compréhension. »

Le moine ferma les yeux pendant quelques minutes puis relit le texte plusieurs fois, très lentement.

Il déplia ensuite le second feuillet :

« Pourquoi allez-vous faire le guignol dans une bassecour de poules qui n'ont d'yeux que pour leur coq ?

Pour qu'un perroquet soit admis dans un poulailler, il faut qu'il parle le dialecte des poules, qu'il mange la nourriture des poules, qu'il passe inaperçu et qu'il se plie à l'autorité du coq.

S'il est servile, il se fera couper les ailes.

S'il est libre, il s'envolera !

**

« Le 'moi' ne peut pas chercher à devenir humble. C'est une contradiction !

L'humilité qui est le résultat d'efforts n'est pas l'humilité mais le renforcement du 'moi', donc le culte de l'orgueil !

L'humilité est un état (non un résultat) qui provient de la compréhension et

l'observation sans jugement de toutes les motivations et activités du moi.

« Méditer, c'est apprendre à percevoir l'influence d'hier dans chaque pensée, puis ne plus jamais communier avec le passé. Avoir des pensées sans s'y attacher est la floraison de la sagesse et l'extinction du 'moi'... L'esprit vogue alors constamment en harmonie avec le nouveau. Il est en consonance avec l'Inconnu qui manifeste chaque provocation, dans chaque instant présent.

Quand il n'y a plus d'hier ni de demain, il n'y a qu'une présence continue et intemporelle, un mouvement de création qui se renouvèle sans cesse. L'instant présent doit être compris comme une présence sans cesse neuve, vibrante, créative, dépassant toute notion de temps et d'espace.

La méditation qui cherche à contrôler ou arrêter la pensée est vouée à l'échec, car ce n'est pas méditer mais renforcer l'égo ! Dans ce cas, toutes les illusions sont possibles, et il ne s'agit là que de leurre de la pensée pour mystifier le penseur»

Le moine ne pouvait pas prendre ces feuillets avec lui. Il les mémorisa. Son maître l'avait envoyé avec une mission précise. Il devait revenir avec des observations détaillées sur les tiroirs du Dr Huang. L'esprit quelque peu embrouillé par ce qu'il avait lu, il se leva et quitta les lieux après un bref au revoir. Il revint deux fois au cours du mois suivant. Chaque fois, Bao découvrit un tiroir différent. Le second cachait le feuillet suivant sous un vieux journal souillé :

« Pour savoir ce que tu es, Il faut que tu t'oublies jusqu'à la racine de tes cheveux. Puis, lorsque tu t'es oublié, il n'y a plus personne pour demander ce que tu es ! En l'absence absolue du moi, de la conscience de soi, de la pensée, du penseur, il n'y a plus d'entité qui devrait connaître quoi que ce soit. La connaissance et l'ignorance ont alors réintégré leur source et s'y sont dissipés. Il ne reste plus que le 'fonctionnement', le mouvement' de la Source : Amour et Compassion sans aucun contraire !

Celui qui cherche est le connu. Il est l'assemblage du passé, des mémoires. Tant qu'il y a un chercheur, il y a un moi. Quand l'entité qui désire savoir s'estompe, il n'y a ni questions, ni réponses. Dans ce vide absolu de concepts et de choses, dans leur absence se révèle la Source, l'Innommable, qui ne peut se décrire ni se connaître car « un œil ne peut pas se regarder lui-même »

Complicé ?

Oublies tout ça ! Oublie-toi ! »

Le troisième feuillet clôtura les visites de ce moine.

« Que peut-il y avoir en l'absence du jour et de la nuit, de la lumière et de l'obscurité, du 'moi' et du 'vous', du fort et du faible ?

Rien !

Est-ce votre réponse ?

Mais alors, qu'y-a-t-il en l'absence de 'rien et de tout' ?

Trop compliqué ? Vous évitez d'y penser ? Pourtant c'est ce que vous étiez avant de commencer à penser !

La mort ?

.....
Mais qu'y a-t-il en l'absence de 'mort' et de 'vie' ?

La mort est la fin, la vie est le commencement !

Mais s'il y a absence de 'début et de fin' serait-ce le début de la fin ?

Sac de nœuds !?

N'est-ce pas pourquoi nous sommes obnubilés par le devenir, enclins à consommer et à accumuler : afin d'assurer l'illusion d'être... Échapper à l'horreur du vide ! Mais il n'y a pas de vide sans plénitude ! Faut-il que ces dualités s'annulent ou réintègrent leur source ?

Pour échapper au vide, nous désirons l'éternité pour l'être et pour l'avoir.

Ce désir nous permet d'éviter de questionner l'entité qui désire.

C'est bien dommage, car sa Source n'a ni présence ni absence.

Et l'absence de sa présence provoque l'absence de son absence ! »

Après une heure de méditation et contemplation sous le banyan, le moine sortit discrètement, remercia Bao et monta dans la jeep luxueuse. Bei Taoyung était assis sous le préau avec Mme Huang quand il vit passer le moine. Il eut un mouvement de surprise. Après son départ, il se tourna vers Bao :

-Sais-tu qui est ce moine ?

-Non, je l'ignore !

-Ne te souviens-tu pas de notre visite au luxueux temple de Tchpao ? Il était à côté de l'Abbott dans la salle de méditation. L'Abbott l'a choisi pour lui succéder !

-J'avais toute mon attention sur le jeune moine avec la plume...

-As-tu ouvert un tiroir pour lui ?

-Il est venu trois fois ! Chaque fois, il est resté longtemps sous le banyan...

Taoyung prit une profonde inspiration.

-Bao, je sens que ceci risque de t'attirer des problèmes ! Il devait être ici avec un ordre de son maître. Et il vaut mieux ne pas se confronter à l'égo démesuré de l'Abbott. Tel un léopard acculé dans un coin sans issue il devient excessivement

dangereux !

-Je ne vois pas ce qu'il y a de mal de faire lire quelques feuillets à son assistant...

-L'avenir nous le dira...

Deux semaines plus tard, Taoyung apprit par son ami du temple de Tchpao que le 'bras droit' de l'Abbott, son successeur attiré, s'était défroqué...et que l'Abbott était furieux !

Il annonça la nouvelle au jeune homme.

-Tu peux considérer cette nouvelle sans importance, Bao, mais la vie m'a appris qu'il faut se méfier des puissants qu'on fait tomber sur le cul. Il faudrait peut-être prendre quelques précautions. Tout au moins protéger les feuillets !

-Voudriez-vous les mettre dans un coffre, en banque ?

-Pas pour l'instant ! Mais je te conseille de les recopier.

-Il y en a au moins quatre cents !

-Prends ton temps. Il faut que les copies soient nettes et propres. Tu pourrais mettre les copies dans les tiroirs et on trouvera une place sûre pour les originaux.

-Je les copierais pendant que les visiteurs liront leurs feuillets sous le banyan.

-Parfait ! Et puis, ajoute le nom de « Confucius » à la fin de chaque texte. Si on pose des questions, tu diras simplement que les visiteurs lisent les 'sagesses de Confucius'...

-Je comprends votre stratégie Mr Taoyung.

L'Abbott ne tarda guère à passer aux actes. Il envoya une invitation privée au Secrétaire du Comité Provincial, Son Excellence Xiong Meng, la plus haute autorité politique de la région. Il lui proposait de prendre le déjeuner au temple, avec lui, afin de l'entretenir de certaines nouvelles importantes.

Le Secrétaire ne put se libérer que 3 semaines plus tard et arriva au temple dans un véhicule anodin. Les relations entre la robe et la politique se menaient discrètement, en coulisses.

L'appartement de réception était situé au 19ème étage, au-dessus de l'immense statue du Bouddha. De grands panneaux, en vitres épaisses, permettaient au regard de planer sur un vaste pays de montagnes qui s'allongeaient à perte de vue. Sous l'oscillation d'une houle d'un vert brumeux l'horizon changeait d'intensité, selon la position du soleil ou la présence de nappes de brouillard.

Après les salutations et formules de politesse d'usage, l'Abbott entraîna son

invité dans un beau salon aux riches tapisseries et meubles de bois rare. Il naviguait avec aise dans le monde des riches et des 'privilégiés'.

- Honorable Secrétaire Général Xiong Meng, je vous sais très occupé, et je voudrais tout d'abord vous remercier d'avoir répondu à mon invitation. Je vous assure que notre organisation poursuit l'œuvre de bonne entente et de coopération, afin d'assurer le maintien harmonieux de l'autorité politique et religieuse sur le peuple.

Le Secrétaire acquiesça.

On servit un thé millésime ainsi que des friandises locales très appréciées. Après quelques échanges sur l'organisation et le planning de la région, l'Abbott se renfrogna légèrement.

-Vous ne doutez pas, Excellence, que nous avons l'œil sur les agissements du peuple, et nous avons noté récemment un risque qui pourrait prendre de l'ampleur. Tant que le peuple ne pense pas trop, il est contrôlable. Mais lorsqu'on incite l'individu à chercher à se connaître, à découvrir son ignorance, sa bêtise, sa superstition, sa gourmandise et la fuite constante des agissements de son égo, il apparaît un risque de révolution future.

-J'en conviens, Votre Sainteté ! Si l'individu apprend à se connaître, il rejettera éventuellement toute autorité. Il ne faut pas lui offrir l'opportunité de s'observer et de chercher à comprendre les motivations les plus cachées de son égo.

-Il faut bien sur lui offrir des distractions, des divertissements de tous genres afin qu'il n'ait jamais le temps ni l'envie de questionner ce qu'il est réellement.

-Par exemple le travail abrutissant, la course au plaisir, les jeux, les médias sociaux, le temple ? Demanda Xiong Meng.

-Exact ! Mais nous avons découvert un mouvement qui semble justement diriger son attention et ses efforts pour 'libérer' l'individu des contraintes sociales.

-Ceci est dangereux pour l'ordre établi !

-Oui, et nous n'ignorons pas l'engouement qu'avait créé, il y a une dizaine d'année, cet individu charismatique qui s'est enfuit en Amérique avant que vous puissiez l'arrêter...

-Il faut tuer le ferment de la révolte dans l'œuf. Nous savons à présent ce qu'il faut faire pour prévenir tout mouvement qui cherche à troubler l'ordre existant.

-Ceci me semble le fondement même de la sagesse, Votre Excellence.

-Pouvez-vous me donner quelques détails de ces individus et de leurs actions ? L'Abbott expliqua, à sa manière et avec des mots bien choisis, et très exagérés, ce qu'il estimait être l'occupation de Bao, son adresse, et les transformations qu'il opérait sur ses 'disciples'.

Après avoir pris quelques notes, le Secrétaire clôtura la visite :

-Nous ferons le nécessaire afin que cet individu ne puisse pas nous nuire. Je suis

heureux de pouvoir compter sur votre aimable coopération. Ne m'oubliez pas dans les pensées et dévotions de votre monastère. Les exigences et les pressions sociales qui pèsent sur notre personne sont une bataille incessante. Il faut malgré tout s'assurer un repos éternel, bien mérité, pour notre après vie, n'est-ce pas ?

Le lendemain, Taoyung introduisit auprès de Bao un étranger qui venait de l'Inde. C'était un ascète, un gourou dans son pays, aux pieds de l'Himalaya. Il avait un grand nombre de disciples dans divers pays de la planète. Ils cherchaient tous la vérité, convaincus qu'il était nécessaire d'aller en Inde pour la découvrir. Le gourou arborait une épaisse barbe blanche, typique de sa 'profession', et portait de petites lunettes rondes sur un nez couperosé. Il était convaincu de détenir la connaissance suprême et avait été invité à un séminaire international, non loin de l'appartement de Taoyung. Un ami avait insisté pour lui présenter l'ascète et, après quelques bribes de discussion, il jugea bon de lui présenter Bao.

Bao ne lui posa aucune question et l'introduisit immédiatement dans l'officine. Il opéra avec lui comme avec tous les visiteurs précédents. Lorsque le tiroir approprié fut choisi, et les feuillets découverts, Bao entraîna l'ascète sous le banyan et l'invita à prendre son temps. Il lui porta un plateau avec du thé vert des montagnes, puis rejoignit Taoyung dans l'officine.

-Tu as recopié quelques feuillets, Bao ?

-Oui, j'en suis au 5^{ème} tiroir. C'est lent !

-Un peu chaque jour et tu y parviendras.

-Puisque vous avez un peu de temps, je voudrais encore vous poser une question sur l'Afrique. On dit que les pays Africains sont riches mais on ne fait que répéter que l'Afrique est pauvre...

-L'Afrique est très riche en potentiel et très pauvre en organisation, management, éducation, planification et justice.

-Pourtant, elle fut colonisée par la civilisation occidentale, celle qui a dominé le monde depuis presque 5 siècles ! Pourquoi n'a-t-elle pas bénéficié de son expertise, son organisation et son dynamisme ?

-Elle en a bénéficié, mais le travail n'était pas fini...à peine commencé ! Les Occidentaux qui n'ont jamais visité l'Afrique ont un grand complexe de culpabilité et proclamèrent que l'Afrique doit être aux Africains. Les colonisateurs Européens ont lâché prise aux pressions Américaines, puis abandonné l'Afrique à elle-même.

-Est-ce que ça signifie que la civilisation Occidentale est en décadence si elle ne sait pas mener à bien ce qu'elle a commencé ?

-Il faut le croire ! Toutes les civilisations portent en elles le ferment de leur propre destruction. Citons l'Empire Romain par exemple. Il occupa plus de 40 pays actuels pendant huit siècles. Le succès fut extraordinaire car les Romains étaient des guerriers organisés, et leurs chefs furent des stratèges militaires et de grands administrateurs. Mais, peu à peu, le citoyen Romain se mit à préférer la vie douce de Rome à celle de la discipline militaire. On forma des mercenaires avec des soldats de pays soumis tels que les Goths de l'Allemagne actuelle. La discipline diminua progressivement ; le jeu politique s'englua dans la capitale et les 'barbares' d'outre Rhin - incluant Attila et ses troupes - déferlèrent sur une Rome affaiblie. L'Empire de l'Ouest fut détruit par les 'barbares'.

-Qu'est-ce que ça a à voir avec l'Europe et l'Amérique du Nord ?

-Dans le monde occidental, après la dernière guerre mondiale, il y a eu d'extraordinaires progrès. La science avait déjà découvert beaucoup de chose à partir de la fin du 19eme siècle et ces découvertes ont permis aux Occidentaux de grands confort et une vie plus facile. Mais il y a une lente dégradation de la dynamique Occidentale, une surconsommation et beaucoup de pollution. Les peuples demandent du 'pain et des jeux' et laissent entrer une foule d'émigrés des pays arabes et de l'Afrique. Ces étrangers se multiplient rapidement alors que l'occidental ne produit plus assez d'enfants pour assurer une population future...

-Donc de nouveaux 'barbares' vont renverser la civilisation Occidentale ?

-Il y a peu de travail et d'opportunités pour les jeunes Africains dans leurs pays. La population s'y multiplie très vite. Il y aura de gros risques de débordements !

-Dans combien de temps ?

-Qui sait ! Peut-être un siècle ? Peut-être moins !

- Nous sommes loin de tout ça ! Je ne connaîtrais sans doute jamais ni l'Afrique ni l'Europe. Je me contenterais de la vie qui m'est offerte ici.

-On ne peut pas deviner le futur, mais il y a des signes, des faits qui pointent vers une dégradation générale...

Pendant ce temps, le gourou s'était assis, en position du lotus, sur un coussin à même le sol. Il déplia son premier feuillet :

« L'Innommable n'est ailleurs que 'JE SUIS, ICI, MAINTENANT, dans la fleur qui éclot et s'épanouit, l'herbe qui ondule sous le vent, la terre qui fume au labour, la graine qui germe, le nuage qui s'effiloche, l'animal aux aguets, l'enfant qui sourit, la fille qui danse, la veuve qui pleure...

Il n'est pas distinct de la manifestation ; il n'est ni absent, ni présent...

La Source de vie, l'Intelligence Créatrice n'est pas un mouvement unique et soudain de création. C'est un mouvement d'ensemble qui est constant, transcendant, infini et qui englobe tout.

Si cette Intelligence était figée dans une manifestation primordiale, regardant l'univers depuis un 'trône' imaginaire, elle ne serait guère plus qu'un observateur sans amour ni compassion !

Étant tout et rien à la fois, elle est la joie et la tristesse, le plaisir et la souffrance, le beau et le laid, le bon et le mauvais, mais rien ne l'affecte car toute dualité, le temps et l'espace sont ses illusions.

Ceux qui souffrent ou cherchent le plaisir sont les acteurs d'un 'rêve' qui n'a aucune consistance pour la source du manifesté, le non-objectif. Ce rêve est comparable aux rêves de l'humain. Ils ne l'affectent pas lorsqu'ils se déroulent. Le plaisir ou la souffrance des personnages du rêve n'affectent pas le rêveur et sont des illusions, valables uniquement pour le 'moi' qui se croit réel.

Connaissant cela, le sage vit dans l'instant et n'a cure du passé ou du futur.

Sans attentes, il n'est jamais déçu. Sans passé, il n'a aucun remord.

Sa joie est le Présent.

Son cœur recouvre la pensée d'un manteau de compassion.

Il ne la rejette pas. Il la dépasse.

Il vit sans attaches, immergé dans la Totalité et la Vacuité.

Ceux qui se connaissent jusqu'au plus profond des arcanes de la pensée questionnent le désir d'adhérer, le besoin d'appartenir et les raisons de s'engager. Les autres suivent une voie tracée par la tradition, par les manipulations ou par la dictature du passé.

Suivre, c'est être otage du connu, du passé, des influences et du conditionnement.

Appartenir, c'est renier la liberté.

S'engager, c'est obéir aveuglément.

Adhérer, c'est renier l'indépendance pour chercher à obtenir quelque chose : titres, positions, gloire ou fortune.

On adhère aux autorités lorsqu'on est perdu, confus, égaré ou lorsqu'on ne cherche pas à comprendre celui qui est perdu et qui dépend.

La grandeur ne réside pas dans le fait de faire de grandes choses mais dans le fait de reconnaître que de grandes choses sont réalisées à travers nous !

On est grand que lorsqu'on est capable de s'effacer !

*Ne soyez pas impressionnés par les sages, les gourous, les prêtres ou les moines.
Ne suivez pas la voie de ceux qui prétendent connaître !
Suivre, c'est être esclave et renier votre propre identité et le potentiel qui
n'attend que votre accord pour s'exprimer. Ne soyez pas la copie d'un autre.
Soyez l'original, l'inédit, le grandiose !
Il n'y a ni grand ni petit. Il n'y a que ceux qui sont libres et ceux qui sont enchainés
par l'ignorance de leur vraie nature !»*

L'ascète déposa le feuillet sur la console devant lui et toussota plusieurs fois pour attirer l'attention des deux autres personnes qui méditaient sur leurs feuillets. Mais ceux-ci l'ignorèrent. Il reprit alors le feuillet et le relut plusieurs fois. Plus tard, il ouvrit le second feuillet.

*« Le propre de l'homme est de vouloir.
Le propre d'Allah est de faire.
En voulant faire, l'homme désire copier Allah.*

*Le propre de l'humain est le désir.
Le propre de Dieu est l'action.
Quand l'homme désire agir,
Il crée la réaction et la confusion.*

*Krishna rêve les hommes,
Et les hommes rêvent de Krishna.
Quand Il abrège son rêve, l'homme se réveille.
Si Krishna arrête de rêver,
La lampe de l'Univers s'éteint.*

*Quand le Tao manifeste,
Il y a ceux qui cherchent à le posséder,
Ceux qui se croient divins,
Et ceux qui se croient éternels.*

*Au-delà des croyances et des traditions
Se cache le nectar du merveilleux.
Le vivant pleure le mort et espère une vie éternelle.
Mais le vivant et le mort sont le rêve du Réel.*

**

Nous sommes le Rêveur de nos individualités, mais nous préférons nous complaire dans l'ignorance de notre vraie nature. Nous élevons des autels à nos illusions, et laissons la pensée entretenir sa croyance en la pérennité du moi, au lieu d'en découvrir la nature. Nous avons des yeux mais nous ne voulons pas voir. Tout ce que nous considérons 'réel' résulte de projections de nos esprits et nos sens, qui sont sans cesse influencés par l'environnement dans lequel nous vivons. Le monde est 'monde' parce que nous le voyons comme tel. Les galaxies sont galaxies car l'environnement nous a programmés à les considérer comme choses réelles. Une table est réelle car notre vision, notre toucher nous ont instruits qu'elle est bien là, devant nos yeux.

Ce qui regarde à travers nos yeux est le créateur de l'illusion, le créateur du rêve, de l'irréel. Par la force d'habitude, notre pensée prend toutes ces formes, odeurs, bruits, objets pour réalité indiscutable.

Le passé enregistré dans le cerveau interprète tout ce que rapportent les sens. C'est parce que j'ai déjà vu un pigeon que je vais le re-connaître chaque fois que j'en verrais un. Je ne douterai jamais de son existence puisque mon esprit me dit que c'est un pigeon !

Il doit y avoir autour de nous un monde extraordinaire que nous ignorons totalement car, étant sans doute dans d'autres dimensions, il ne nous a pas été donné la possibilité de le découvrir par nos sens !

L'illusion est dans l'esprit, mais elle n'est pas la création de l'esprit ! Elle est la création au travers de l'esprit individuel et collectif. Nous nous sommes identifiés depuis l'enfance avec tout ce que rapportent nos sens, nous prenons les objets pour réel. Nous prenons la vie pour réelle et ne questionnons jamais ce qui fut gravé et martelé dans notre cerveau.

La pensée a accumulé toutes nos expériences en tant que 'mes expériences'. Nos sens nous ont séparés de la nature, et des autres, en créant l'espace et le temps, chaque fois que la pensée divise l'observation pure en un moi-observateur et un objet-observé. Nous nous engluons dans la conviction d'être et d'avoir.

La force d'habitude est un leurre dans lequel nous nous engloutissons inconsciemment, et qu'on ne cesse de nourrir avec les débris du passé enregistré en mémoire. Elle est une barrière insurmontable à la compréhension de notre vraie nature »

Le troisième feuillet plongea l'ascète dans une longue méditation que Bei

Taoyung interrompit une heure plus tard.

*« Grace à la pensée, on peut s'échapper des affres,
Des tourments et des souffrances que la pensée projette !
Mais si nous n'avions pas la pensée
Nous n'aurions pas besoin d'échapper !*

*À quoi sert la pensée à part organiser et planifier ?
Si c'est pour s'échapper de soi-même,
N'est-ce pas alors la pensée qui s'échappe d'elle-même ?*

*Quel est son but, son objectif ?
Serait-ce pour s'assurer une durée ?
Pour se convaincre du « Je suis » ?
Cette durée alterne alors
D'une pensée qui crée le feu
De la tourmente et du conflit,
A une pensée qui joue au pompier !*

*Étant nous-même la pensée,
Nous nous laissons prendre
Aux pièges que nous tendons ! »*

**

*« Écoute palpiter le cœur de la Vie au lieu de t'accrocher à tes ambitions, et tu recevras des trésors inimaginables. La Vie te parle à tout moment, mais tu l'écoutes avec ta tête et non ton cœur.
Si tu es pressé de recevoir, que tu exiges ou estimes être en droit d'obtenir, la Vie n'entendra pas la voix de ta pensée.
N'oublie jamais que tout ce qui vient à toi, richesse, plaisir, rencontres ou douleur sont pour t'indiquer la voie royale du détachement et de la non-préférence.
Ce n'est pas ce que tu reçois qui est important, mais comment tu vas t'en servir ! »*

Une heure plus tard, le vieil ami du Dr Huang rejoignit l'ascète et resta un moment silencieux, sous le banyan, auprès de ce dernier. Il lui servit un nouveau thé que Mme Huang avait déposé sur la console. Les deux hommes restèrent un long moment à contempler les nuages qui prenaient une teinte orange et rose. Dans l'épais feuillage du banyan, une multitude d'oiseaux faisaient un tapage

assourdissant, mais cela ne semblait pas les déranger. Quand les oiseaux se calmèrent, l'ascète dit :

-Je suis venu ici avec mes convictions, sans savoir combien mon esprit est devenu rigide en s'agrippant à mon savoir et ne voulant rien considérer d'autre. Je constate aujourd'hui que j'étais un mort-vivant car je vivais avec le passé. De plus, je ne faisais que nourrir mon égo en m'agrippant à mes croyances...Non seulement je m'étais fourvoyé, mais je fourvoyais les autres...C'est absolument vrai, c'est un fait indéniable que la vie n'est ni dans le passé ni dans le futur, mais dans chaque moment présent, dans ce-qui-est ! Et c'est là qu'est la Vérité, la Source, ce qui n'a ni forme, ni nom, ni limite, ... C'est une Vérité mouvante, donc un chemin neuf à chaque pas. Tous ceux qui se croient arrivés ou cherchent une Vérité statique se fourvoient.

Chapitre 4

Le surlendemain fut un de ces jours extraordinaires qui laissent des cicatrices indélébiles dans la mémoire humaine. La journée commença bien et se termina plutôt mal !

Tôt le matin, Bao enfourcha son scooter avec ses deux fidèles compagnons et alla flâner dans la montagne. Après une longue matinée de vagabondage dans un paysage de verdure luxuriante, parsemé de petits temples et de cabanes

rustiques pour les marcheurs, il déplia son casse-croute et s'installa sur un banc qui dominait une vallée et des montagnes vaporeuses.

Il revint chez lui en début d'après-midi. Sa mère l'attendait avec impatience.

-Ah te voilà, Bao ! Ou étais-tu ? Tu as oublié un rendez-vous !

-Un rendez-vous ? Hésita-t-il...Qui donc ? Oh mais oui, je m'en souviens à présent !

-Un peu tard !...

-Désolé, maman.

-Et bien va t'excuser auprès de ta cliente. Elle t'attend depuis une heure sous le banyan ! Heureusement qu'elle semble avoir une patience imperturbable...

-Bon j'y vais...

Une jeune femme était assise dans l'ombre et contemplait la vie intense des oiseaux dans l'arbre géant.

-Je suis terriblement désolé pour le retard, balbutia Bao.

La jeune femme se retourna lentement et Bao se figea, interdit.

-Vous... ?

Elle sourit.

-J'attends le fils du Dr Huang, dit-elle avec le même sourire qui avait séduit Bao dans « l'allée du Touche-seins »

-Vous êtes très patiente. Vous venez sans doute pour une lecture ?

-Ma mère m'a appris que la vie est toujours généreuse avec ceux qui sont patients.

-Ca n'excuse pas mon retard !

-Vos tiroirs peuvent-ils m'éclairer sur certaines questions délicates...

-Je peux vous aider à découvrir le tiroir qui répondra à vos questions. Ce sera votre lecture personnelle. Je ne cherche pas à connaître la vie de ceux qui viennent ici.

-Faites-moi voir ces fameux tiroirs, s'il vous plait.

-D'accord ! Allons-y. Quel est votre prénom ?

-Lian-Ai ! Et le votre ?

-Bao.

-Ok Bao, laissez vos tiroirs me séduire...

Bao guida la jeune fille vers l'officine et procéda comme il l'avait déjà fait maintes fois avec tous les visiteurs précédents. Cependant, lorsqu'il prit la main de la jeune femme, il eut une étrange sensation de déjà-vu. Il lui semblait qu'une énergie subtile et similaire flottait entre eux. Ce n'était ni une attraction sexuelle, ni un désir, ni une émotion, mais une sorte de communion indicible. Il plongea son regard sur les deux mains unies, puis regarda les yeux de Lian-Ai.

Elle souriait, mais derrière ce sourire semblait se cacher quelque chose de mystérieux.

Bao sortit une enveloppe d'un tiroir et tendit les feuillets à Lian-Ai.

-Retournons sous le banyan où vous pourrez lire les feuillets à votre aise. Ma mère vous apportera du thé des montagnes.

-D'accord ! Ensuite je voudrais vous parler...

-J'attendrais ! Prenez tout votre temps.

Lian-Ai s'installa et déplia le premier feuillet :

*« Si je t'aime
Sans rien attendre,
Ni rien prétendre ;
Si je t'aime
Sans l'envie
De diriger ta vie ;
Si je t'aime
Sans vouloir
Même un espoir ;
Si je t'aime
Sans être jaloux
De tes rendez-vous ;
Si je t'aime
Sans demander
Ni posséder ;*

*Si mon amour
N'exige rien en retour,
Et s'épand sur ton cœur
Comme le parfum des fleurs ;
S'il brille comme l'or
Du rayon de soleil
Et protège ton sommeil
Jusqu'à l'aurore ;*

*Douteras-tu de cet amour
Qui ne se compare
Ni ne se pare
D'aucun détour ?*

Y croiras-tu ?

*Ou diras-tu
Qu'une telle affection
N'est que de l'ambition ?*

*Mais alors, dis-moi,
Qu'est-ce que l'amour
S'il est déchiré,
Qu'est-ce que l'amour
S'il n'est pas entier ?*

*Qu'est-ce que l'amour
S'il n'est que 'plaisir' ?
Qu'est-ce que l'amour
S'il n'est que 'désir' ? »*

Lian-Ai déposa le feuillet sur ses genoux, puis contempla le ciel traversé par un vol de cigognes. Un sourire discret enjolivait son beau visage qui reflétait une simplicité pure. Elle se replongea dans la lecture du poème en accentuant les mots comme pour une chanson.

Plus tard elle ouvrit le second feuillet :

« Chante avec la nature qui s'éveille.

Chante avec les oiseaux, avec le ruisseau, avec la brise qui agite les feuilles et caresse l'herbe.

*Chante le labeur des hommes, chante la beauté d'un visage, la pureté de l'enfant.
Chante la fleur qui embaume, l'abeille qui butine, le papillon qui s'envole, le fruit mûr sous le soleil d'été.*

Chante ce qui est beau et ce qui est laid car la vie est tout...sans séparation, sans distinction et sans exception.

Chante le temps et l'espace... qui sont dans ton esprit.

Alors la vie devient tout ce que tu chantes.

Chante sans le mot ni la parole ; chante dans ton cœur car la seule chose qui sanctifie l'Univers et ne disparaîtra jamais est l'Amour.

Tout change, tout se transforme et disparaît, sauf l'Amour...

L'Amour qui est absence du 'moi' et du 'toi'.

L'Amour est la totalité qui ne connaît ni division ni séparation. »

Puis le troisième l'emmena plus en profondeur dans son cœur, et elle y reconnut la signification des mots :

*« L'Amour n'est pas conscient d'aimer,
Car il n'a ni ego, ni exigences, ni mémoires.
L'Amour ne marchande jamais,
Il donne et ne reprend pas.
Il n'a pas besoin de pardonner
Car il n'est jamais blessé.
Il est action, non pas réaction !
Dans le mot, il n'y a pas d'Amour,
Car la parole déguise et prétend.
L'Amour est présent
Quand le cœur est sans artifices,
Quand l'esprit est sans désir et sans attache.
L'Amour englobe tout et ne néglige rien.*

*Le 'moi' divise et sépare
Pour ne garder que ce qui le satisfait.
Le moi est une fleur qui cache jalousement
Son parfum, en vue de le marchander.
Être pauvre d'Amour est un gouffre sans fin.*

*Le moi sait qu'il s'éclipsera dans le feu de l'Amour.
Dès lors il cherche à s'attacher aux biens, aux idées,
Aux personnes, aux croyances, aux symboles et aux objets !
Comprenez cela, et votre vie sera une bénédiction de paix,
De plénitude, de joie, de douceur et d'harmonie »*

Laissant Lian-Ai à sa lecture, Bao revint à l'officine. Il prit une liasse de feuillets originaux qu'il avait recopiés et les mit en poche pour les remettre à Taoyung.

Il allait sortir sous le préau, devant l'officine, lorsque sa mère entra, accompagnée de deux hommes vêtus de costumes sombres. Ils avaient la démarche de ceux qui passent des heures à soulever des poids en salle de musculation, un visage neutre et sévère qui ne laissait passer aucune émotion.

-Bao, ces personnes désirent te voir, lui dit-elle.

-Pouvez-vous prendre rendez-vous auprès de ma mère, leur dit Bao.

-Nous sommes ici avec des ordres du Ministre de l'ordre et de la sécurité de la Province, dit l'un d'eux en montrant son badge et sortant une lettre officielle d'une farde.

-Nous devons vous conduire aux bureaux pour effectuer un examen détaillé de vos activités, dit son acolyte.

Bao ne doutait pas qu'il n'avait aucune licence ou diplôme qui l'autorisait à recevoir des patients.

-Je ne suis pas médecin, leur dit-il. Je ne fais que remettre des textes de Confucius à ceux qui frappent à notre porte.

-Vous vous expliquerez avec l'inspecteur. Prenez une veste et de quoi passer la nuit. L'examen est pour demain.

Bao regarda sa mère :

-Ca sera sans doute un examen rapide. Ne t'en fait pas maman, ces gens me ramèneront ici demain. Annule les rendez-vous et dit à Lian-Ai que je m'excuse de ne pas la revoir quand elle aura fini sa lecture. Elle pourra revenir si elle le désire.

-Ca m'inquiète quand même, murmura Mme Huang à l'oreille de son fils en l'embrassant.

Elle eut la présence d'esprit de prendre note de la plaque d'immatriculation du véhicule.

Trois jours passèrent sans nouvelles de Bao. Sa mère informa les membres de sa famille, puis Bei Taoyung, puis le quartier. La nouvelle de la disparition de Bao Huang se répandit comme une trainée de poudre dans tout le district. Nul n'ignorait que le pouvoir central n'aimait pas les agitateurs politiques, mais Bao n'avait jamais critiqué le pouvoir, ni le système, et la famille Huang ne s'était jamais mêlée de politique

-Je l'avais prévenu, dit Taoyung ! Il a déplu à quelqu'un qui a des contacts au firmament des « élus » !

-Qui donc ? Demanda la tante Zhu.

-L'Abbott de Tchpao pourrait sans doute t'informer sur sa disparition.

-Disparu ? Ça ne fait que trois jours !

-Trois jours de trop ! On ne met pas quelqu'un aux arrêts parce qu'il trouve des papiers dans des tiroirs de plantes médicinales...

-L'Abbott est inapprochable, dit Mei. Il plane trop haut pour nous.

-Je suggère d'envoyer une requête au Ministre, répondit Taoyung. Faisons-la au nom d'une mère inquiète et au nom de la communauté.

Cinq jours plus tard, Mme Huang reçut une réponse brève et imprécise :

« *Votre fils est questionné à propos d'activités subversives* »

-Subversives ! cria Taoyung. Et quoi encore ! Ça ne veut rien dire. Ils nous cachent quelque chose.

Lian-Ai qui se trouvait auprès de Mme Huang et s'efforçait de la reconforter, suggéra :

-La communauté devrait répondre de suite en demandant les détails des activités soi-disant subversives qu'on lui impute.

-Demandons aussi pourquoi ils ont besoin de garder mon fils si longtemps ! Il n'a jamais rien fait de mal !

Une réponse leur parvint 7 jours plus tard, soit presque 20 jours après 'l'enlèvement'.

« Activités 'sensibles', sans autorisation. Utilisation d'une officine médicale pour des enseignements illégaux et dangereux pour l'ordre public. »

À nouveau, la communauté demanda d'avantage d'informations et de précisions sur le sort du détenu car ceci était plus que vague. Ce furent de nombreux aller-retour d'une correspondance qui n'éclaircissait rien sur le sort du jeune homme.

-Ou peut-il être ? Demandaient ses proches. Dans une prison ?

-Il faut d'abord une condamnation pour croupir en prison, répondit un voisin.

-Mme Huang doit demander le droit de visite. On ne peut pas le refuser à une mère !

Mais celui-ci fut refusé.

Enfin, presque 45 jours après l'enlèvement, Mme Huang reçut une lettre du Ministère de l'ordre public qui éclaircissait le sort réservé à Bao.

« Dans l'intérêt de la Nation, le jeune Bao Huang est banni du pays à cause d'activités qui pourraient porter préjudice à la stabilité et à l'ordre Public. Le Parti est soucieux de veiller au bonheur du peuple et ses activités allaient à l'encontre des vœux des responsables du bien commun. »

-C'est fort ! S'exclama Taoyung. Avec des « pourrait » on peut envoyer toute cette ville au bagne ! Ça ne veut rien dire, et il n'y a aucune précision sur ce dont on l'accuse.

-Il est trop tard ! Ajouta un de ses amis praticiens du Taichi. Il faut à présent chercher à savoir où ils l'ont envoyé...

-Ce qui équivaut à chercher un chat noir dans une cave sans lumière. Vous ne le trouverez que s'il miaule !

-On est donc condamnés à attendre ? Implora Mme Huang. Que faire ?

-Ne perdez pas espoir, dit Lian-Ai. Il faut continuer à chercher, questionner, faire appel à des gens haut placés.... Ne laissons jamais tomber les bras !

Le destin de Bao allait être très différent de ce que la communauté pensait. Le soir de son 'enlèvement', il fut embarqué dans un Airbus de la compagnie nationale, pour une destination inconnue. À part les hôtesse, Il n'y avait que des hommes à bord, tous plus âgés que lui et tous très anxieux. Celui qui était à sa droite, contre le hublot, lui murmura :

-Méfie-toi, il y a des agents de police en civil à bord. Fais attention à ce que tu dis.

-Merci ! Sais-tu où nous allons ?

-Je n'en sais rien ! Les autres n'en savent pas plus que moi !

-Qu'est-ce que tu as fait pour être ici ?

-J'ai essayé de former un syndicat des travailleurs dans mon usine. Les deux autres, à ta gauche sont des enseignants. Ils ont critiqué le système. Et toi ?

-Moi ? Je n'en sais fichtre rien !

-Tu as du faire quelque chose qui a déplut ?...

-Ah si je le savais ! Mon père était médecin. Moi, je lui servais de coursier. Et après sa mort, j'ai fait lire des textes de Confucius aux gens.

-Bizarre en effet ! Confucius n'est pas à l'index.

-Exact ! Répondit Bao. Tous les passagers semblent très inquiets ?

-N'est-ce pas normal quand on ne connaît ni son sort ni sa destination ? Nos familles doivent s'inquiéter. Est-ce la prison à vie ? Les travaux forcés ? Les mines de sel ? Le pénitencier ?

-Tu crois ? ...Regarde un peu cet avion ! Est-ce qu'on conduit les gens aux mines de sel dans un avion luxueux ? Le billet doit couter cher ! Si c'était le pénitencier, on nous aurait parqués dans un train minable ou dans des bus de la police, non ? !

-Alors toi tu crois qu'on va devenir des ambassadeurs ? Ricana son voisin.

-Regarde ! Ajouta Bao. On va nous servir à boire et à manger ! Dans un train on aurait eu du riz et de l'eau...

-Pourquoi n'es-tu pas inquiet ? Tu n'as pas de famille ?

-J'ai une mère et beaucoup d'amis. Je les informerais dès que je pourrais.

-Il se peut que tu ne puisses jamais le faire !

-Je ne vais pas me faire du mauvais sang pour quelque chose que je ne peux pas contrôler maintenant ! À quoi ça servirait ?

-On nous envoie très loin de chez nous, dans un secret absolu, et toi, tu ne t'en fais pas ! Tu es insensible ou quoi ?

-Si ça te plait d'imaginer, pense qu'on t'envoie au Pôle Nord où tu vas crever de froid, où au Sahara où tu vas crever de chaud ! Est-ce que ça va te remonter le moral ?

-Non !

-Avec des 'peut-être' on peut fabriquer du vinaigre avec du miel !

-Tu as sans doute raison, dit son voisin de gauche mais comment s'empêcher d'être inquiet ?

-Ta pensée imagine le pire alors que tu ne connais rien du futur ! Reviens sur le moment actuel. Regarde ! Une belle hôtesse va nous servir à boire et à manger. Prépare-toi à manger un bon repas au lieu de triturer des pensées déprimantes. Laisse tes soucis pour demain. Tu auras bien le temps de les vivre, s'ils se réalisent !

Après un repas simple et copieux, on retira les plateaux puis les lumières se tamisèrent.

-On va dormir ? dit le voisin de droite. On n'est pas prêt d'arriver...

-Arriver où ? Demanda celui de gauche ! Moi j'aspirais à une vie calme. J'avais des désirs d'une vie meilleure pour ma famille et la communauté. Je désirais de meilleures conditions et un meilleur salaire.

-Tu désirais réformer le système ?

-Et bien oui ! Il faut bien avoir des désirs et de l'ambition, n'est-ce pas ? Comment progresser sans désirs ?

-Et moi je désirais le progrès et la paix, ajouta l'autre voisin.

-Mon père m'a raconté, il y a bien longtemps, une petite histoire à propos des désirs, dit Bao....

-Raconte ! Ton histoire nous aidera peut-être à trouver le sommeil !

-Bon d'accord ! La voici :

« Le Prince des Lumières et des Ténèbres rencontra sur sa route cinq indigents qui avaient triste mine. Il arrêta sa monture et leur demanda :

- Pourquoi avez-vous triste mine ?

- Nous sommes malheureux ! répondirent-ils en chœur. Les autres ont tout et nous n'avons rien !

- De quoi vous plaigniez-vous ? Je vois que vous avez de bonnes jambes pour marcher, des bras robustes pour travailler, des mains agiles pour fabriquer, des yeux pour voir la beauté du monde, des oreilles pour écouter le chant du ruisseau, et tout le reste pour apprécier la lumière et les merveilles du monde !

- Ceci n'a aucune importance quand on n'a pas le bonheur, répondit le premier. Je veux être heureux !

- A quoi cela sert si on n'a pas la fortune, dit le second. Je veux être riche !

- On ne peut profiter de tout cela quand on n'a pas la liberté de faire ce qu'on veut, quand on veut, dit le troisième. Je désire la liberté !

- Ces choses ne sont rien sans la reconnaissance, sans titres, ni notoriété, dit le quatrième. Il faut être valorisé pour profiter de la vie. Je cherche la célébrité !

- Je cherche l'amour depuis très longtemps, dit le cinquième. Je suis désespéré car il ne vient pas à moi. Je désire être aimé !

Le prince eut pitié d'eux.

- Je peux exhausser vos désirs, leur dit-il.

- Si vous posez des conditions, ça ne nous intéresse pas, ajouta le premier.

- Il n'y a aucune condition à ce que je vous offre. Demandez et vous recevrez !

Un sourire éclaira les cinq visages.

-Merci Seigneur Prince ! Nous porterons votre nom dans toutes nos louanges !

Une année plus tard, le Prince rencontra à nouveau les compères sur sa route. À la vue du Prince, ils se renfrognèrent et lui crièrent des insultes.

-Tu nous as promis qu'on allait recevoir tout ce qu'on a demandé, crièrent-ils en brandissant leurs armes. Ta langue n'a guère plus de valeur que celle d'un perroquet !

Avec une grande compassion, le Prince leur répondit :

- De quoi vous plaignez-vous donc ? Je vous ai donné exactement ce que vous demandiez !

- Promesses vides de sens ! Notre sort est encore pire que lorsque nous t'avions écouté.

- Vous avez exprimé le désir du bonheur, le désir de la fortune, le désir de la liberté, de la notoriété et de l'amour. Je vous ai donc donné 'le désir d'être heureux, d'être riche, d'être libre...'

- Quoi ?! S'exclamèrent-ils.

- Comprenez le désir et vous découvrirez qu'il est l'obstacle à la joie et l'abondance. Vous avez déjà tout mais vous êtes insatisfaits car vous projetez des rêves. Le désir vous ronge. C'est pourquoi vous en exigez toujours davantage. Si vous avez le désir d'être riche, vous recevrez le désir d'être riche. Celui-ci vous hantera jusqu'à la fin de vos jours. Quand on ne comprend pas l'ambition et le désir, on maintient le 'moi' figé dans l'indigence. Tant que le 'moi' est vivant et actif, il ne peut y avoir l'Amour.

Bouches-bée, les gaillards regardaient leurs pieds.

- Aurions-nous fait fausse route ? Hésita le plus vieux d'entre eux.

- Comprenez le désir puis il s'éteindra. C'est en l'absence du désir que fleurissent le bonheur, la joie, la paix et l'amour »

Bao termina son histoire et découvrit que ses voisins s'étaient endormis, sans doute exténués par l'incertitude, et longue journée d'appréhension.

L'aurore réveilla le fils du docteur Huang. Les vifs rayons du soleil dardaient à travers le hublot. On était encore très haut et, vers l'horizon, une terre sèche et aride, presque désertique, miroitait à perte de vue. Cela faisait presque douze

heures qu'ils avaient décollés. Soudain, l'avion amorça des manœuvres de descente. Une heure plus tard, on approcha d'une terre brulée, ingrate et poussiéreuse, parsemée de quelques acacias épineux. Puis ce furent des banlieues de grandes avenues plantées de jacaranda, de tulipiers du Gabon et de mimosas. Des maisons modernes et simples, s'alignaient avec jardins luxuriants de verdure où scintillait le bleu de piscines privées. Plus loin parurent des faubourgs où se rangeaient un nombre impressionnant de maisonnettes sur une terre désertique. À l'horizon, on distinguait des terrils jaunes et, plus loin, comme un mirage tremblotant, les grattes ciel d'une ville moderne.

La piste d'atterrissage était longue, flanquée de grands hangars puis d'un aéroport moderne, au nom bizarre.

-On est où ? demanda le voisin du hublot.

-Certainement pas en Chine ! Répondit l'autre.

Une atmosphère de curiosité baignée d'inquiétude régnait autour de Bao. L'avion alla se garer loin des grands bâtiments de l'aérogare, comme pour se cacher des yeux du public.

-Il y a des bus et des camionnettes de chez nous, dit le voisin. Il y a le nom Chinois « Avenir » sur tous les véhicules !

Après du parking, s'affairaient du personnel technique Chinois. Au loin, on distinguait des gens d'autres races. En descendant la passerelle, les hommes étaient heurtés de plein fouet par un froid glacial. Vêtus de peu, les passagers grelotaient en s'engouffrant vite dans les autobus. Dès que tous les passagers eurent quitté l'avion, les bus sortirent de l'aéroport sans qu'aucune formalité d'immigration ni de douane n'aient eu lieu. Les rues étaient encore désertes à cette heure matinale. Les bus filèrent sur des avenues larges et bien entretenues.

Vingt minutes plus tard, ils entraient dans ce qui semblait être une immense cité en construction, plantée de grues géantes. On passa un barrage militaire et des clôtures barbelées. Le bus qui transportait Bao s'arrêta près d'un grand chantier. On dirigea les hommes vers un chapiteau où on leur distribua blousons et pulls d'hiver ainsi que des jeux de vêtements de travail, de couleur uniforme vert foncé. Ils recevaient salopettes, vestes, blouson, bottines, thermos... Chaque uniforme portait un insigne en caractères chinois : « Cité de l'avenir »

On leur servit un repas simple et copieux. Plus tard, un homme de prestance martiale entra sous le chapiteau. Il était accompagné d'une équipe de subordonnés. Cet homme et son entourage étaient formés pour donner des ordres. Les lieux dégageaient une atmosphère ordonnée et militaire. Autour de Bao, on chuchotait en demeurant appréhensif et suspect.

Le nouveau venu imposa le silence.

-Bienvenue dans la cité de l'Avenir ! Beugla-t-il. Vous êtes ici pour construire la plus grande ville Chinoise en Afrique. Une cité d'une importance vitale pour nos activités sur ce continent !

Des murmures d'effroi et de choc traversaient le chapiteau.

-L'Afrique ! Ça alors...

-Notre grand pays compte sur votre labeur pour sa gloire et pour l'expansion économique, poursuivit l'homme en bombant le torse. Cette ville servira de base pour toutes nos opérations et l'administration de nos investissements en Afrique. Vous resterez ici le temps qu'il faudra pour la construire, et ensuite pour son entretien. Ceux qui 'traineront la patte' seront envoyés dans des pays où les conditions sont très sévères. Coopérez avec la vision de nos leaders et le futur se souviendra de vous. On va vous diviser en équipes, puis on vous attribuera un chef dont vous suivrez les instructions sans rechigner. Ceux qui ont une expertise en construction peuvent voir notre camarade Chen que voici. Il désignera votre poste en fonction de vos aptitudes.

On sentait à la fois un soulagement chez les nouveaux venus mais aussi un sentiment de résignation et d'appréhension. Le chef ajouta :

-Pour ce qui est de votre dortoir, vous passerez vos nuits sous ce chapiteau jusqu'à ce que le 1^{er} étage de ce bâtiment soit construit. Ensuite votre dortoir sera sous le 1^{er} étage. Vous travaillerez 10 heures par jour et vous aurez un jour de repos par semaine. Il est absolument interdit de sortir du chantier ! Vous n'avez aucun papier, aucune pièce d'identification, donc vous serez traités de clandestins et sévèrement punis par la police de ce pays.

-On est cuits ! murmura le voisin de Bao avec désespoir.

-Pauvre mère ! Chuchota un autre. C'est l'esclavage ! ...

Bao écoutait en portant une attention totale sur tout ce qui l'entourait, sur les expressions du chef, ses tics, son habit et le comportement de ses adjoints. Il ne pensait pas au futur mais vivait à fond l'intensité du moment.

-Pour tout problème de santé, vous devrez vous adresser à votre chef d'équipe. Celui-ci a une autorité absolue sur vous et une grande responsabilité envers ses supérieurs.

L'homme quitta les lieux avec sa suite pour se diriger vers un autre chantier. On avait l'impression qu'ils laissaient derrière eux l'hymne national et la fierté hautaine des militaires de métier. On désigna les équipes. Celle de Bao avait pour chef un homme trapu, presque obèse, aux yeux qui semblaient toujours rire.

-Pour plus d'information, je dois vous dire que nous sommes en hiver ici, dit-il. Tout est sec, il ne pleut pas, rien ne pousse. Il peut geler la nuit, mais le jour le ciel est bleu et il fait chaud – si le vent ne souffle pas ! On est à 1700 mètres d'altitude, donc il vous faudra peut-être quelques jours d'acclimatation. Il faudra

se dépêcher à construire avant l'arrivée des pluies, des gros orages et des inondations. Dépliez vos lits de camps, prenez une petite armoire et installez-vous. Le travail commencera demain matin à l'aube. Je vous donnerais toutes les instructions. Comme vous n'y connaissez rien en construction, vous serez assignés aux travaux de main d'œuvre manuelle.

-C'est bien ce que je disais, murmura l'homme à côté de Bao. On va casser des pierres ! Boulot, boulot jusqu'à crever ! Et alors on aura droit de rentrer chez nous, les deux pieds devant, et recevoir les honneurs de la fraternité à titre posthume !

-Et la patrie construira un monument en notre honneur pour dire aux générations futures que nous nous sommes tués au travail pour le glorieux 'avenir', murmura un autre.

Le lendemain matin, les hommes furent réveillés avant le lever du jour. Une tasse de thé insipide puis le chef d'équipe les dirigea vers le lieu de travail. Bao reçut une brouette, pelle et balai. Il dut s'affairer à nettoyer tout le pourtour de l'énorme chantier. Jour après jour, ce fut sa destinée. Le soir, il rentrait fourbu, toujours après les autres.

-Tu essaie de froter la manche du boss ? ricana un collègue.

- Je me fou du boss ! répondit Bao. Si je fais uniquement le travail qu'on m'oblige de faire, je suis un esclave. Si je fais un travail supplémentaire, que je choisis, je suis un homme libre...

L'altitude de cette ville et son climat hivernal et sec pesait sur les hommes. Exténué, Bao prenait une douche rapide, mangeait un souper sans gout particulier et s'endormait tôt.

Après deux semaines, il fut pris de migraines et ses sinus furent douloureux. Son chef d'équipe le surpris à se moucher sans arrêt.

-Hé, Bao ! tu vas passer tes bactéries à toute mon équipe ? Demain matin tu vas voir le Docteur Tian Chong. Pas question de rigoler avec ça !

**

Le Dr Tian Chong était un homme jovial qui avait choisi de passer quelques années à soigner ses compatriotes en Afrique. Conditionné dans la tradition familiale du Bouddhisme, il avait adopté cette profession pour aider son prochain et s'efforçait d'aider tous ceux qui souffraient. Il restait simple, humble et modeste, car c'étaient là les principes de base de sa croyance. Mais un chantier tel que celui-ci, et les quelques 2000 hommes qui y travaillaient ne lui laissaient aucun moment libre.

Il reçut Bao et, après quelques brèves questions, le pria de s'allonger sur l'un des 20 lits pour un traitement d'acupuncture. Il lui plaça quelques aiguilles sur les méridiens du visage. Tous les lits étaient occupés par du personnel malade, et le médecin passait de l'un à l'autre avec ses fiches et une patience remarquable. Trente minutes plus tard, il ôta les aiguilles et remit à Bao des sachets de poudre de plantes.

-Prends 2 sachets par jour dans de l'eau chaude. Reviens chaque jour pour évaluer les progrès et faire d'autres sessions d'acupuncture. Repos total pour deux jours. On verra ensuite.

Trois jours plus tard, en fin de soirée, Bao fut le dernier patient à quitter l'infirmerie. Le Dr Tian Chong regardait la fiche de son patient.

-Ça va mieux mon gars ! Mais dis-moi, serais-tu apparenté au Dr Yi Huang de Xian Cheou ?

-Oui, c'est exact...

- Je l'ai connu à l'université. Il était l'assistant du professeur et m'a beaucoup aidé. C'est un brave homme qui avait un bel avenir !

-Mon père est décédé il y a presque 6 mois !

-Oh ! Mes condoléances... J'en suis peiné...Était-il malade ?

-Non, il est mort dans son sommeil !

-C'est ce qu'on désire tous, n'est-ce pas ? Mais quel dommage ! Dis-moi, pourquoi es-tu ici ?

Bao lui raconta son histoire.

-C'est incroyable, répondit le médecin à la fin du récit. Aucune activité politique ?

-Aucune ! Ça ne m'intéresse pas.

-Bien, mon garçon, je vais m'occuper de toi. Tu as vu comment je suis débordé de travail ici ? J'ai besoin d'un assistant...

-Mais je n'y connais rien ! S'exclama Bao.

-Doucement jeune homme ! Patience ! Tu viendras ici chaque matin avant le travail, et je te montrerais les bases de l'acupuncture. Quand tu en connaîtras assez, je ferais la demande d'un assistant au directeur. Je proposerais le fils du bon Dr Huang. Il ne pourra pas me le refuser !

-C'est vraiment gentil de votre part. Je vous remercie. Puis-je vous poser une question.

-Oui vas-y...Ensuite tu iras dormir.

-On est en Afrique n'est-ce pas ?

-Correct !

-Qu'est-ce c'est que ce chantier ? Et pourquoi n'y a-t-il aucun Africain ici ?

-Questions pertinentes ! On construit ici la plus grande ville Chinoise en dehors de la Chine. Objectif : un centre pour l'administration de tous les

investissements de notre pays en Afrique : mines, ports, aéroports, centrales électriques, et tout le reste.... Notre pays est trop loin de l'Afrique ! Cette ville dans la ville sera la plaque tournante du personnel, mais aussi la base de nos interventions rapides, militaires ou autres sur tout le continent. L'aéroport est à 20 minutes d'ici. Cette grande ville moderne est ultra développée et elle a tous les atouts. Nos dirigeants sont des visionnaires remarquables.

-Donc cette ville que nous construisons ne sera pas un Chinatown ?

-Pas du tout ! Il y en a déjà plusieurs ici ! Et pour ta seconde question, souviens-toi qu'avant le changement de pouvoir, les dirigeants Européens de ce pays avaient des accords avec Taiwan, alors que les mouvements de libération recevaient le soutien de la Chine. Après l'avènement de ce qu'ils appellent 'démocratie', les nouveaux dirigeants Africains ont considéré que les Taiwanais devaient être classés comme 'blancs', ce qui signifie qu'ils sont obligés d'employer des travailleurs Africains dans leurs entreprises. Alors que nous sommes classifiés 'noirs', comme les Africains. Ça signifie que nous pouvons créer des entreprises dans tout domaine, sans avoir l'obligation d'employer des Africains... car nous sommes des 'Noirs'...

-C'est insensé !

-Bien sur ! Mais ça nous rend un service considérable. On serait bien bête de ne pas en profiter, n'est-ce pas ?

-Je comprends mieux... Donc les Occidentaux qui habitent ce pays n'ont aucune chance d'être employés ?

-On peut les comparer à de nombreux autres Occidentaux ou Asiatiques qui étaient soumis à des dictatures, à la misère ou la guerre. Ils ont cherché des terres plus hospitalières. Ils étaient avides de liberté et d'opportunités pour une vie meilleure. Ceux qui n'avaient pas de diplômes pouvaient à peine ramasser les poubelles ou faire des travaux manuels. Ils ont étudié à l'université de la rue, sur le tas ! Comme on n'emploie jamais ceux qui ont ce genre de 'diplôme', ils ont été obligés de s'employer eux-mêmes. C'est pourquoi tellement d'entre eux ont créé leurs propres entreprises. C'est ce qui se passe ici. Et beaucoup ont très bien réussi. Ces gens ne sont pas pauvres en ressources !

-C'est encourageant ! Remarque Bao.

-Certes ! Bon, il est temps d'aller dormir. Bonne nuit mon 'assistant' ! À demain !

**

C'est ainsi qu'un mois plus tard Bao entra au service du Dr Tian Chong comme assistant. Il tenait les boîtes à épingles, l'ouate et le chloroforme. Il observait les points sur lesquels le Docteur appliquait chaque épingle et, comme s'il se parlait à lui-même ou au patient, le médecin indiquait le traitement qu'il faisait.

-Alors Dingchuan dit-il à l'un d'eux ! Ça ne va pas mieux ta respiration haletante ? As-tu arrêté de fumer ?

-Oui Docteur... Ca va un peu mieux !

-Parfait ! Alors aujourd'hui on va poser les aiguilles sur des points d'un méridien Yin. Ça t'intéresse de le savoir, n'est-ce pas Dingchuan ?

-Bien sur Docteur ! Répondait l'homme par politesse et égard.

-Ceux-ci partent du haut du thorax, suivent la flexion du bras et la paume de la main pour se terminer à la racine des ongles. Le Méridien des poumons est dans le creux de l'épaule et finit à la racine de l'ongle du pouce.

Vingt minutes après la pose des aiguilles, Bao passait pour les retirer et remettait au patient les sachets de plantes adaptées à leurs maux.

Un soir, lorsque l'infirmierie était vide et nettoyée, le Dr Chong s'adressa à son assistant.

-Comment te sens-tu Bao ?

-Bien ! Certainement mieux que de balayer les chantiers dans le vent glacial !

-Parfait ! Penses-tu avoir un gout pour aider les autres à guérir ?

-Une vocation ?

-Je dirais plutôt de la compassion...

-Je ne sais pas mettre de mot sur ce que je ressens, mais quand j'aide quelqu'un ce n'est pas dans un but de reconnaissance ou un besoin d'être valorisé.

- La compassion, vois-tu, c'est aider celui qui atteint son dernier souffle à souffler sa dernière bougie. La douleur est un étroit passage entre l'être et le non-être. Pour un grand nombre, la douleur est la seule voie vers l'humilité, le renoncement et le détachement. La douleur n'a qu'un compagnon : le 'moi'. Et qu'un ennemi : l'Amour !

-Il est impossible de souffrir la douleur des autres, répondit Bao. Vous dites donc qu'il est possible de la comprendre au travers de la compassion ?

-Correct !

-Mais je dois vous dire autre chose.

-Un moment ! Interrompit le Dr Tian Chong. Pourrait-on tout d'abord discuter ce que tu m'as expliqué sur les tiroirs de ton père ? Tu disais que les tiroirs contenaient des écrits, et qu'une force incompréhensible te dirigeait vers le tiroir approprié à chaque personne, n'est-ce pas ? Cette 'force' m'intéresse et je voudrais savoir si on peut l'assimiler avec le Qi, cette énergie qui passe dans les méridiens du corps, et nous permet de soigner par l'acupuncture. C'est dommage que tu ne puisses pas me la démontrer...

-Mais oui, Docteur Chong ! Je peux faire l'essai avec vous. J'avais mis en poche un certain nombre de textes avant qu'on m'arrête et je les garde précieusement sur moi.

-Crois-tu pouvoir faire l'expérience ici, sans avoir les tiroirs devant toi ?

-Essayons, si vous le voulez bien.

Bao sortit la liasse d'enveloppes qu'il gardait précieusement en poche, et les posa dans divers endroits de l'infirmierie. Puis il prit la main du Dr Chong et s'efforça de calmer son corps et son esprit. Il leva lentement sa main libre et chercha. Il entraîna le médecin vers divers coins de la grande salle et, à un moment donné, sa main oscilla entre plusieurs enveloppes. Puis, doucement, l'énergie le dirigea vers une enveloppe qu'il avait cachée derrière un oreiller. Il prit l'enveloppe et la remis au Dr Chong. Voilà ! Prenez-la avec vous pour la lire à votre aise. On pourra en reparler demain ou plus tard, quand vous aurez fini la lecture.

-Parfait, merci Bao. Mais tu voulais me poser aussi une question ?

-Ca peut attendre ! Dit Bao en prenant sa veste pour quitter l'infirmierie.

**

Le Dr Chong rejoignit sa chambre qui se trouvait au bout de l'infirmierie et ouvrit l'enveloppe. Elle contenait deux feuillets jaunis par le temps et marqués de caractères bien alignés, d'une calligraphie similaire aux autres feuillets. On avait peint un œillet sous le texte. La couleur rose de la fleur s'était délavée.

« S'effacer, devenir 'personne', c'est toujours chercher à devenir quelque chose de différent de ce qu'on est. Ceci est donc une échappatoire de l'égo, une prétention du moi. Car tant qu'on fait des efforts pour 'devenir', on ne fait que renforcer et maintenir le 'moi' !

Abandonne le désir et le devenir et observe dans la tranquillité les astuces, les trucages, les déguisements du moi. La compréhension de ses rouages et son processus porte en elle les graines de la transformation. Fais confiance à l'Univers, laisse-le diriger ton existence, fais ce que tu dois faire à chaque moment. Oublie ce-qui-devrait-être, ce qui-pourrait-être, ou ce-qui-était, ...

Sois conscient du fait que passé, présent et futur sont contenus dans le 'maintenant' et tu verras qu'il est impossible de devenir. Tout simplement parce que tu es 'ce-qui-est'.

L'unique vérité est 'ce-qui-est'.

Devenir est une obsession de la pensée dans son désir d'affirmation, de durer et de parvenir, en imaginant ce-qui-devrait-être.

**

Je ne suis ni l'acteur, ni l'acte. Je suis l'action.

*L'acteur est ego, illusion qui vacille sans cesse entre passé et futur.
Il est peu conscient de l'instant présent.
L'acteur agit avec préméditation ou avec désir.
L'acte est dans la pensée.
L'action est intuitive, directe spontanée.
L'action n'est jamais dans le passé ni dans le futur,
Mais dans l'éternel Présent.
L'action est Être.
L'acteur est un être.
'Être' est éternel. Un 'être' est mortel.
'Être' m'ouvre la porte sur l'éternité que je suis depuis toujours.
Je l'avais oublié lorsque que je me suis pris pour un 'être'.*

*Le silence de l'esprit est la nourriture du cœur.
Le silence du cœur est la communion avec le Tout.
Les bruits de l'esprit sont la nourriture du moi.
Les désirs du moi nourrissent la séparation et le conflit. »*

Il se faisait tard mais le Dr Chong était impatient de se plonger dans la lecture du second feuillet.

*« Le désir, l'idéal, l'ambition sont des échappatoires de ce-qui-est. Ils te plongent dans l'utopie, les mirages et les illusions issus de la pensée.
Vis avec ce-qui-est et tu ne seras jamais en conflit. Le conflit surgit quand tu rejette 'ce-qui-est', en le jugeant non-plaisant, ou que tu cherches à le garder s'il te donne du plaisir.
Ce-qui-est, est toujours neuf et vivant, toujours surprenant.
Laisse-toi emporter sur le fleuve de ta vie, et fais ce que tu dois faire, quand tu dois le faire. De nombreux miracles seront alors réalisés à travers toi.
Si tu nages contre le courant, tu dépenseras une immense énergie, pour rien !*

Quand l'esprit arrête sa course folle vers le 'toujours plus' de distractions, de plaisirs, de travail, d'échappatoires, de désirs, d'occupations, d'acquisition, il devient possible d'observer en profondeur, et en silence, ce qui motive cette obsession malade et destructrice.

On comprend alors que sans mémoires, nous n'avons aucun passé, et sans passé il n'y a que la provocation instantanée de ce-qui-est, à chaque moment.

Lorsque la continuité psychologique (j'étais, je suis, je serais) s'immobilise, on réalise que l'entité individuelle, que nous croyons être, n'est autre qu'un processus en transformation continue. Tout ce que la mémoire engrange et nous rapporte de nos états passés sont, en fait, des flashes de personnalités en transformation.

Nos corps sont renouvelés maintes fois au cours de la vie. Il en est de même pour l'esprit ! Certes le cerveau enregistre les expériences, les apprentissages et les enseignements, mais ceux-ci n'existent qu'en tant que projections de la mémoire. Il en va de même pour les cellules du corps : les nouvelles reçoivent les mémoires de leurs 'mères'. Nous ravivons ou rejouons sans cesse le passé dans des corps et des esprits en transformation continue.

Ceux qui arrêtent la chevauchée du désir et de l'ambition peuvent observer ce fait caché derrière le rideau de la mémoire. Hier est mémoire. Sans mémoire, hier n'existe pas et n'a jamais existé en tant que continuité.

C'est l'extrême rapidité de nos perceptions accumulées qui nous fait croire que nous sommes des entités individuelles, poursuivant un chemin continu entre la naissance et la mort. Ceci est un leurre entretenu par les sens et la mémoire.

En bref, il n'y a que des flashes de présence, sur lesquels la mémoire grave les connaissances, les expériences vécues, les plaisirs et les souffrances burinées comme des cicatrices.

Tant que vous êtes convaincus de trotter sur le chemin d'une vie rectiligne et continue, vous ne pourrez réaliser que cette voie est une chimère imaginée par la pensée, et sustentée par la mémoire collective et individuelle.

Les flashes de ce-qui-est éclatent des milliers de fois, dans un millionième de seconde. En poussant l'enquête plus profondément, il s'agit en réalité de moments intemporels, d'un présent qui n'est que le passage théorique entre passé et futur, d'un présent impossible à agripper car il se trouve dans le passé dès que nous essayons !

Le Présent Intemporel est un mouvement spontané qui ne se projette dans aucun futur mais qui contient en lui-même le passé et le futur. »

Le lendemain soir, après une longue journée surchargée de travail et le nettoyage de l'infirmierie, le docteur Chong demanda à son assistant :

-Tu voulais me poser une question hier soir ?

- Oui, je voulais vous dire qu'avec certains patients, je sens l'organe qui va mal !
- Pardon !? S'exclama le médecin avec surprise.
- Oui, quand j'enlève les aiguilles, et que mes mains passent au-dessus du corps, elles sont comme 'attirées' par une chaleur. En mémorisant ce que vous avez dit du mal du patient, je me rends compte que je sens son mal...Façon de parler !
- Un moment Bao! Pourrais-tu détecter le mal d'un patient plus vite que je le fais en lisant le pouls ?
- Peut-être !
- Demain, tu essaieras de tester cette aptitude pour t'assurer qu'elle est correcte. Ce genre de don est fascinant !

Le lendemain, Bao démontra et prouva cet étrange don qu'il avait ignoré jusqu'à ce jour.

-Ceci est peut-être lié à mon aptitude à lire les tiroirs de mon père, dit-il au Dr Chong. Il s'agit peut-être de la même énergie ?

-Peu importe d'où ça vient ! Tu es plus qu'un assistant... Tu vas m'aider à détecter plus vite les maladies. Il faudra aussi tester tes réactions aux sachets de plantes, et voir s'il est possible de préparer des potions plus efficaces pour chaque problème.

-Je suis heureux de pouvoir vous aider, Dr Chong.

-Je dois cependant te donner un conseil. Ne parle à personne de ton talent. Faisons équipe comme si tout ce que nous faisons fait partie de la connaissance de la Médecine Traditionnelle Chinoise dont nous ne faisons qu'appliquer les connaissances.

Les résultats du Dr Chong devinrent tellement remarquables, en efficacité de diagnostic et rapidité de guérisons, que les autorités de l'énorme chantier vinrent le féliciter. Bao jouait son rôle discrètement, en arrière-plan. Et comme le succès attire le succès, et que les autorités distinguent dans le talent des autres un moyen de se distinguer auprès de leurs chefs, ils ne tardèrent pas à changer le destin du Dr Chong et de son assistant.

Chapitre 5

Environ deux mois et demi après la disparition de son fils, Mme Huang reçut un bref message de la part d'une personne qui habitait dans la capitale.

« Chère Madame. Je suis la sœur du Dr Chong qui a bien connu votre défunt époux. Mon frère m'a prié de vous informer que votre fils se porte bien. Il est en Afrique et d'autres nouvelles vous parviendront quand ce sera possible. »

Enfin soulagée, Mme Huang retrouva un peu de joie de vivre. Elle informa sa famille et ses amis. Entretemps, Lian-Ai s'était rendue dans la capitale de la région pour des raisons personnelles.

Elle revint une semaine plus tard et passa immédiatement à l'officine. Mme Huang prenait le thé sous le préau, en compagnie de Bei Taoyung, de Zhu et sa fille Mei. Lian-Ai les embrassa en arborant un grand sourire.

-Te voilà bien joviale, lui dit Zhu. On t'a donc appris la nouvelle ?

-Quelle nouvelle ? Demanda Lian-Ai soudainement surprise.

-Et bien celle du message reçu d'Afrique ! Bao va bien...

-Vous avez eu des nouvelles ? Dites-moi ? Je veux tout savoir...

Elle demanda des précisions mais Mme Huang n'en savait guère plus.

-Mais pourquoi étais-tu si joviale en arrivant ? Demanda Mei.

-J'ai aussi une bonne nouvelle à vous annoncer, précisa Lian-Ai en montrant une enveloppe officielle. Bao est libre !

Dans la surprise générale, un tollé de questions l'assaillit.

-Quoi ? Mais comment ? Pourquoi ? Qui te l'a dit...

-J'ai fait appel à des amis qui ont des contacts très haut placés. Voici l'ordre de mise en liberté et un passeport...

-Mais comment ont-ils justifié ce changement soudain... ?

- Erreur administrative ! C'est mentionné dans la lettre officielle.

-Extraordinaire ! S'exclama Zhu. Tes amis sont des gens extraordinaires ! Nous devons les remercier...

-Ils insistent pour rester dans l'ombre. Ils ne veulent pas de remerciements !

-Certes, on peut comprendre, déclara Bei Taoyung. Mais comment le faire savoir à Bao ?

-Ils m'ont dit très clairement que nous devons l'informer nous-mêmes, et lui donner cette lettre et son passeport. Rien ne sera fait par le canal diplomatique. Ils ne veulent pas d'embarras.

-C'est donc une mise en liberté discrète ? On accepte l'erreur mais on évite la culpabilité...

-Veux-tu dire que nous devons aller lui porter ces documents ? Demanda Mme Huang. Aller en Afrique ?

-Oui, quelqu'un doit y aller.

-Je peux y aller, dit Bei Taoyung. Je connais l'Afrique.

-Je peux y aller moi aussi, répliqua Lian-Ai. Rien ne m'attache ici.

-On peut comprendre ton empressement, dit Zhu. Mais quand même ! C'est trop risqué pour une jeune femme...

-J'irais, insista Taoyung. Je n'ai ni chien, ni chat. Je ne collectionne rien, ni timbres, ni femme, ni bien, ni argent. Je ne suis attaché à rien. Ma maison est la planète. Ma famille sont mes amis, aux quatre coins de la Terre. N'ayant ni frontières, ni donjon, mais seulement ce petit carnet qui sépare et divise les humains en nations, je ne suis pas fait pour être confiné par un quelconque nationalisme. J'ai toujours aspiré aux vastes espaces. J'ai passé la moitié de ma vie à voyager pour le travail, la découverte ou le partage. Je n'ai plus d'attente, de désirs, de rêves car chaque moment présente son propre miracle. Le voyage se poursuivra tant qu'il le faudra, tant qu'il y aura un besoin, ou que soufflera le vent de l'aventure dans les voiles de ma barque, tant que mes vieilles jambes me porteront vers l'inconnu...

-Allez-y tous les deux, proposa Mei pour abrégé le monologue de Bei.

-Oui tu as raison, dit Mme Huang. Mais savez-vous où il est exactement ? L'Afrique est grande n'est-ce pas ?

Taoyung se tourna vers Lian-Ai.

-Est-ce que ces documents précisent dans quel pays ou quelle ville se trouve Bao ?

-Non, répondit la jeune femme. Ce n'est pas mentionné.

-Je vais demander à la sœur du Dr Chong, dit la mère de Bao.

-Excellente idée, répondit Zhu.

C'est ainsi que 5 jours plus tard, Taoyung et Lian-Ai se présentèrent à l'aéroport de la capitale. Ils avaient réservé deux aller-retours. Après le passage au poste d'immigration, ils se dirigèrent vers le contrôle de sécurité. Lian-Ai avait ouvert son passeport pour le montrer à l'agent. Bei aperçu le nom de la jeune fille qu'il ne connaissait que sous le prénom de Lian-Ai. Ce fut un choc, une révélation pour le voyageur septuagénaire.

-Comment est-ce possible ? Pensa-t-il. Je rêve ! Dans quel nid de guêpes est-ce que j'ai fourré mes pieds ?

La jeune femme se rendit compte de la surprise et de l'inquiétude sur son visage. Elle le questionna.

-Quelque chose ne va pas ?

Bei avait l'esprit rapide et trouva immédiatement le mot qu'il fallait.

-Euh !...Oui, je me suis rendu compte que j'ai une bouteille d'eau dans ma valise de cabine ! C'est interdit n'est-ce pas, demanda-t-il à l'agent.

-Bien sur ! Jetez-la dans ce panier.

Bei sortit la bouteille et la jeta, tout en pensant « Par Mao, je dois faire attention et me méfier de cette fille. Où cela va-t-il nous mener ? Il est trop tard pour revenir sur mes pas ! »

Bei et Lian-Ai firent le même voyage que Bao quelques mois plus tôt, dans des conditions différentes. Tous deux n'avaient en tête qu'une chose : revoir Bao et le ramener au pays. Il leur importait peu de profiter du voyage pour découvrir un coin d'Afrique. Bao était leur raison d'être dans cet avion et la mission que la communauté leur avait confiée devait être menée à bien.

-Dans quelques jours, nous referons le même voyage en sens inverse, avec Bao, dit Lian-Ai après s'être installée à sa place.

-Dix heure dans cette boîte à sardine ne m'enchant pas, répondit Bei Taoyung. Mais que ne ferais-je pas pour la famille Huang ! Mes vieux os ne vont pas apprécier d'être confiné dans un espace aussi restreint pendant aussi longtemps.

-Vous pourrez peut-être marcher dans le couloir durant le vol ?

-Avez-vous déjà pris l'avion mademoiselle Lian-Ai ?

-Deux fois ! Mais seulement pour de courts voyages à l'intérieur du pays.

-Bon, dans ce cas je vous laisse la liberté d'apprécier l'expérience du transport transcontinental, et le plaisir du décalage horaire.

Ils atterrirent à Johannesburg au lever du soleil. Le vent glacial les surprit tout autant que Bao et ses collègues lors de leur arrivée.

-Une vieille connaissance devrait nous accueillir, dit Bei Taoyung dans le bus qui les conduisait aux arrivées internationales et au contrôle des passeports. C'est une famille de Taiwanais que j'ai connue au Lesotho, il y a plus de 20 ans. Ils vont nous loger chez eux, à Bruma Lake, où se trouve un petit Chinatown. Celui-ci fut longtemps uniquement occupé par des Taiwanais, mais après le changement de pouvoir politique, les commerçants et restaurateurs ont fortement souffert de la criminalité. Plusieurs propriétaires de magasins se sont fait assassiner, en plein jour. Ils ne travaillaient qu'avec des espèces ; la pègre Africaine découvrit très vite qu'ils étaient des proies faciles.

-C'est dangereux ! S'exclama Lian-Ai. Est-ce encore aussi risqué ?

-Certainement ! La majorité des `Taiwanais ont quitté Johannesburg pour aller vivre à Vancouver ou retourner à Taiwan. Nos compatriotes les ont remplacés. Je pense qu'ils doivent avoir leurs propres systèmes de sécurité ! Vous verrez que nos compatriotes sont partout en Afrique. Le moindre petit village ou township a son magasin de bricoles chinoises. Il y aurait plus de dix millions de nos frères et sœurs établis sur ce continent. Ils ont dû s'adapter avec une grande souplesse. Mais tout ça s'est passé après mon retour au pays.

Les amis de Bei les attendaient à l'aéroport et les accueillirent avec civilité et gentillesse. Leur véhicule les mena vers le grand centre commercial d'Eastgate, d'où l'on voyait les tours de la vieille ville de Johannesburg. L'autoroute était peu fréquentée à cette heure matinale. Le long du parcours, ils évoquèrent la situation du pays, puis ils parlèrent de ce qui s'était passé depuis leur dernière rencontre, quelques années plus tôt. Ils discutèrent des affaires, des opportunités, de la vie actuelle à Johannesburg, de la pègre Chinoise qui contrôlait beaucoup d'affaires et compliquait le travail des petits entrepreneurs. Lian-Ai n'écoutait pas. Toute son attention était portée sur ce qu'elle découvrait de cette partie de la ville. Et elle pensait 'C'est ici qu'est Bao ! Ça n'a pas l'air trop mal'.

-Cette ville est devenue immense, ajouta leur hôte. Pas au niveau du nombre d'habitants, ricana-t-il. Personne ne peut concurrencer la Chine ! Mais au niveau superficie. Johannesburg et Pretoria se rejoignent en une entité nommée Gauteng...Une méga ville d'environ 80 km du Nord au Sud et 40 km d'Est en Ouest.

-En effet, quelle croissance !

-Les plaques d'immatriculation ont toute GP –pour Gauteng- puis un numéro. Ici, depuis l'après Mandela, on dit que GP signifie '*Gangster Paradise*' ! Vous voyez ce que je voulais dire, n'est-ce pas ?

Bei eut un sourire d'appréhension.

-Est-il vrai que les policiers Africains se barricadent dans leurs postes ?

-Oui ça s'est passé. Il est arrivé que des gangsters les attaquent pour voler leurs armes. Il est certain qu'il est presque inutile de faire appel à la police en cas d'urgence. C'est pourquoi le nombre de sociétés privées de réponse armée et de garde a pris une vaste amplitude. Un business florissant !

-Nouveau gouvernement, nouveaux problèmes et nouvelles opportunités, dit Bei.

-Une corruption florissante bénéficie aux nouveaux élus et leurs familles. Répondit leur hôte. L'inefficacité des services publics signifie double taxation ! On paie des impôts pour payer grassement la police, et tout le reste. Puis on doit payer des gardes privés pour faire le travail de la police.

- La criminalité existe-t-elle aussi dans les townships tels que Soweto ?
- Bien sur ! Les riches Africains n'y vivent plus. Les autres doivent se débrouiller...
- C'est rare qu'un pays soit prospère grâce au seul changement politique, souffla Bei. Encore faut-il des gouvernants éclairés. L'île Maurice est sans doute la seule exception en Afrique.
- Ici, ils ont hérité d'une infrastructure d'une qualité remarquable. Mais il aurait fallu prendre le temps de leur apprendre la gestion, avant de tout abandonner entre des mains sans expertise.

Lian-Ai fut surprise, en arrivant chez leurs hôtes, de découvrir des gardiens de sécurité, une maison entourée de grilles chapeautées par des fils électriques et des caméras de surveillance. De plus, chaque fenêtre était protégée par des grilles solides.

- Quelle vie ! Dit-elle. Nous avons une surpopulation chez nous et des conditions difficiles, mais au moins nous ne devons pas craindre d'être volés ou tués à tout moment !

On lui montra sa chambre.

- Voilà, mademoiselle ! Bienvenue à Bruma Lake. Reposez-vous. Nous irons manger à notre restaurant à midi. Nos 'dumplings' sont excellent et attirent beaucoup de clients. Ne craignez rien, nous avons de bons systèmes de sécurité en place.

Bei ajouta :

- Une petite sieste me fera du bien. Après le repas, nous rencontrerons le consul honoraire pour commencer notre enquête, et pour savoir où se trouve Bao. Mes amis m'ont dit qu'il y a une nouvelle ville en construction près de l'aéroport. Il semble qu'environ deux milles de nos compatriotes y travaillent. Il est possible qu'il y soit employé.

- Employé ? Dit Lian-Ai. Ne serait-ce pas plutôt des travaux forcés ?

- Vous avez raison. Mais il est bientôt au bout de ses peines. Il sera libre, très bientôt !

**

Le rendez-vous était fixé l'après-midi, dans le centre économique ultramoderne de Sandton, à 15 kilomètres au nord de la vieille ville de Johannesburg. Après la fin du régime Afrikaner, les masses des townships débarquèrent timidement dans la ville créée par les chercheurs d'or à la fin du 19ème siècle. Mais, dès qu'elles comprirent qu'il y avait du travail, mais aussi d'excellentes opportunités pour se fournir en biens, non disponibles dans leurs townships, ou pour voler ses commerçants ou ses habitants, une marée humaine dévastatrice débarqua. Les beaux parcs se transformèrent en poubelles, et les commerçants, les quartiers généraux des grandes mines d'or,

et des banques cherchèrent un lieu plus sûr pour leurs activités et leurs employés. Le centre de Hillbrow, sorte de cité dortoir, pleine de vie et de jeunesse avant 1994, fut envahie par la pègre Nigériane, les immigrants illégaux et la drogue.

Située à mi-chemin entre Johannesburg et Pretoria, Sandton était un riche quartier résidentiel qui avait tous les atouts pour devenir la nouvelle capitale économique d'Afrique du Sud. La Bourse s'y installa, les hôtels de luxe et tout le monde des affaires suivit. Le prix des terrains explosa et on se mit à y construire des gratte-ciels. C'est là que se situaient les bureaux du Consul.

Bei Taoyung et Lian-Ai furent reçus à l'heure convenue. Le Consul était un homme jovial et affable, un rond-de-cuir souriant qui maniait avec dextérité les formules qui s'échangent dans le monde de la diplomatie. Les salles du Consulat étaient décorées de motifs laqués et de peintures de villages de montagnes, baignés de brumes et de bambous. Il sembla même à Bei qu'un des tableaux était du peintre Huang Gongwang, l'un des quatre maîtres classiques, celui dont le tableau « Montagnes Fuchun » est le plus fameux en Chine.

Bei expliqua la raison de leur visite.

-Nous croyons que le jeune Bao devrait être employé dans un des projets de notre pays en Afrique du Sud. Nous avons des documents et un passeport à lui remettre. Mais pour cela, il nous faut savoir où il est cantonné...

-Si c'est en Afrique du Sud, je ne vois que deux chantiers, répondit le Consul. Soit la nouvelle cité de l'Avenir qui se construit prêt de l'aéroport, ou bien la nouvelle centrale électrique à trois cents kilomètres au nord, non loin du Zimbabwe.

-Essayons d'abord le chantier de l'Avenir. Auriez-vous l'amabilité de nous organiser un permis pour y entrer ?

-Certainement Monsieur Taoyung. Je peux organiser ce permis. Il sera disponible dans deux jours.

-Deux jours ! S'exclama Lian-Ai...

-Oui, je sais c'est un peu long...Formalités usuelles. Puis-je avoir vos pièces d'identité, je vous prie.

Les deux visiteurs lui remirent leurs passeports. Le consul ouvrit celui de Lian-Ai et resta coi pendant un instant, comme figé tel que les paysages des peintures calligraphiées derrière son bureau. Il semblait pensif. Il leva les yeux sur la jeune femme et, dans un mouvement impulsif de respect soudain, replongea son regard sur le passeport.

-Mademoiselle Lian-Ai Xiong Meng ? Exact ?

-Oui, répondit-elle timidement.

-Êtes-vous apparentée à Mr Xiong Meng, Secrétaire du Comité Provincial du Hunan ?

Bei Yaoyung fixa Lian-An avec une curiosité particulière.

« Nous y voilà ! » se dit-il.

-C'est exact, le Secrétaire est mon père.

Le comportement du Consul se transforma immédiatement. Comme un chamelon qui change de couleurs dans un nouveau décors, le Consul devint doux et soudainement très courtois, presque servile.

-Je suis très heureux de recevoir votre visite mademoiselle Lian-An et je vais faire en sorte que votre mission soit facilitée.

-Votre Excellence, pourriez-vous traiter ma visite comme secrète. Personne ne doit savoir que je suis ici !

-Très certainement, mademoiselle. Comme il vous plaira. Comptez sur mon absolue discrétion. Je vais demander à ma secrétaire de préparer immédiatement les permis de visite. Entretemps, puis-je vous faire servir le thé de nos montagnes ?

-C'est gentil de votre part, dit Bei avec une pointe d'ironie.

-Je n'ai malheureusement plus de Da-Hong Pao, dit le Consul. Je n'ai pu en acheter que quelques grammes. Au prix de plus d'un million de dollars par kilo, c'est devenu une denrée très rare. Par contre, j'ai du Tieguanyin ou du Panda Dung. Ils sont excellents ...et, à 70000 dollars le kilo, plus abordables pour mon humble personne, ajouta-t-il en souriant.

Une heure plus tard, les deux voyageurs reprirent la route pour Bruma Lake. Il était trop tard pour aller aux chantiers de l'Avenir. Lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, à la maison de leur hôte, Bei s'adressa à la jeune femme.

-Vous êtes une cachotière ! lui dit-il. Que fait la fille du Secrétaire auprès d'une petite communauté comme la nôtre, alors qu'elle pourrait s'amuser dans la capitale de Changsha avec les jeunes gens riches et séduisants ?

-Je m'excuse, Mr Taoyung, mais j'ai toujours essayé de garder secret le nom de mon père. Il a réussi, il est puissant, c'est sa vie. J'ai côtoyé les riches et les célébrités, mais j'ai vite compris que cette vie ne m'intéresse pas. C'est pourquoi je suis venue vivre avec ma tante Yu-Min. J'aspire à une vie normale et simple.

-C'est un choix remarquable ! Je comprends à présent qui sont 'les amis influents' qui vous ont permis d'obtenir les documents de mise en liberté.

-Je m'efforce d'utiliser l'influence de mon père uniquement quand je perçois une injustice. Je n'ai pas d'autre ambition.

-Je vous félicite, Lian-Ai. Mais vous avez un désir, celui de retrouver Bao ?

-La raison n'est pas celle que vous pensez, répliqua Lian-Ai avec un sourire mystérieux.

Pour Bei, l'intérêt que Lian-Ai portait à Bao ne pouvait être motivé que par l'amour. Pour Lian-Ai, c'était tout autre chose.

-Je suis heureux d'avoir pu voyager avec vous, Lian-An et de découvrir les qualités que vous cachez si bien. Je ne peux que me réjouir de retrouver Bao très bientôt.

**

Bei, Lian-Ai et leur hôte n'eurent aucune difficulté à entrer dans l'immense chantier de la cité de l'Avenir. Leur véhicule roulait doucement, car les nouvelles rues et les chantiers diffusaient une activité fiévreuse. Avec un mélange d'excitation, de curiosité et d'appréhension, ils regardaient dans toutes les directions, scrutant chaque travailleur, en espérant surprendre Bao.

On arriva au bloc administratif qui consistait en une vingtaine de conteneurs aménagés, rangés dans un ordre parfait. On leur indiqua le bureau du directeur du personnel, et celui-ci congédia immédiatement les employés avec lesquels il discutait. Le Consul l'avait certainement averti.

Après une brève introduction, le directeur demanda :

-Pourriez-vous me donner une pièce d'identité ? Ceci afin de ne pas faire d'erreur sur la personne.

Lian-An sortit le passeport de Bao et le directeur scruta d'abord la photo.

-Il me semble reconnaître ce travailleur. Voyons ce que dit l'ordinateur. Nous avons presque 2000 compatriotes ici, mais heureusement tout est fiché dans cet ordinateur...Ah ! Voilà, je l'ai trouvé. Employé au nettoyage, Chantier N... Puis il est passé assistant du Dr Chong. Je vous conseille donc de passer à l'infirmierie. Elle se situe derrière les bureaux administratifs.

-Merci à vous, dit Bei. Nous y allons !

Ils entrèrent à la réception de l'infirmierie et demandèrent après Bao Huang. Un homme corpulent, en blouse blanche, se présenta.

-Bonjour ! Je suis le docteur Tian Zhen Lung. Puis-je vous aider ?

-Nous venons chercher Bao Huang, répondit Lian-Ai.

-Bao ? Hésita le médecin ?

-Oui, il est l'assistant du Dr Chong.

-Oui, je sais ! Mais ils sont absents tous les deux...

-On peut les attendre ?

-J'ai peur que ça soit une longue attente ! La direction les a envoyés à la mine de Kilomata. Ils sont partis par avion, il y a une semaine, en direction de Kigali. Je les remplace.

-Et où est cette mine ? Demanda Bei avec un accent de surprise.

-Au nord du Congo RDC, près des frontières du Soudan et de l'Ouganda...

Lian-Ai n'avait pas grande connaissance de l'Afrique mais Bei savait exactement où était cette région. Sa prestance pleine d'espoir et d'excitation se transforma en un clin d'œil. Lian-Ai lu la déception sur le visage du vieil homme.

-C'est loin ? Balbutia-t-elle.

-Très loin, souffla Bei. Très, très loin ! Au cœur de l'Afrique...

Le Dr Tian Zhen Lung estima bon donner plus de précisions.

-Il y a une épidémie et beaucoup de malades à Kilomata. La direction a pensé que le Dr Chong a les capacités et l'expérience pour les soigner.

-Vous avez dit Kigali ? Demanda Bei. C'est la capitale du Rwanda !

-Oui, il y a des vols réguliers entre Johannesburg et Kigali d'où ils étaient censés trouver un petit avion privé vers Kilomata.

-Bon, alors il ne nous reste plus qu'à sauter dans le prochain avion pour Kigali, ajouta Bei Taoyung. Je vous remercie Dr Zhen Lung.

Les deux voyageurs allaient quitter l'infirmerie lorsque le médecin ajouta :

-Je dois vous prévenir. J'ai appris hier soir par le médecin résident de Kilomata que le Dr Chong et son assistant ne sont toujours pas arrivés à destination. Ils auraient quitté Kigali il y a 4 ou 5 jours.

-Par avion ?

-Non, par la route, via l'Ouganda.

-Dans ce cas il n'y a pas de raison de s'inquiéter, avisa Bei. C'est une longue route en terre, le long des lacs Albert, George et Edward, en passant à côté des monts Ruwenzori. Bao va voir du pays ! Mais on demandera au directeur de Kilomata de le renvoyer sur Kigali sans tarder.

-Je vous souhaite bon voyage, ajouta le médecin.

-Merci bien docteur.

-Autre chose, j'ai trouvé une enveloppe dans la chambrette qu'occupait Bao. Il a dû l'oublier. Pourriez-vous la lui remettre ?

-Certainement, répondit Lian-Ai.

**

Bei Taoyung et Lian-Ai quittèrent Johannesburg le lendemain. Le Vol de Ruanda Air les impressionna par la qualité du service et de la nourriture, ainsi que la gentillesse de l'équipage. Avant de quitter l'Afrique du Sud, ils demandèrent au Consul d'informer l'ambassadeur à Kigali de leur visite et organiser un visa.

Une limousine de l'Ambassade les attendait à l'arrivée. L'aéroport moderne et efficace de Kigali surprit Bei.

-Par Mao ! On n'est pas en Afrique. Regardez cette propreté ! Quelle différence avec les aéroports des autres pays où les douaniers essaient toujours de voler quelque chose ou soutirer un pourboire massif !

-C'est vrai qu'on se sent bien ici, répliqua la jeune femme.

Un couple Chinois les entendit et les salua.

-J'avais oublié mon appareil photo professionnel sur un banc dehors, dit l'homme. J'ai réalisé l'oubli à mi-chemin vers l'hôtel. Le chauffeur de taxi m'a ramené ici en disant « Ne vous en faites pas, Monsieur, on va retrouver votre caméra ! » L'appareil était à l'endroit exact où je l'avais laissé !

-Extraordinaire ! Répondit Bei. Je n'ai jamais vu ça en 30 ans d'Afrique.

-Ce n'est pas l'Afrique ici, Monsieur ! Ce fut un enfer...Aujourd'hui c'est un petit paradis ! Bon séjour.

La limousine traversa le centre-ville pour aller à l'Ambassade qui était dans une belle villa située sur une colline verdoyante.

-Voici le pays des mille collines, dit Bei. Il y a beaucoup de cultures de café et de thé dans ce pays. Kigali a subi un changement magnifique !

L'Ambassadeur les reçut dès leur arrivée. Ils s'installèrent sous une véranda d'où le regard pouvait voguer de colline en colline, jusque très loin dans un horizon éthéré, où le bleu du ciel embrassait l'ondulation verdoyante des plantations qui frémissaient sous une brise légère.

-Votre Excellence profite d'une vue superbe ! Dit Lian-An.

-Exceptionnelle ! Et nous avons aussi un très agréable climat. Mon ami le Consul de Johannesburg m'a parlé de votre visite. Je peux déjà vous dire que le Dr Chong et son assistant sont passés me voir avant leur départ pour Kilomata. Nous avons discuté des diverses options pour se rendre à la mine. La piste en terre de Kilomata est impraticable pour les avions à cause de grosses pluies. Ils furent obligés de prendre la route. Un commerçant Chinois local leur a prêté un véhicule 4x4, avec chauffeur, pour traverser le Ruanda sur la NR3, jusqu'à la frontière Ougandaise. Un autre commerçant les y attendait avec son véhicule. Ils devaient longer le lac George, puis rentrer au Congo au Sud du parc du Ruwenzori. Ce commerçant est revenu et a confirmé les avoir confiés à un collègue du Congo. Cela fait deux jours. Nous n'avons plus de nouvelles depuis lors.

-Ils sont peut-être bloqués à cause des routes dégradées du Congo ? Suggéra Bei.

-Des camions passent régulièrement pour collecter le café Congolais à l'export. Ils ne peuvent pas se perdre. Je vous suggère d'attendre 4 à 5 jours et leur laisser le temps d'arriver.

-Y-a-t-il des dangers dans cette région ? Demanda Lian-Ai.

-L'Est du Congo est très instable, répondit l'Ambassadeur. Il y a des luttes de clans et de tribus pour contrôler le minerai de cassitérite et l'or. Mais il y a aussi des conflits liés au génocide du Ruanda.

-Ce génocide s'est passé il y a plus de 20 ans ! S'exclama la jeune femme.

-Oui certes, mais ce n'est pas une histoire finie ! Huit cent mille personnes tuées atrocement en l'espace de 3 mois ! Presque tous étaient des Tutsi, les grands et dignes Nilotiques qui se sont installés dans cette région, il y a plusieurs siècles. Essentiellement pastoraux et bouviers, ils vivaient de leurs troupeaux de vaches aux cornes impressionnantes. Les Massais du Kenya font aussi partie de ce groupe Nilotique ainsi que beaucoup d'autres habitants de la région entre le sud Soudan, le Congo, Le Kenya et le Burundi.

-Les Tutsi sont très différents des Hutus qui sont des Bantous de petite taille, des paysans agriculteurs, ajouta Bei

-Exact ! Les Royaumes Tutsi ont dominé les Hutus bien avant l'arrivée des colonisateurs Allemands puis Belges.

-Les conflits ont démarrés après la décolonisation, n'est-ce pas ?

-Oui les premiers massacres. L'ingérence de pays tels que la France pour imposer la démocratie, c'est-à-dire donner le pouvoir aux Hutus, n'a pas désamorcé une haine séculaire, que du contraire. Les extrémistes Hutus n'avaient qu'une envie, exterminer tous les Tutsi... L'Europe, les États-Unis, les Nations-Unies n'ont rien compris et ont laissé la haine grandir. L'assassinat du Président du Ruanda d'origine Hutu a déclenché l'extermination massive.

-C'est affreux ! murmura Lian-Ai. Comment se peut-il qu'une organisation Internationale comme l'ONU, bien informée, n'ait rien fait ?

-Bureaucratie, mademoiselle ! Quand on doit se réunir et discuter pour éteindre le feu dans la cuisine, au lieu d'aller l'éteindre immédiatement, on fait brûler toute la maison.

- « Quand le sage montre la lune, l'idiot regarde le doigt ! » suggéra Bei.

-Et malheureusement, certains idiots continuent encore à regarder le doigt, vingt ans plus tard !

-C'est une armée composée de jeunes soldats Tutsi, vivant hors du Ruanda, qui est intervenue, poursuivit Bei. Son intervention a arrêté le massacre puis ils se sont efforcés de poursuivre et punir les criminels. Environ 3 millions de Hutus ont fui le Ruanda pour se cacher au Congo- qui était nommé 'Zaïre' à l'époque.

-Correct ! dit l'Ambassadeur. Pour justifier sa présence au Zaïre, l'armée Tutsi a choisi un Congolais comme chef, un vieux révolutionnaire du nom de Kabila. Les jeunes soldats Tutsi ont pris contrôle de l'entièreté du Congo en quelques semaines. Le président Mobutu a fui au Maroc. Kabila s'est proclamé 'président du Congo et, un peu plus tard, il s'est retourné contre les Tutsi qui l'avaient aidé. Ceci a déclenché de nouveaux massacres puis une guerre où environ 4 millions de personnes ont trouvé la mort.

L'Ambassadeur se tourna vers Lian-Ai.

-Nous vous racontons tout ceci pour vous faire comprendre l'instabilité qui règne dans l'Est du Congo. Les deux ou trois millions de Hutus se sont installés

dans la région du Parc National Albert, un magnifique parc national, une réserve où il y avait 60000 hippopotames et des milliers d'éléphants. Il ne reste pas grand-chose.

-Quelle histoire complexe ! S'exclama la jeune femme. Et Bao est parti dans un tel guêpier !?

-Pas vraiment, dit l'Ambassadeur. Ils devaient rentrer au Congo bien plus haut, Au niveau du parc des monts du Ruwenzori.

-Avez-vous une carte ?

-Bien sûr, Répondit le diplomate en se levant. Suivez-moi !

Une grande carte de la région occupait un des murs de son bureau.

-Voici Kilomata, tout au Nord, près des frontières du Soudan et de l'Ouganda. Nos ingénieurs y construisent une piste en ciment qui pourra accueillir tous types d'avions. Elle devrait être praticable dans 4 à 5 mois.

-Ça ne nous avance pas ! Dit Bei.

-Bien sur ! La piste la plus proche est celle de Bunia, mais les avions d'Ouganda ou du Ruanda sont interdits.

-Donc la seule option était la route.

-Ça fait vraiment loin ! Ajouta Lian-Ai avec un soupir.

-Ils y sont envoyés pour une mission médicale de quelques mois, sans doute jusqu'à la finition des travaux de la piste.

-Bao n'a aucune raison d'y rester. Il pourra laisser le Dr Chong et rentrer chez lui.

-Nous le lui dirons dès qu'un contact sera établi, répondit l'Ambassadeur. Entretemps, je vous invite à vous installer à votre hôtel, et profiter de la courtoisie et l'accueil des Ruandais. Je vous conseille le poisson tilapia du Lac Kivu, un délice !

-Veuillez nous informer dès que vous recevrez des nouvelles, demanda Lian-Ai.

-Je n'y manquerais pas ! Mon épouse et moi-même vous invitons à souper demain soir, à l'Ambassade, si cela vous convient.

**

Les deux voyageurs s'installèrent à l'hôtel des Milles Collines, puis se retrouvèrent dans un coin calme du jardin-piscine, sous un beau tulipier du Gabon en fleurs.

-Que pensez-vous de cette situation ? demanda Lian-Ai avec appréhension.

-On ne peut rien dire pour l'instant. Il faut attendre. Prenez patience. Je pense que l'Ambassadeur nous aidera à passer le temps avec des visites et découvertes. Histoire de nous divertir .

-Mais Bao court de graves dangers...Et personne ne l'a prévenu...

-Pouvait-il choisir ?

-Je suppose que non, admit Lian-Ai.

-J'ai bourlingué sur ce continent pendant presque trente ans, dit Bei. Je n'ai jamais considéré l'Afrique d'une façon théorique, à la manière des diplomates, et des politiciens, depuis le confort de leurs luxueux bureaux, leurs belles villas et leurs privilèges. Je la voyais palpiter devant mes yeux, je sentais toutes ses odeurs dans mes pores, et ses parfums enivrants m'ont fait tourner la tête. Ses paysages grandioses et sauvages m'ont enivré. J'ai senti son grand corps corrompu, et gangréné, battre dans mes veines...J'ai découvert ce continent, pays par pays, ses déserts de dunes et ses forêts étouffantes, d'une manière réelle, pratique, vivante. J'ai vu les faits, non les idées ou les opinions qu'on se lance dans la presse, sur les écrans de télé ou les magazines de voyages. J'ai vécu le tribalisme et la haine ancestrale, les atrocités qu'une tribu peut commettre contre une autre. N'oublions pas que l'esclavage fut possible uniquement parce que les vainqueurs vendaient les vaincus aux Arabes. Les Africains vendaient leurs 'frères et sœurs' de race, sans impunité. Bon débarras !

-Je n'aurais jamais imaginé un continent aussi troublé, murmura Lian-Ai.

-Oui, et j'ai vécu l'absence de vision à long terme de l'Africain, l'impossibilité d'envisager 'demain'. J'ai vécu l'insalubrité, le je-m'en-foutisme et le désir de consommer, adoptés par tous, après la décolonisation. Une telle négligence rendait les villes insalubres, et transformait chaque rigole ou caniveau en dépotoirs. J'ai la côtoyé la malnutrition des enfants, et j'ai vu les racines et plantes qui rendent les couples fous de sexe. L'instinct de procréation héréditaire a fait quintupler la population Africaine en 50 ans ! Le colonisateur n'a pas eu le temps de changer les mentalités ancestrales !

-Mais le pouvoir colonisateur n'a-t-il rien fait ?

-J'ai vu les efforts de colons étrangers pour aider et enseigner. Ils aimaient la terre Africaine et ses peuples mais furent abandonnés à leur sort par leurs propres pays. La catastrophe du Zimbabwe est l'exemple le plus récent ! Un pays sans racisme, riche et bien développé...

-Peut-être le plus petit pays d'Afrique après le Ruanda et Burundi !

-Exact ! Il y fut prouvé maintes fois que la terre Africaine est riche en potentiel agricole pour qui désire la travailler. Les politiciens et diplomates rêvent d'influence et de popularité. Ils ont pourri l'Afrique sans la comprendre ! Quant à moi, je vis avec les faits, avec le présent, avec la réalité des lieux. Les jeux d'influence politique ont créé des gouvernants Africains richissimes, mais n'ont jamais amélioré le sort des peuples Africains. Les jeunes n'ont aucun espoir chez eux. Il n'y a pas d'emplois, pas de potentiel, et guère plus d'animaux à consommer. La terre est extrêmement fertile, mais les routes sont détruites. De nombreux jeunes rêvent aujourd'hui d'immigrer dans la communauté

Européenne, en tant que réfugiés, et y acquérir droits et emplois qui leurs sont impossibles chez eux. L'Européen donne aux pauvres mais le chef tribal et le riche Africain ne donne à personne ! Le chef tribal s'est toujours nourri le premier. Les miettes sont pour ceux qui sont soumis.

**

Le lendemain en fin d'après-midi, la limousine vint chercher les deux voyageurs qui, après une visite du centre de Kigali, moderne et ultra propre, se retrouvèrent à la demeure de l'Ambassadeur. Ce dernier était un de ces hommes qui sont obnubilés par le vouloir-faire, non pas faire en réponse aux provocations de chaque moment, mais le vouloir-faire d'un organisateur dont l'esprit est sans cesse en train de calculer, cogiter, programmer les heures, les jours, les semaines à venir, afin d'être toujours occupé. La peur de l'oisiveté les hante jusqu'à la mort.

Pour lui, ne pas être occupé signifiait 'mourir', s'engloutir dans l'immobilité. Quand la nuit tombait, et qu'il fallait dormir, son cerveau poursuivait la même course, en s'activant à projeter des rêves, des cauchemars ou des songes qui le maintenaient dans le monde du vouloir, celui des vivants.

En qualité de diplomate, ce n'était pas difficile d'occuper son temps. Les opportunités de rencontres, les problèmes à régler, les cocktails, les réceptions, les célébrations, les voyages s'alignaient les uns derrière les autres dans une continuité jamais interrompue.

Confortablement installés dans de larges fauteuils en osier, disposés sur une terrasse spacieuse, il offrit à ses visiteurs un délicieux jus de Maracuja –fruit de la passion- suave comme nulle part ailleurs grâce aux terres volcaniques du Grand Rift. Devant eux, les collines d'un vert tendre et lumineux se couvraient d'or des feux du coucher de soleil.

-Quel beau pays, murmura Lian-Ai. Comment pourrait-on imaginer qu'il y a 25 ans, ce fut un enfer d'une violence inouïe ?

-Depuis la prise de pouvoir par les Tutsi, le pays a jouit d'un envol et de progrès formidable, répondit leur hôte. C'est sans doute le seul pays Africain qui jouit d'une sécurité totale, une discipline et un civisme exemplaire. On l'appelle le « Singapour Africain » La plupart des anciennes colonies Françaises se taxent de démocratie. Mais c'est un déguisement qui bénéficie à la France et aux quelques barons à la tête de ces pays. Les 'choisis' sont protégés aux dépens du progrès économique. Nous ne cherchons pas à nous mêler de la politique étrangère des Européens. Ceci est un jeu dangereux qui mettrait en risque nos sources de minerais et un vaste marché pour nos produits.

-C'est le développement économique qui vous intéresse, n'est-ce pas ? Demanda Bei.

-Simple logique ! Plus les citoyens d'un pays se développent et s'enrichissent, plus ils consomment et plus nous pouvons leur fournir de produits.

-C'est bien connu que la consommation massive des États-Unis, la voracité de la population pour nos produits bon marché, ont permis le développement massif de notre pays.

-Exact ! On peut dire que l'Amérique a fait la Chine. Elle s'en rend compte tardivement ! Le 21ème siècle est celui de l'Asie, et de la Chine en particulier.

-Ce serait donc pour cette raison de priorité au développement économique que nos autorités préfèrent des pays Africains qui ont des chefs éclairés mais aussi autoritaires ?...

-Nous espérons que l'exemple du Ruanda sera copié ailleurs. Quelle est la priorité de la majorité des Africains à présent ? Ils ont dansé lors des fêtes d'indépendance, consommé tout ce que le colonisateur avait développé, et aujourd'hui, la majorité ne fait qu'un maigre repas par jour. Le droit de vote est une gabegie, une grande face pour celui qui a faim.

-Je vous remercie pour ces éclaircissements, dit Lian-Ai. Puis-je revenir au sujet qui nous concerne ? Avez-vous reçu des nouvelles du Dr Chong et Bao Huang ?

-Ils ont bien traversé la frontière Congolaise mais, depuis nous n'avons pas de nouvelles. Il faut dire que la région du Nord Kivu n'est pas bien équipée en antennes de communication. Cependant la ville de Butembo est capable de communiquer. Il y a même une brasserie dans cette grosse ville développée par la tribu locale des Banandais.

-Est-ce loin de la frontière ?

-Environ 3 heures de route. Il est possible qu'ils aient choisi de monter sur Béni, le long des Monts Ruwenzori et évité Butembo pour arriver plus rapidement à Kilomata. Attendons encore quelques jours.

**

De retour dans sa chambre à l'hôtel, Lian-Ai se souvint de l'enveloppe de Bao remise par le Dr Zhen Lung. Elle la retira de son sac. Elle ne portait aucun nom et était ouverte. Elle ressemblait étrangement aux enveloppes des tiroirs du Dr Huang. Lian-Ai retira deux feuillets et les lu. Elle se replongea régulièrement dans ces textes au cours des semaines qui suivirent. C'était une sorte de lien, de connexion, de complicité avec le jeune homme qu'elle espérait retrouver bientôt.

« Si tu veux que la vie fasse éclore en toi des fleurs inconnues, plonge-toi dans le rythme des arbres, dans la valse des nuages, dans le bourdonnement des abeilles, dans la brise légère ou la bourrasque des tempêtes. Soulève la jupe des buissons palpitants du désir printanier, d'élans de joie et promesses d'abondance.

Tu découvriras alors l'Amour qui se renouvèle à chaque instant.

*Quand tu cherches avec la tête, tu trouveras toujours des choses du passé.
Quand tu laisses ton cœur dévoiler ses secrets, tu découvriras des choses que la tête ne connaît pas, des paysages majestueux, des jardins secrets, des trésors inimaginables.*

Si tu veux vivre avec ton passé, obéis aux ordres de la tête.

Pour découvrir le nouveau, l'inédit, l'Euréka, dépose ton fardeau de bois mort et de cendres froides. Suis le chemin que t'indique ton cœur.

Dans la tête, il y a le doute.

Dans le cœur, il y a la plénitude.

Doit-on acheter ce dont on a besoin ou avoir besoin d'acheter ?

Faut-il consommer pour vivre ou vivre pour consommer ?

Manger pour survivre ou survivre pour manger ?

Avoir pour être ou être pour avoir ?

Rire pour être heureux ou être heureux pour rire ?

Celui qui fait mourir de rire n'ira jamais en prison.

Celle qui fait pleurer de rire ne blesse personne.

Pour ouvrir la porte à l'invisible Inconnu, regarde le silence, écoute la fleur, respire le crissement des cigales, touche le parfum du vent, savoure la beauté tout autant que la laideur.

Pour découvrir l'Inconnu, laisse les nuages emporter tes pensées, regarde le regard qui te regarde, écoute ta voix quand tu ne parles pas, agis mais ne réagis pas. Vois tout comme si ce n'était rien, et la vacuité comme si elle est le tout.

Dès que tu chercheras à comprendre, tu seras perdu. Oublie ton nom et tu seras sur la voie de ce qui est sans commencement et sans fin.

Un clin d'œil, un baiser, une embrassade, une larme, l'éternité dans l'instant !

Sans mémoire, sans souvenance, il n'y a pas de temps. Il n'y a que ce-qui-est.

Un murmure, un rayon d'azur, un papillon de nuit, une étoile filante, ... Tout passe, rien ne s'accroche, sauf dans la mémoire des humains.

Qu'existe-t-il dans ces moments sans passé ni futur ?

Tu les inscris dans ta mémoire pour les baptiser dans le flot du temps. Tu les inscris avec la cendre des feux d'hier, et tu les crois réels, simplement parce que tu t'en souviens. Ont-ils vraiment existés ou sont-ils un rêve ? Qui te le dira, sinon 'ce-que-tu-es', quand le souvenir s'est éteint ?

Regarde, mais ne vois pas !

Écoute, mais n'entend pas !

Regarde, sans voir au travers du filtre de tes mémoires,

Écoute, mais sans entendre l'écho de ton passé.

Allège-toi du passé et tu marcheras légère et libre.

Accumule et tu porteras un poids énorme qui consumera toute l'énergie dont tu as besoin pour découvrir la Lumière.

Observe tous les pèlerins autour de toi, trainant de lourds fardeaux des mémoires de plaisirs et de souffrances, d'espoirs et de regrets, de victoires et d'échecs.

Parfois, tu verras passer un de ces êtres paisibles, débonnaires, souriant aux étoiles, un homme à la démarche légère, une femme aux yeux de soie. Vois la simplicité dans leur quotidien, l'innocence sur leurs lèvres, la joie dans leur regard et l'harmonie dans leurs mouvements. Ils musardent sur le chemin de la vie, sans rien accumuler, et leur cœur est pur comme la brise tiède d'un soir d'été.

Lorsque l'esprit est purgé de l'envie, du désir, du vouloir, du devenir, de la possession et l'accumulation, il est capable de se renouveler. Il est affranchi des limites du connu, des frontières du passé, des murailles de l'intellect et des remparts de la raison. Il est alerte, frais, réceptif et reçoit sans exigence ni jugement. Les limites imposées par l'accumulation ont disparu ; il n'y a plus aucune restriction dans ce qu'il peut découvrir.

L'esprit limité par l'envie, le désir, l'avidité, la recherche du plus, s'est effacé pour faire place à l'Esprit qui englobe tout, celui qui est Tout, Illimité, Intemporel, Fondamental.

Chercher cet esprit est impossible lorsqu'existent le désir et l'envie !

Tant qu'on le cherche, il se débine car c'est le connu qui recherche l'Inconnu, l'illusion qui recherche la Réalité. »

Chaque jour déposait un poids d'anxiété et d'inquiétudes de plus en plus lourds à porter. Une semaine s'écoula ainsi, sans nouvelles. Puis, un matin, l'Ambassadeur les convia à son bureau.

On avait retrouvé le véhicule du commerçant de Butembo dans un profond ravin, criblé de balles. C'était dans une région dépeuplée, loin de la route du Nord qui devait les mener à Kilomata. À croire que les voyageurs s'étaient dirigés vers le Sud, ou qu'on les avait forcés de quitter la route du Nord, pour descendre vers la région occupée par les Hutus du Ruanda, et protégée par les soldats de l'ONU.

Le corps du chauffeur fut identifié parmi la vingtaine d'autres corps en putréfaction. Le Congo avait demandé à la direction de MONUSCO - les troupes de l'ONU - d'envoyer des experts pour tirer au clair ce mystère. Puis, lorsque les Ambassades de Chine à Kinshasa et Kigali furent informées, elles demandèrent de rechercher les corps du Dr Chong et de Bao.

On leur répondit que ceux-ci ne se trouvaient pas parmi les victimes. On chercha toute la région ; on questionna les quelques villages isolés, mais il n'y avait aucune trace des deux voyageurs, nulle part.

Le site prouva sans aucun doute qu'il y avait eu une altercation armée, mais on ignorait quels opposants furent impliqués et la raison du combat. Une semaine plus tard, la presse et les médias de la capitale Chinoise annoncèrent la nouvelle d'un enlèvement de citoyens Chinois, au Congo, pour expliquer la disparition des voyageurs. Mais aucune organisation ou groupe de rebelles revendiqua l'enlèvement ou demanda une rançon.

Chapitre 6

Le charismatique et discret Tutsi qu'on surnommait Moïse était un géant de deux mètres vingt, musclé, rapide comme l'éclair et malin comme un renard. Il avait à peine dix ans quand les hordes Hutus se jetèrent sur sa famille, et sur les voisins qui s'étaient réfugiés dans une petite église de campagne. Moïse fut témoin de la brutalité, la cruauté, la sauvagerie et la haine qui déferlait sur les familles sans défense. Il vécut l'atrocité d'un carnage indescriptible où l'on taillada à la machette et au couteau, sans distinction, les nouveau-nés, les fillettes, les femmes, les enfants et les vieillards. Toute sa famille périt devant ses yeux. Il n'attendait que son tour, acculé contre un mur de la petite église, totalement paralysé par la peur, hypnotisé par les hurlements de haine des Hutus, et les cris de souffrance des victimes. Recroquevillé, le jeune Moïse attendait la mort.

Mais le destin l'épargna. Des vociférations soudaines provenant de l'extérieur annonçaient l'approche de l'armée de libération, composée de jeunes soldats Tutsi provenant des pays voisins. Les Hutus fuirent à toutes jambes.

Le général de division qui commandait cette unité avait lu la bible. Il demanda au jeune garçon quel était son nom. Celui-ci était incapable de proférer un mot, le général le surnomma 'Moïse'. Si l'un avait été sauvé des eaux, celui-ci fut sauvé des machettes.

Moïse fut envoyé à Kampala, en Ouganda par les soins de la Croix Rouge. Sans famille, sans ressources, incapable de parler, traumatisé par l'horreur et les cauchemars pendant plus de 3 ans, il fut transbahuté d'un centre pour réfugiés vers un autre, jusqu'au moment où un négociant Chinois eut pitié de lui, et organisa un transfert vers la Chine où une famille de Shanghai était disposée à l'accueillir.

Le marchand se nommait Bei Taoyung.

En Chine, Moïse apprit le Mandarin, suivit des cours dans une école primaire puis dans un collège. Il développa un intérêt particulier pour le Kungfu qu'il se mit à pratiquer assidument. La discipline et les exercices du Kungfu l'aiderent à surmonter les visions récurrentes du drame qu'il avait vécu. Il enterra ses douleurs pour se protéger psychologiquement, mais n'avait fait que sublimer. Son maître de Kungfu connaissait son parcours. Il lui apprit des exercices de Qi Gong qui lui permettaient de regarder profondément les blessures repoussées dans son subconscient. Il espérait ainsi l'en libérer.

À l'âge de 28 ans Moïse avait décroché un diplôme de technicien en électronique et décida de revenir au Rwanda. Il avait suivi avec intérêt les transformations et progrès réalisés par son pays, sous la bannière Tutsi. Il pensa d'abord utiliser ses connaissances techniques pour monter une affaire. L'Afrique lui manquait, et dans la pénombre de son subconscient, il avait développé deux idées sur lesquelles il bâtit son entreprise. Celle-ci était une activité totalement différente de celle d'un technicien !

Malgré lui, il nourrissait un esprit de vengeance et désirait ardemment retrouver ceux qui avaient assassinés sa famille. Cette décision fut longtemps inspirée par la recherche de rétribution assidue de Simon Wiesenthal et Serge Klarsfeld, archétypes des chasseurs de Nazis qui, après la seconde guerre mondiale, n'avaient pris aucun repos tant que le dernier des responsables du génocide des Juifs était encore en liberté.

En second lieu, Moïse restait convaincu qu'on n'avait fait que poser un couvercle sur la haine et jalousie des Hutus envers les Tutsis, et que celles-ci restaient très vivantes, camouflées derrière les slogans de réintégration des Nations Unies. Moïse rêvait de créer un pays où tous les Nilotiques, éparpillés entre le Soudan et la Tanzanie, pourraient vivre paisiblement et démontrer au monde leur savoir-faire, leur discipline et leur intelligence. On avait créé Israël après un génocide, donc on pouvait faire de même pour les Tutsis.

Le Rwanda semblait avoir progressé économiquement, mais il n'y avait aucune garantie de paix à long terme. De nombreuses pressions, exercées par certains intérêts étrangers, visaient à l'intégration des Hutus au Rwanda. Pour Moïse cela représentait un énorme risque, un danger futur. Il opérait ses activités depuis une cache dans le Parc du Ruwenzori, coté Ouganda, mais ses hommes d'actions étaient répandus sur toute la région du Kivu, dans l'Est du Congo. Ces hommes pouvaient se transformer, en quelques instants, de citoyens paisibles, commerçant, fermiers, chauffeurs de camions, en guerriers terriblement efficaces et rapides, capables d'exercer une opération en quelques instants puis disparaître.

La force de Moïse résidait non seulement dans son talent d'organisateur militaire, sa connaissance des arts martiaux, la discrétion absolue de ses soldats et un esprit d'organisation supporté par une vision claire du long terme. Il n'ignorait pas le proverbe Chinois « Nourrir l'ambition, c'est porter un tigre dans ses bras. »

Une autre force singulière qu'il utilisait avec zèle lui venait de ses souvenirs d'enfance. Il avait connu un temps où l'Afrique communiquait sur de vastes distances grâce au langage impénétrable du tam-tam. Les batteurs étaient capables de transmettre n'importe quelle information ou message que d'autres

tam-tam relayaient, à distance audible, jusqu'au destinataire. Cette pratique et la connaissance du langage tam-tam avaient disparus dans la majorité des pays d'Afrique de l'Est.

Connaissant le sort que les Américains avaient réservé au leader rebelle Savimbi, en Angola, lorsqu'il utilisa un portable dont la position géographique fut repérée par un satellite, Moïse refusait tout type de communication moderne. Dans son organisation, on parlait tam-tam, une langue développée pas ses batteurs et compréhensible uniquement par ses membres. Il n'y avait aucun code. Aucune personne étrangère à son organisation ne pouvait déchiffrer leurs messages.

Grace à ce moyen, Moïse et ses officiers étaient au courant de tout ce qui se passait dans la région. Ils apprenaient le moindre déplacement de soldats, de gendarmes, d'avions, de camions, de bus ou d'individus. Ils repéraient vite les mouvements ou déplacements irréguliers ou anormaux.

**

Un groupe d'une vingtaine de soldats Hutu appartenant au FDLR, le mouvement armé des Hutus réfugiés au Kivu, s'empressait de revenir à Lubero, où était situé leur quartier général. Ils avaient passé la journée à harasser des villages de Banandais, pour essayer de localiser et exterminer des soldats Tutsi appartenant à l'armée de Laurent Nkunda. Ce dernier était un Tutsi originaire du Nord Kivu. Après le génocide, il avait passé des années à semer la terreur parmi les 2 millions de Hutus réfugiés au Kivu. Le monde occidental estimait qu'il avait commis des crimes contre l'humanité et sa tête était mise à prix. Il s'était alors réfugié au Rwanda.

Les soldats Hutu cheminaient, en fin d'après-midi, sur la route qu'on appelait, au temps des colonies, « Du Cap au Caire », la grande transversale qui coupait toute l'Afrique. Soudain, la résonance lointaine de tam-tam les surprit. C'était une mélodie lancinante qu'ils avaient entendue maintes fois, et qu'ils craignaient comme le diable. Pris de panique, ils avancèrent de plus en plus vite et arrivèrent au croisement de la route provenant de l'Ouganda. Un nuage de poussière annonçait l'arrivée d'un véhicule. Ils se dissimulèrent pour une embuscade. Le véhicule était un minibus Toyota qui avait trois personnes à bord. Les soldats surgirent et pointèrent leurs mitraillettes. Surpris, le chauffeur freina brusquement.

-Ou allez-vous ? Cria le chef des rebelles.

-À Butembo, chez mon patron, un Chinois qui a un magasin là-bas...

-Dis à tes passagers de descendre...Ils ont des armes ?

-Non, ce sont des médecins !

-Les mains sur la tête ! Vite ! Dépêchez-vous...

-Le Dr Chong et Bao sortirent du véhicule avec précaution et posèrent les mains sur la tête.

-Toi, le chauffeur, tu restes. Tu vas nous conduire à Lubero !

-Mais...

-Discute pas ! Obéis...

Le militaire fit un signe aux deux voyageurs.

-Vous ! Marchez vers Butembo, leur cria-il, en pointant le doigt dans la direction nord.

Chong et Bao s'empressèrent et, les mains en l'air puis sur la tête, marchèrent très vite, espérant qu'on n'allait pas leur tirer dans le dos. Les rebelles s'engouffrèrent dans le minibus et ordonnèrent au chauffeur de démarrer. Celui-ci tremblait comme une feuille de canne à sucre au vent. Il cala plusieurs fois. Les 20 rebelles, entassés dans le véhicule l'injuriaient. Dans le lointain, on entendait encore le battement persistant du tam-tam. Les rebelles avaient l'impression qu'il s'approchait. Évoquant des représailles d'invisibles guerriers, le son monotone nourrissait la frayeur à bord.

Le minibus parvint à démarrer et roula vite sur une route cabossée de nids de poule. Les tam-tam poursuivaient leur longue mélodie, en suivant le mouvement des rebelles. Ceux-ci jugèrent préférable de quitter la route principale et prendre une piste qui longeait le ravin d'une rivière à sec. Cette décision leur couta la vie.

Entretemps, les tam-tam continuaient à converser et, une heure plus tard, des soldats Tutsi interpellèrent le Dr Chong et Bao et les obligèrent à les suivre. Ce fut une longue marche de deux jours et deux nuits, avec de brefs arrêts quand de nouveaux soldats remplaçaient les précédents. On permettait aux deux voyageurs un peu de repos, boissons et nourriture. Les soldats évitaient les villages en se dirigeant vers le parc du Rwenzori. Bao aperçut la pointe enneigée du Mont Stanley briller à 5000 mètres d'altitude, sous les rayons du soleil. Dans le parc, la forêt de montagne se fit dense. On n'arrêtait pas de monter sur des sentiers rocailleux, en direction de l'Ouganda. L'atmosphère pesait d'une chaleur humide et des nuages de moustiques harcelaient les marcheurs. Au loin, les tam-tam continuaient à deviser, et répétaient leurs récits dans l'écho de belles vallées vertes, très humides, où il devait pleuvoir abondamment. Ils entrèrent dans une région couverte de forêts de bambous. Cachées au milieu d'épais bambous, ils découvrirent une dizaine de tentes sous un couvert de

frondaison. Elles pouvaient faire croire à un camp d'alpinistes allant escalader les monts du Rwenzori. Ceci était le QG mobile de Moïse.

Une tente fut allouée au Dr Chong et Bao. On leur donna des habits de montagne. Ils passèrent la nuit sur deux lits de camp étroits et peu confortables. Un homme très grand, frisant la quarantaine, les réveilla tôt pour leur donner un thermos de thé chaud et un petit déjeuner frugal. Il ne parla guère et sortit de la tente.

-Je me demande comment ils vont communiquer avec nous ? Dit Bao. Personne ne doit parler Mandarin par ici.

-Je parle un peu d'Anglais, dit le Dr Chong. La question est de savoir ce que ces gens veulent de nous ? Deux médecins Chinois en Afrique centrale ! À quoi pouvons-nous leur servir ?!

-A beaucoup de chose, répondit une voix en Mandarin, de l'extérieur.

Surpris, les deux voyageurs se regardèrent en silence. On ouvrit la tente et le même homme rentra.

-Bonjour Dr Chong et Dr Huang, dit-il en parfait Mandarin et en leur tendant la main. Je suis désolé pour ce voyage insolite. Mon nom est Moïse.

Le Dr Chong et Bao s'inclinèrent respectueusement selon leur tradition.

-Vous êtes ici en Ouganda, non pas au Congo. Vous avez certainement beaucoup de questions en tête. Je vais tâcher d'y répondre au cours des mois qui vont suivre.

-Des mois... ? Hésita le Dr Chong.

-Il faut que votre pays croie que vous avez été enlevés par des rebelles ou des terroristes. Vous savez certainement que toute la région du Kivu est instable ?

-Nous en avons une vague idée, dit Bao. Mais comment connaissez-vous notre nom et comment se fait-il que vous parliez un excellent Mandarin ?

-Asseyez-vous, leur dit-il en leur indiquant une table de camping et 4 chaises. Je connais tout ce qui bouge dans la région, grâce au tam-tam. J'ai suivi votre entrée depuis la frontière jusqu'ici.

Moïse conta l'histoire de sa vie, le génocide, son séjour en Chine, puis les raisons de son retour et l'organisation qu'il avait mise sur pied. Il se réjouit de savoir que Bei, le bienfaiteur de son enfance, était un ami de la famille de Bao.

-Je ne suis pas un général militaire tel que Laurent Nkunda et bien d'autres Tutsis de sa suite. Leurs armées ont effectué un nettoyage à la poursuite des criminels Hutus, mais il est possible qu'ils aient largement dépassé ce rôle. C'est pourquoi on les accuse de crimes contre l'humanité. La justice internationale a lancé des mandats d'arrêt contre eux.

Moïse resta pensif, à l'écoute, pendant quelques minutes puis ajouta :

-Vous avez entendu le tam-tam au loin ? Ce sont des nouvelles fraîches que je reçois sans arrêt de mes hommes. Contrairement à Nkunda, je ne suis pas sur le terrain. Je suis l'organisateur, la tête pensante, un stratège qui considère le long terme.

-Vous risquez quand même d'être considéré comme un criminel par le Tribunal international ? Demanda le Dr Chong.

-Tout d'abord, à part vous, et mes soldats éparpillés sur un vaste territoire, personne ne connaît mon nom et mon rôle. Ensuite, est-ce un crime que de se protéger contre des criminels ?

-Question pertinente !

-Israël se protège sans cesse contre ceux qui désirent la destruction des Juifs. Ils savent qu'ils n'ont la paix que lorsque les pays arabes sont déstabilisés autour d'eux. Les conflits incessants du Moyen-Orient favorisent Israël. En l'absence de l'unité Arabe, l'attention est portée ailleurs. L'opinion internationale ne traite pas les Israéliens d'assassins !

-Ne profitent-ils pas des antagonismes latents dans l'interprétation de la religion musulmane ainsi que les conflits d'intérêts pétroliers des grandes puissances ?

-Peut-être! Notre objectif ultime, poursuit Moïse, est d'établir une région du Congo qui pourrait devenir un nouveau pays pour nous qui sommes des Nilotiques, implantés dans une vaste région.

-Une terre promise ?

-Tant qu'il y aura la guerre, les altercations, la violence, les tueries et le viol, nous n'arriverons à rien. Nous insistons que les Hutus eux-mêmes aient également leur propre pays. Le Congo possède d'immenses régions peu habitées. Il y a de la place pour tout le monde.

-Il vous faudra le support des nations puissantes pour parvenir à ce but.

-C'est la seule solution pour arrêter les conflits et la brutalité ! De nombreux pays adhèrent à notre cause, mais il nous faut un poids majeur à l'ONU. Grace aux dettes que l'Afrique a envers la Chine, vos politiciens parviennent déjà à faire voter les pays Africains en sa faveur. Nous désirons que votre pays soit sensibilisé à notre cause. Il y a d'énormes réserves minérales au Congo, mais elles partent à présent en fraude, ou pour enrichir les actionnaires de quelques grosses compagnies et les barons au pouvoir. Le développement économique ne sera jamais possible tant que l'argent ne revient pas au pays. Un peuple tout entier pourrait bénéficier de cette richesse. Le Rwanda nous le démontre jour après jour, même s'il penche aussi pour l'endettement vis-à-vis de la Chine.

-Nous avons eu l'occasion de l'observer lors de notre bref passage...

-Le pays Tutsi-Hima doit devenir une réalité pour une paix durable, et pour le développement de l'Afrique centrale. Les Banyamulenges sont les Tutsis du Kivu au Congo. Ils sont prêts à abandonner leurs armes si on leur garantit la paix.

Depuis le génocide, ils ont dû s'organiser pour se protéger des bandes armées des Hutus venant du Ruanda, qui sont elles-mêmes protégées par les soldats de l'ONU. Ils ont souffert un conflit constant où des millions de personnes ont perdu la vie.

-On peut comparer vos conflits avec ceux de l'ancienne Yougoslavie qui fut finalement partitionnée, lorsque la guerre du Kosovo démontra que c'était l'unique solution ?

-Exact ! Les tribus sont fatiguées de la guerre. Elles désirent la paix. Mais le problème est aggravé par certains politiciens Occidentaux, et par les intérêts financiers de grandes compagnies minières occidentales qui bénéficient de la guerre.

-Je ne vois pas ce que nos deux personnes pourraient faire pour vous aider ? Demanda Chong.

-Nous auront de nombreuses discussions au cours des 3 ou 4 mois pendant lesquels vous resterez ici. Je veux que vous compreniez à fonds ce qui se passe afin d'en informer vos dirigeants. Je connais bien votre pays, mais je ne peux pas m'y rendre tant que je suis occupé ici. La Chine devient une force dominante dans le monde et en Afrique. Son soutien nous est nécessaire. Pour ça, il faut que le peuple et les autorités soient alertés et prennent conscience du problème. La première étape est que votre 'enlèvement et séquestration' alerte l'opinion publique Chinoise, et que vos compatriotes connaissent notre lutte et les conflits incessants. Il est vital que vos journalistes viennent dans la région et rapportent dans vos médias la situation telle qu'elle est. À votre retour en Chine, vous serez questionnés par la presse et les médias. Je suivrais les progrès de la sensibilisation médiatique et me rendrais en Chine au moment opportun.

-Est-ce possible d'informer nos familles que nous sommes en vie ? Demanda Bao.

Moise appela son batteur de Tam-Tam.

-Message à transmettre sans indication d'origine à l'Ambassade de Chine à Kampala, lui dit-il dans leur langue. « Dr Chong et Bao sont entre les mains de rebelles au Congo. Traités correctement. »

Le Tam-Tam se mit à parler sous les mains expertes du batteur. Quand il eut fini, Moise et son batteur se mirent à l'écoute. On n'entendait que le souffle faible du vent dans les taillis de bambou. Puis, très loin, une faible résonance leur parvint. Les deux Africains écoutaient avec une grande attention.

-Voilà, c'est fait, dit Moise. Le message sera transporté d'un poste à un autre, puis un jeune garçon déposera à l'ambassade le message écrit sur un morceau de papier.

-Je vous remercie, dit Bao. Puis-je ajouter quelque chose ?

Le géant Tutsi désirait établir une relation franche et presque amicale avec ses deux 'prisonniers'.

-N'hésitez pas, répondit-il.

-Il s'agit de votre santé, dit Bao. Vous avez un problème qui pourrait devenir grave. Foie engorgé, haute tension artérielle et peut-être un début de cancer... Moïse dévisagea Bao de toute la hauteur de ses deux mètres vingt et la fierté innée de sa race.

-Comment savez-vous ça ?

-Il a un don, répondit le Dr Chong. Vous pouvez lui faire confiance. Je l'ai expérimenté de nombreuses fois dans la clinique de Johannesburg.

-Que me suggérez-vous ? Demanda le géant avec circonspection

-Bao peut vous faire un examen complet. Ensuite, il faudrait que vous obteniez un kit d'aiguilles d'acupuncture, et certaines plantes que je choisirais en fonction du diagnostic. J'ai perdu le mien lorsqu'on nous a forcés de sortir du minibus.

-Peut-on obtenir ceci discrètement des commerçants Chinois de Kampala ? Demanda Moïse. Je ne veux absolument pas qu'on sache à qui ceci est destiné.

-Ça doit être possible.

Deux jours plus tard, trois hommes parvinrent au camp avec le matériel nécessaire. Le tam-tam avait parlé et donné le détail de la requête. Un médecin Chinois de Kampala fournit tout ce qui fallait, sans poser de questions. Pour éviter qu'on connaisse la destination, le colis fut transmis par plusieurs intermédiaires.

**

Durant les jours qui suivirent, Bao, sous la supervision du Dr Chong, appliquait les aiguilles sur les points de méridiens appropriés aux maladies de Moïse, puis, ils suivaient les progrès. Moïse profita de leur séjour pour faire venir quelques personnes malades.

Accompagnés de Moïse et quelques hommes, ils passaient ensuite l'après-midi à grimper et découvrir une petite partie du parc du Ruwenzori, et de sa chaîne montagneuse longue de 150 kilomètres. Moïse expliqua à ses captifs que les Égyptiens devaient déjà connaître le Ruwenzori dont les neiges sont les premières sources du Nil. Les Arabes le redécouvrirent et le nommèrent Jemel Al Kamal ou Montagnes blanches.

De retour au camp, Moïse traitait ses affaires quotidiennes puis poursuivait ses explications et discussions sur l'histoire de la région du Kivu, et des tribus qui vivaient dans l'Est du Congo, la colonisation, les royaumes des Mwamis Tutsis, l'indépendance, les conflits en Ouganda avec le dictateur sanguinaire Idi Amin Dada, les guerres d'indépendance et les tentatives de sécession au Congo,

la dictature de Mobutu et sa folie des grandeurs, causant la faillite du 'ventre mou de l'Afrique', puis les prises de pouvoir de Kabila et les stratégies propres à Youseveni et Kagame, présidents de l'Ouganda et du Ruanda. Il déployait ensuite ses propres visions et son programme pour solutionner les problèmes de la région.

-L'immense Congo est une anomalie historique, disait-il. Avec plus de 10 grandes tribus et 350 groupes tribaux, il aurait dû être partitionné lors de l'indépendance en 1960. Mais les États-Unis n'acceptaient pas cette option. Ils gardaient sans doute en mémoire leur guerre de sécession et croyaient que le monde devait simplement leur obéir. La sécession du Katanga et du Kasai, l'envoi des troupes de l'ONU, et l'intervention des puissances étrangères qui désiraient chacune contrôler ce vaste pays, au potentiel minier fabuleux, traumatisèrent à cette époque le Congo pendant plus de 7 ans. Les guerres causèrent la mort de millions d'individus. Ces puissances et leurs commanditaires ne se souciaient pas de toutes ces pertes humaines. Ils préféraient juger et condamner selon leurs intérêts.

-Un sage Indien a dit « Condamner, c'est une façon d'éviter de comprendre. »

-Bien sur ! Peut-on aujourd'hui condamner ceux qui essaient de survivre face à des groupes qui veulent leur destruction et sont tourmentés par la haine ? Si nous baissons les bras et ne faisons rien, nous serons anéantis !

-Nous avons une connaissance très limitée de l'histoire coloniale de l'Afrique, à part ce que le communisme-marxisme nous enseigne au pays, dit le Dr Chong.

-Il n'y a pas que vous, répondit Moïse. La majorité des Européens n'en savent que ce que les médias leur disent.

-Pouvez-vous nous éclairer ?

-La politique socialiste Européenne ne connaît rien à l'Afrique ! S'exclama Moïse. Elle s'est permise de critiquer le colonialisme et de forcer l'Europe à décoloniser bien trop tôt. Certes, il y eut de nombreux abus et des atrocités lors de l'arrivée des Arabes puis puissances Européennes sur le sol Africain. De nombreux spéculateurs profitèrent de l'esclavage et d'une main-d'œuvre naïve et ignare. Les sociétés commerciales n'envisageaient que le profit.

-C'est compréhensible. Nos contemporains ont aussi un objectif commercial !

-Après ces premiers venants, poursuivit le géant Tutsi, il y eu des vagues de colons, médecins, instituteurs, commerçants, agronomes qui, tout en gagnant leur vie, établirent les bases d'un développement futur graduel. On ne peut sortir l'homme de la brousse et en faire le ministre de l'économie en une génération ! À cette époque, les Africains n'avaient pour armes que l'arc, la machette et la lance. Ils ne pouvaient exterminer la faune comme ils le font depuis 50 ans avec les armes à feu, en copiant les 'grands' chasseurs européens

avidés d'ivoire. Ceux-ci ont énormément détruit, tout autant que les tribus Africaines qui vendaient leurs ennemis aux marchands d'esclaves de Zanzibar.

-Ces vagues de colonialisme n'avaient-elles pas pour objectif l'exploitation des richesses du sous-sol mais aussi le développement de l'infrastructure et l'éducation des masses ?

-Oui, répondit Moïse, ils ont construit des milliers de kilomètres de routes, des voies ferrées, et développé le transport fluvial qui ouvraient le pays vers l'exportation. Ils ont construit de nombreuses écoles, dispensaires, hôpitaux, et les enfants étaient éduqués par des enseignants Européens. Une très grande partie de ces investissements furent négligés ou détruits. J'ai appris récemment que même en Afrique du Sud des écoles sont mises à sac et à feu par les élèves insoucieux de leur avenir. À présent, il n'y a presque plus de vraie éducation en Afrique. À titre d'exemple, les enseignants Congolais ne reçoivent pas leurs salaires, et sont obligés de demander aux parents de payer pour faire passer leurs enfants dans la classe supérieure.

-Et les enseignants eux-mêmes ne sont guère qualifiés ?

-Exact ! Et en ce qui concerne l'agriculture, grâce au développement colonial, les paysans tout autant que les pêcheurs, et les transporteurs étaient encouragés à produire et à s'enrichir. Les routes étaient maintenues en bon état. On pouvait conduire un véhicule depuis Lobito en Angola jusqu'au Ruanda en quelques jours, mais depuis quarante ans, il faut au moins 3 mois pour faire le même parcours qui n'est plus que borbier permanent. Les ponts n'ont jamais été entretenus et la plupart n'existent plus. Le paysan ne peut plus vendre ses récoltes à défaut de transporteurs. Il en est revenu à ne produire que le nécessaire pour sa famille.

-Qu'en est-il de la surpopulation ? Demanda Bao.

-On enseignait aux populations à se suffire de quelques enfants au lieu de produire 10 à 15 enfants par famille... Mais depuis, les gens ont repris leurs coutumes et mœurs. Alors que la mortalité infantile avait atteint un niveau très faible, à présent c'est l'hécatombe due à la malaria, le sida, la tuberculose... L'hygiène est souvent lamentable. Les chefs ne pensent qu'à se servir aux dépens de la masse !

-Mais la population de l'Afrique a quintuplé en 50 ans !

-Oui, grâce aux vaccinations des bons docteurs Occidentaux et à la fertilité incontrôlée.

-On nous a parlé de la misère, mais les gens semblent survivre malgré tout.

-C'est en pillant la nature, en tuant ce qui reste de faune, en creusant le sous-sol pour l'or, le diamant ou la cassitérite qu'ils survivent. Mais voici une recette certaine pour un futur désastre, car un jour il n'y aura plus rien à exploiter ! Les jeunes Africains iront sans doute envahir l'Europe !

-Nous avons pu constater comment le Ruanda s'est développé, déclara le Dr Chong. On semble critiquer la discipline imposée par le Président. Serait-ce le seul pays Africain assuré d'une croissance économique bénéfique à tous?

-Il y a quelques exceptions dont l'île Maurice, le Botswana et la Namibie. Mais leur contexte est très différent ! L'Occident a commis une très grande erreur en abandonnant l'Afrique, au lieu de négocier des termes d'indépendance progressive. Soixante années de colonisation ne sont pas suffisantes pour changer les mentalités, les mœurs et instruire des tribus hostiles depuis des siècles à s'entendre, communiquer et coopérer. Cette décolonisation trop rapide a causé des millions de morts, des atrocités sans fin, la misère abjecte, les conflits, la corruption, l'inégalité, les viols et la destruction de la nature. Avec comme conséquence la pauvreté et les dictatures d'imbéciles auxquels les politiciens Occidentaux font des courbettes de singe en les utilisant à leurs fins.

-Pensez-vous que la Chine va agir différemment ?

-Vos politiciens vont imposer leurs vues économiques. Vous avez besoin de minerais ? Le sous-sol Africain en regorge ! Vous avez besoin d'acheteurs pour vos babioles et pacotille bon marché. Le pouvoir d'achat de l'Africain est tellement faible qu'il ne peut pas s'acheter autre chose. Pour vos dirigeants, il s'agit d'un marché et d'un réservoir de matières premières et non d'un continent à développer.

-C'est une vue plutôt pessimiste sinon sarcastique.

-C'est la réalité, mon cher docteur. Ne soyez pas aveuglé par les beaux discours et les grandes promesses. Vos dirigeants ne sont pas l'armée du salut et ne se mêleront pas d'évangélisation, d'éducation ou de soigner. Ils n'ont d'intérêt que le rapport pour la Chine. Quant à moi, je compte saisir cet intérêt pour réaliser notre propre destin.

Un mois plus tard, alors qu'ils étaient assis autour de la table dans leur tente, Moïse découvrit la liasse des enveloppes posées sur le lit de camp de Bao.

-Qu'avez-vous là ? Lui demanda-t-il en levant un sourcil inquisiteur.

-Ce sont des enveloppes des tiroirs de mon père qui était médecin en Chine. Simplement des textes de Confucius !

-Pouvez-vous m'en dire plus ? Demanda le géant.

Bao lui expliqua en détails l'histoire des tiroirs et son expulsion du pays.

-Donc, en plus de la capacité de découvrir les maladies à l'intérieur d'un corps humain, vous pouvez aussi guider quelqu'un vers des textes qui lui sont appropriés ?

- C'est ça, dit le Dr Chong. Il m'a indiqué des textes qui m'ont aidé à mieux comprendre mes ambitions et ma vie.
- Ça ne marche pas toujours, dit Bao.
- Essayez avec moi, répliqua Moïse. Je suis de nature curieuse et tout m'intéresse.

Il y avait deux feuillets dans l'enveloppe qui attira la main de Bao. Il les remit à Moïse en suggérant de les prendre dans sa tente, de les lire à son aise et les garder aussi longtemps que nécessaire.

La 1ere feuille contenait les textes suivants :

« Avant de faire la révolution, réforme ton cœur ! » Dit le proverbe.

« Le diable est diabolique parce que de 'pauvres diables' ont inventé Dieu pour échapper au diable, qui n'est autre qu'eux-mêmes, en l'absence de Dieu ! Quel sac de diabolins !

**

Qu'est-ce que la paix sinon la tranquillité du cœur ?

Qu'est-ce que la guerre sinon la confusion de la pensée ?

Quand le cœur masque la pensée, il y a harmonie, joie, extase, amour.

Quand la pensée domine le cœur, il y a colère, agressivité, envie, désir, avidité, cupidité, jalousie, cruauté, injustice...

Le cœur n'est ni le désir, l'ambition ou l'émotion car ceux-ci sont nourris par la pensée. Le cœur est Amour car il n'a pas conscience de lui-même.

La pensée est instable et incertaine, assemblée sur les mémoires de ce qui n'est plus. La pensée ne peut jamais rencontrer l'instant présent. N'ayant aucune assise, ayant des cendres pour fondation, reposant sur le vide, elle cherche sans cesse à être et à s'affirmer, à isoler, à séparer, à diviser. Elle est la source des conflits.

Toute civilisation construite sur la pensée peut durer le temps de faire des guerres, de construire et de détruire, puis sera confrontée à sa fin.

**

Le désir de vengeance appartient à celui qui vit constamment avec son passé.

Celui qui vit au présent est totalement fasciné par ce-qui-est, et répond toujours à la provocation de ce-qui-est par l'action directe, intuitive et spontanée, qui est l'action correcte.

Vivre avec le passé comme compagnon, c'est vivre dans le conflit entre ce-qui-

est et ce-qui-était. C'est également vivre isolé dans le donjon des mémoires, enfermé avec les cendres de ce qui est fini. Dans la froidure de ce donjon aux murs épais de souvenirs, le moi se régale, car on lui offre le temps psychologique pour être et durer. On a beau essayer de rallumer le feu de la vie avec les braises du passé, la vie ne se consume qu'au présent, dans l'instant de ce-qui-est.

Essayer de modeler le futur sur base de ce-qui-fut est la cause d'un effet qui, lui-même, est la cause d'un autre effet (régression perpétuelle !) Quand on modèle sa vie sur des expériences passées, on ne peut que nourrir le trouble, la confusion, le désarroi, l'envie ou la culpabilité.

La paix, le bonheur, la joie ne sont que dans l'instant présent, libéré de toute mémoire psychologique. Ce-qui-fut ou ce-qui-sera ne peuvent conduire vers la tranquillité d'esprit, vers le détachement (qui n'est pas l'indifférence !)

Un esprit tourmenté par le passé ou le futur est hermétique et rigide. Il est absent du moment présent, ce qui signifie qu'il est trépassé. Dans la mort, il n'y a aucune créativité, aucun mouvement d'abondance et de plénitude. L'Intelligence Créatrice ne peut accéder un esprit barricadé sur lui-même, un esprit calfeutré dans le confort de ses opinions et ses croyances ! Elle ne peut pas non plus atteindre l'esprit qui court après les distractions, ou qui s'échappe sans cesse de la seule réalité, de ce-qui-est, ICI et MAINTENANT.

Le sot se lance sans cesse à la poursuite du plaisir.

Le sage cherche à comprendre le pourquoi du plaisir.

L'idiot désire toujours davantage.

Le sage cherche à comprendre la source du désir.

Le benêt projette sans cesse des rêves d'ambition.

Le sage sait que l'ambition détruit, isole, sépare et divise.

L'inepte veut acquérir, accumuler, thésauriser, posséder toujours davantage.

Le sage questionne l'entité qui cherche à posséder.

L'abruti fuit dans les distractions, les jeux, la boisson, le sexe...

Le sage comprend que la peur de la solitude et du vide cause le besoin de fuir.

Le malotru se sustente de rancune, de rancœur, d'hostilité et de malveillance.

Il ne cherchera jamais à comprendre ses vœux de rétribution.

Celui qui se nourrit de repréailles ne vaut guère mieux que celui qui a injurié, blessé ou tué.

Le sage tourne son regard vers la lumière, non pas vers l'obscurité. »

Le second feuillet contenait les textes suivants ;

« Pour savourer la joie, il faut avoir connu la tristesse, mais pour apprécier le respect, il n'est pas nécessaire d'avoir connu l'injure.

Pour savourer l'abondance, il faut avoir connu la pauvreté, mais pour apprécier la paix, il faut un cœur simple et sans artifices. L'abondance disparaît sous les fléaux de la gourmandise et de la cupidité.

La nature ne connaît ni l'avidité, ni l'accumulation, ni le gaspillage. Elle donne sans distinctions. L'humain prend, s'accapare, accumule et gaspille.

Respecte la nature et elle te respectera. Abuse d'elle et tes enfants paieront le prix de la douleur.

L'harmonie a le respect pour racine. L'abus et l'indifférence sont des insultes contre la bonté de la Terre et du Ciel !

*Nous sommes Lumière jusqu'au moment où le concept-**moi** nous recouvre d'un manteau d'obscurité.*

Nous sommes Amour jusqu'à l'instant où la pensée le divise en amour et en haine.

*Nous sommes Intelligence jusqu'au moment où le **moi** proclame qu'il sait, et dévoile ainsi l'ignorance.*

*Pour retrouver Lumière, Amour, Intelligence il suffit de discerner les motivations cachées du **moi**, en l'observant en silence et sans jugement.*

'Dieu' ne te regarde pas !

Il regarde à travers tes yeux.

Dieu n'est pas dans ta pensée,

Il est présent quand ta pensée s'arrête.

Dieu n'a pas créé l'Univers,

Il est l'Univers en perpétuelle création.

Dieu n'est pas accessible aux illusions.

Il est la `réalité' dans laquelle l'illusion est un rêve.

Dieu n'est ni toi, ni moi, ni nous.

Il est la Lumière qui projette le toi, le moi et le nous.

Dieu n'est pas l'opposé de Satan.

Satan est un potentiel dans l'esprit des illusions.

'Dieu', en tant que mot ou concept n'est pas.

Délivre-toi du mot, de la pensée et du concept

Pour découvrir l'Amour qu'infuse l'Intelligence Créatrice.

Comment peut-on comprendre le réel quand on vit dans le rêve ?

Comment peut-on distinguer le vrai quand on vit dans l'illusion ?

Le rêve et l'illusion n'ont pas d'importance. Ce qui en a, c'est de comprendre l'entité qui cherche à échapper au réel par le rêve, ou au vrai par l'illusion.

Comprendre est guérir.

« Quand l'oiseau chante une chanson triste c'est celui qui l'écoute qui est triste.

On interprète toujours selon les préférences de son esprit.

Il n'y a de regrets, de nostalgie, de remords, de culpabilité, d'avarice que dans la pensée. Nos perceptions, nos préférences, nos émotions et nos choix sont construits avec le ciment du passé. Laissons celui-ci derrière nous. Ne construisons pas notre route avec les cendres du passé mais avec la flamme du présent.

Nous ne sommes pas distincts ni séparés de la nature. Elle nous englobe, nous nourrit, nous inspire, nous sustente et contient toutes les particules de notre corps et de nos mémoires.

Vois comme la nature s'éveille, fraîche, glorieuse, riche de l'énergie du nouveau. Et perçois comment tu t'éveilles, l'esprit lourd des fardeaux d'hier, éreinté par les conflits du passé, fatigué par les abus, par le calcul, l'envie, les distractions et tous tes efforts pour devenir, réussir et acquérir.

Seule l'action sans motivation est action pure, dénuée du désir. Elle n'entretient aucun effet car elle n'a aucune cause ! Cette action n'a aucun lien avec le passé et aucune direction dans le futur.

Pour ceux qui vivent accrochés aux désirs, aux espoirs, aux peurs, aux ambitions, cette action semble dénuée de sens. Sans cesse, ils rejettent ce-qui-est et s'efforcent d'acquiescer ce-qui-devrait-être. Dès lors, ils souffrent les conséquences du conflit persistant entre le plus et le moins. Ils sont incapables de reconnaître la source de paix, de joie, d'amour et d'harmonie qu'est 'l'action sans action »

Durant le mois qui suivit la lecture des feuillets, Moïse ne parla plus. Sa volubilité habituelle s'était estompée. Il adopta un long silence pendant les séances d'acupuncture et durant les marches en montagne. Il donnait ses

ordres, écoutait les rapports mais restait silencieux au contact des deux étrangers.

Le Dr Chong poursuit l'éducation médicale de Bao puis ils observent avec fascination les nuits sublimes des tropiques. Ils goutaient avec plaisir l'exquise quiétude de cette région inhabitée, la beauté vierge du parc naturel et l'énergie qui planait autour d'eux. Il pleuvait fréquemment, mais lorsque le temps était découvert, ils observent le ciel et ses milliards d'étoiles. Bao avait grandi dans une ville et n'avait connu que l'activité et les bruits de la cité. La nature sauvage et grandiose le captivait. Présent dans chaque moment, il allait de découverte en découverte. C'était une école ensorcelante, loin des bruits, de la pollution et des maux de la société. Il lui semblait être en vacances continues. Il vivait de longs moments en contemplation, au cœur d'une nature généreuse dont il découvrait chaque jour davantage la flore et la faune. Il proposa même au Dr Chong d'utiliser certaines plantes locales dont l'énergie favorisait la guérison de certains maux

Un soir Moïse abrégua son long silence.

-Bao, dit-il si tu étais un des nôtres, tu serais un sorcier et on te donnerait dix épouses.

Interdit, Bao éclata de rire.

-Ma mère m'a mis en garde de bonne heure. Elle me disait « Quand un homme est fou d'une femme, il n'y a qu'elle qui puisse le guérir de sa folie. » Je vois que votre culture a trouvé le remède à cette maladie !

-Tes textes...

-Pardon, mais je n'ai rien à voir là-dedans !...

-Les textes des feuillets des tiroirs de ton père ont tourné dans ma tête pendant longtemps. Chaque fois, ça allait plus profondément, surtout quand j'évitais de réfléchir sur les mots. Je voudrais les garder jusqu'à votre départ. Il faut qu'ils poursuivent leur chemin dans toute la profondeur de mon esprit. Après...

-Après ?... Demanda le Dr Chong.

-Qui vivra verra !

**

Bei Taoyung et Lian-Ai avaient quitté Kigali trois semaines après le message remis à l'Ambassade de Kampala. Ils avaient espéré recevoir d'autres nouvelles, mais le silence absolu et l'impossibilité de faire quoi que ce soit les avaient obligés à rentrer chez eux.

Durant leur séjour de 3 semaines, l'ambassade leur avait fait visiter les multiples réalisations d'infrastructures construites par la Chine pour le Ruanda : un

bâtiment flambant neuf pour le 1er ministre au cout de 27 millions de dollars, des complexes industriels, de nombreux bâtiments pour loger une classe moyenne émergente, et un tiers des routes du pays reconstruites et bitumées. Chaque projet était signalé par une grande plaque en bronze et le drapeau national afin que les citoyens reconnaissent la 'générosité' Chinoise.

-Il y a 20 ans nous ne savions quoi faire avec les milliards de dollars provenant du commerce avec l'Amérique du Nord, disait l'ambassadeur. Puis nous avons découvert l'Afrique, abandonnée à la corruption de dictateurs soutenus par l'Occident. Nous avons acheté des mines, puis avons construit des ports et de routes pour exporter les matières premières dont nous avons besoin. Puis nous avons constaté les conditions draconiennes imposées par les Fonds de Développement Occidentaux sur leurs prêts aux pays Africains. L'Afrique ne repayait pas les milliards empruntés, et les prêteurs d'Occident n'avaient aucune possibilité d'être remboursés. On les aurait traités de colonialistes. Nous avons alors décidé de prêter une partie de nos réserves de devises sous condition d'être remboursés. Dès qu'un prêt n'est pas remboursé selon les termes agréés, nous prenons contrôle d'une infrastructure locale que nous gérons. Il s'agit d'aéroports, de ports, de centrales électriques que nous contrôlerons jusqu'au remboursement. Le Ruanda est un petit investissement pour la Chine mais nous copions le même scénario dans de nombreux autres pays.

-Ceci va donner un travail de gestion très complexe à votre administration, lui répondit Bei.

-C'est pourquoi nous construisons la base administrative à Johannesburg. Ce sera la plaque tournante, le centre de gestion pour tous nos prêts, tous notre commerce à l'export et à l'import. Et nous ne négligeons pas les risques donc toutes les informations seront dupliquées et sauvegardées dans les ordinateurs de l'administration centrale.

**

Un soir, Moïse, ses otages et ses officiers étaient assis autour d'un feu de camp sur lequel était posé une grande marmite en fonte où cuisait le repas du soir. Il régnait la paix séculaire des crépuscules d'Afrique. On entendait au loin la plainte des hyènes et la réponse des babouins. La pleine lune glissait lentement au-dessus des montagnes. La voûte céleste était parsemée de cristaux qui se fondaient avec la lumière rosâtre de la lune.

-Les politiciens ont besoin de héros, déclara Moïse. Ils en font avec de la chair à canon ou avec les circonstances. Vous serez certainement des héros à votre

retour. Votre 'enlèvement' servira à détourner l'attention du peuple au-delà des problèmes quotidiens. Les héros aident les politiciens à consolider le nationalisme et donc assoir leur autorité.

-Nous ne sommes certainement pas des héros ! Répliqua Bao.

-On profitera de vos aventures pour attiser l'imagination du peuple. Tirez-en parti, si c'est votre destinée. Je ne suis pas politicien, mais je vais aussi vous utiliser pour ma cause. Ne soyons pas dupes ! J'espère ainsi obtenir la paix pour la région.

Moïse avait choisi le jour de la 'libération' de ses 'otages' après s'être assuré qu'ils avaient enregistré le maximum de renseignements pour informer leurs autorités. Le premier volet de sa stratégie reposait sur la curiosité du peuple Chinois envers la disparition de leurs compatriotes. Ceci devait développer la prise de conscience des conflits dans la région du Grand Rift.

La presse, la radio et la télévision Chinoises évoquaient déjà, chaque jour, la disparition du Dr Chong et de son assistant. Le peuple s'intéressa en effet de près à cet événement. On développa une faim insatiable pour toutes nouvelles provenant de ces pays dont la plupart des gens ignoraient l'existence. L'intérêt décupla dès qu'ils apprirent que c'était la région du parc des Virunga où les gorilles et l'okapi étaient en danger de disparition. On voulait tout savoir. On demandait des photos, des films, des reportages sur tout ce qui concernait ces pays mystérieux. On envoya des dizaines d'équipes de reportage à Kampala, Entebbe et Kigali. Ils ne donnèrent guère de nouvelles des deux disparus, mais rapportèrent une grande quantité de films et d'images, de documentaires et d'articles de presse.

L'objectif que Moïse espérait atteindre avait brillamment réussi bien avant la libération du Dr Chong et de Bao. L'énigme du destin des deux hommes, perdus dans cette jungle de conflits, de richesses et de beauté, nantie de mystères, était sur toutes les lèvres. On découvrit aussi que le sous-sol de la région recélait des grands dépôts de coltan, ce métal rare nécessaire à la fabrication des téléphones portables, et donc d'importance capitale pour l'économie de leur pays.

Quatre mois après leur disparition, le chauffeur d'un camion semi-remorque contenant du café Congolais, destiné à l'export, fut surpris de trouver deux individus d'allure Asiatique en bord de route, en Ouganda. Il s'arrêta. Le plus vieux baragouinait un peu d'Anglais et lui demanda de les déposer à Kampala. Le Dr Chong et Bao n'eurent aucune difficulté pour trouver l'Ambassade de Chine. Ils mentionnèrent leurs noms à la réceptionniste Chinoise qui, sous le

choc, faillit s'évanouir, prit un long moment pour reprendre ses esprits et alerter l'Ambassadeur.

Celui-ci fut tout aussi surpris, et abrégea une conférence vidéo avec le Ministre des Affaires Étrangères et ses conseillers, pour accueillir les deux disparus et les emmener dans son bureau. Dès qu'il apprit la libération des otages, le ministre demanda à leur parler sur le champ. Un sourire bienveillant rajeunissait son visage grassouillet. Il leur annonça que 'toute la Chine' et ses leaders étaient heureux de les savoir en vie et libres. Après quelques mots de bienvenue, il les questionna brièvement.

-J'informe le Président, ajouta-t-il. Tenez-vous disponibles, car il insiste de vous parler avant la presse. Entretemps, je suppose que vous avez faim et qu'il vous tarde de prendre une bonne douche et passer des habits neufs. L'ambassadeur va immédiatement s'occuper de vous. A plus tard !

Il était minuit quand le bureau du Président sonna. Le Dr Chong ronflait, allongé sur un fauteuil et Bao rêvait de Lian-Ai.

-Bonjour Messieurs ! dit le Président. Bienvenue dans le monde des vivants. Je désire entendre directement de votre part ce qui s'est passé après la fusillade ? Qui vous a enlevé et séquestré ?

Le Dr Chong résuma leurs péripéties, mais sans nommer aucun groupe de rebelles. Il annonça qu'on les avait bâillonnés, et qu'il leur était impossible de reconnaître le lieu de détention et l'identité des séquestrateurs. Il informa le président selon un récit brodé par Moïse, c.-à-d., demeurant neutres et sans offrir aucun détails.

-Nous avons reçu des demandes de rançons de la part de plusieurs groupes rebelles, mais aucun n'a été capable de nous donner des informations claires sur votre identité, annonça le Président. À présent, je voudrais que vous écoutiez le Ministre des Affaires Étrangères sur ce que vous allez déclarer à la presse. Nous vous envoyons les journalistes du Parti dans une heure. Vous parlerez aux autres après votre retour au pays. Nous organiserons une réception officielle au Palais dès votre retour, afin de vous remettre la médaille de l'Ordre de Bravoure et une pension d'état à vie. Le pays tout entier est intéressé par votre disparition et vos aventures. Il faut couronner votre bravoure et vos actes de sacrifice, et d'abnégation au nom de la patrie, par de belles récompenses. Vous êtes 'citoyens extraordinaires', un exemple pour toute notre jeunesse, et c'est au nom du pays tout entier que nous allons gratifier votre loyauté et votre dévouement.

**

Une heure plus tard, l'équipe de la télévision d'État les interviewaient. Après quelques mots brefs sur leur enlèvement, le Dr Chong décrit la région et Bao ne faisait qu'acquiescer.

« -Le Kivu est un scandale géologique, situé au bord du Grand Rift Africain où le continent est en train de se scinder en deux. C'est une région de lacs de toute beauté, de réserves animalières qui subissent un énorme stress, et de montagnes et forêts tropicales grandioses. La terre y est aussi riche que le sous-sol, grâce aux volcans. Les potentiels minier, touristique, agricole, et la pêche sont prodigieux. Malheureusement, quand il y a trop de Yang, il peut aussi y avoir trop de Yin. Tout d'abord, la région est surpeuplée de tribus en conflits. Mai-Mai, Hutus, Tutsi, Banandais, et beaucoup d'autres, essaient de survivre, et trop souvent tentent de se débarrasser des autres par la violence et la guerre. Nous avons été victimes de ces conflits, en quelque sorte pris entre le marteau et l'enclume. Mais, la région est aussi sous l'impact d'une nature agressive : volcans actifs et lacs instables. Le lac Kivu, l'un des plus profonds du monde, cache dans ses profondeurs d'immenses quantités de gaz méthane et de gaz carbonique. Si ces gaz remontaient à la surface, plus de 2 millions de gens vivant autour du lac seraient instantanément anéantis. Nul ne sait si cela peut arriver, et quand. Entretemps, pour pacifier la région, il n'y a qu'une solution : partitionner le Kivu en 3 ou 4 pays indépendants. Ceci serait bénéfique pour la paix, la survie et pour le développement économique dont notre pays pourrait bénéficier... »

L'interview fut succincte. Aux premières nouvelles du journal parlé du matin, Bei apprit la 'libération' de Bao. Il s'empressa de téléphoner à Mme Huang, et aux autres amis, pour qu'ils regardent les nouvelles. Lian-Ai logeait chez la mère de Bao pour l'aider à garder espoir. L'allégresse et la joie n'avaient aucune limite dans le quartier. On riait, on souriait, on s'excitait et la télévision restait ouverte jour et nuit.

Entretemps, le Dr Chong et Bao avaient quitté discrètement l'ambassade dans un véhicule officiel aux vitres teintées. On les déposa aux pieds d'un luxueux jet privé, loué pour l'occasion. Ils firent escale au Sri Lanka puis à Guangzhou avant d'atterrir à Beijing.

Durant l'arrêt à Colombo on leur servit un excellent repas dans un hôtel luxueux, non loin de l'aéroport. Le Dr Chong dit à son assistant :

-N'est-ce pas ironique, Bao ? Tu as quitté le pays comme un criminel et te voilà sur le chemin de retour en tant que héros national!

-Tout ce que je peux dire, c'est que la vie est extraordinaire quand on la laisse faire ce qu'elle doit faire, en faisant ce qu'on doit faire, mais sans imaginer de destins grandioses ou désirer la contrôler.

-Mais on croit tous être libres de choisir, de décider. Tout le monde est convaincu qu'il faut avoir de l'ambition...

-Nous allons recevoir la médaille de l'ordre de la Bravoure, n'est-ce pas ? Aviez-vous pensé cela possible ? Avez-vous choisi d'être dans cet hôtel, de voyager comme un Prince Arabe, dans un jet de luxe, seulement pour nous deux ?

-Bien sûr que non !

-Tout ce qui est arrivé n'a jamais été le résultat de ma volonté. Je n'ai jamais désiré ni imaginé ce que j'ai vécu ces derniers huit mois. Je n'ai fait que ce que je devais faire à chaque instant.

-On dira que tu as du mérite...

-Je n'ai aucun mérite ! L'exceptionnel est arrivé, sans que je ne choisisse ni ne juge. Tout ce que je désire, à présent, c'est rentrer chez moi, revoir ma mère, la famille et les amis. Et bien sûr remercier Bei et Lian-Ai...

-Tu as vu ce qu'ils ont fait pour toi, n'est-ce pas ? L'ambassadeur te l'a raconté. Cette fille semble être l'amour de ta vie !

-Comment puis-je en être sûr ? Je me mets simplement à la disposition de la vie si tel est mon destin. Qui sait ce que la Vie désire faire à travers moi ?

-Tu pourras reprendre l'officine de ton père et soigner...

-Je le ferais gratuitement bien sûr, car la pension d'État sera plus que suffisante pour vivre...

-En tout cas, n'oublie pas d'inviter ton vieux professeur d'acuponcture et ton partenaire d'aventure à ton mariage !

-Je ne préempte pas, mais il est certain que vous serez parmi les nôtres si cela doit en être ainsi...

Chapitre 7

Dans la capitale, on réserva aux voyageurs un accueil triomphal suivi d'une série de réceptions, d'interviews, et des déplacements incessants pour éviter les curieux, la presse et les paparazzis. Ils logeaient dans les suites d'un hôtel opulent qu'occupaient les chefs d'états étrangers et leurs délégations lors de leurs visites....

Le second soir, éreinté par toutes les courbettes, les boniments et verbiages incessants, les contraintes diverses, et la foule qui se pressait autour d'eux, Bao tomba de fatigue, refusa l'offre de son valet privé pour champagne et caviar, ferma la porte, et s'allongea sur le grand lit de la suite somptueuse et s'endormit. Il se réveilla une heure plus tard conscient qu'une énergie subtile lui parlait. Il se leva, et se dirigea vers le grand dressoir. Il se rendit compte que l'énergie subtile provenait de la liasse des enveloppes des tiroirs. Il prit la liasse et déposa chaque enveloppe dans un endroit différent. Puis, il s'assit sur le lit et respira profondément afin de relaxer totalement corps et esprit. L'énergie ne tarda pas à se faire sentir. Il se leva et se dirigea vers la table du salon. L'enveloppe déposée sur cette table l'attirait.

-Il y aurait donc aussi une enveloppe pour moi, se dit-il. Et je l'ai portée pendant les huit derniers mois sans la sentir ! Peut-être n'était-ce pas le bon moment !? Il ouvrit l'enveloppe et en retira trois feuillets. Assis confortablement dans un grand fauteuil, il se mit à lire :

« Es-tu arrivé au terme d'un voyage, au terme d'une étape ?

Combien de choix as-tu pris tout au long du parcours ?

Les circonstances et les événements qui t'attendaient patiemment, aux croisements de ton chemin ne t'ont-ils pas forcé la main ?

Si tu as pris des décisions parce que la culture Bouddhiste ou celle de Confucius t'ont enseigné une manière de penser, d'agir ou de parler, peux-tu prétendre avoir eu le libre-choix ?

Si les traditions de ta famille, les enseignements de l'école ou de tes lectures ont gravé des influences diverses en toi, ton passé n'a-t-il pas choisi pour toi ? Aurais-tu constaté les mêmes perceptions, et fait les mêmes choix, si tu avais grandi au Tibet, en Inde ou en Europe ?

Si, au bout de ta route, au terme du voyage, tu reconnais, en totale lucidité, que tes choix sont tous le produit des influences de ton passé, alors, ton voyage ne fut pas pour rien. Tes tribulations t'auront ouvert une porte vers un monde totalement nouveau.

Depuis cette plateforme de compréhension, tu vas découvrir le non-attachement, la joie et la paix car, en comprenant l'illusion du choix, tu peux te regarder vivre, et ne jamais plus prendre part aux conflits qui hantent l'esprit. En reconnaissant le jeu subtil et merveilleux d'un Intelligence innommable à travers toi, tu dissipes le moi, ses fantasmes et ses supercheries.

Es-tu intéressé de connaître le sens de la vie, de questionner le pourquoi de l'existence, sans chercher la réponse dans le connu, les traditions ou les livres ? Y-a-t-il vraiment une raison pour laquelle nous vivons et nous mourons ?

Combien sont sincèrement intéressés d'aller en profondeur, de rejeter tout ce qu'on a pu leur dire, d'essayer de percevoir par eux-mêmes le mystère que sont la vie et la mort ? Se satisfaire de la réponse des autres ne mène vers nulle découverte. Si tu rejettes tout ce que d'autres prétendent savoir, suggèrent ou imposent, si tu n'acceptes ni croyances, ni dogmes, et que tu fais fi de tout ton passé, tu pars à zéro, avec un esprit vierge d'influences. Tu es libre de questionner sans chercher de réponse dans les empreintes du passé.

Pour cela, il faut une énergie qui ne peut être disponible que lorsqu'il n'y a plus de direction, ni de chemin ou de voie qui sont choisis par le désir de parvenir.

Libre de toute croyance, délivré du connu, l'esprit est immobile, sensible, vierge, disponible. Affranchi des contraintes imposées par les connaissances, l'esprit sort de ses limites et s'ouvre au nouveau. Il est capable de recevoir l'inédit, l'Eureka, sans rien demander.

Comment peux-tu prétendre aimer si tu ne sais pas t'oublier ?

Mais si tu fais des efforts pour t'oublier ne nourris-tu pas le 'moi', en cherchant à devenir ce que tu n'es pas ? Le désir de devenir nourrit le centre de celui qui prétend s'oublier et aimer!.. Astucieuse tricherie...

Comment peux-tu découvrir l'Inconnu si tu vis sclérosé dans le connu avec tes opinions, tes prétentions et tes croyances ?

Comment peux-tu comprendre la Vie si ton esprit se nourrit de ce qui est passé, ce qui est mort ?

Comment pourrais-tu vivre libre si tu es esclave de tes peurs, tes croyances, tes opinions, tes haines, tes habitudes, tes désirs, tes jalousies et toutes les

influences d'un passé que tu n'as pas choisi ?

Comment peux-tu être serein(e), paisible, radieux si tu t'échappes constamment de toi-même, en te plongeant d'une distraction dans une autre ? Il n'y a pas de paix intérieure, ni de bonheur, si tu ne sais pas regarder le 'moi' sans chercher à le fuir, justifier, contrôler, modifier ce-qui-est et ce que tu es.

Fuir sans cesse tes états d'âme, c'est passer à côté de ta vie.

Les divertissements sont faits pour fuir le réel.

*Or, il n'y a rien d'autre que l'instant présent. Seul **ce-qui-est**, est Réel !*

Les 10 principes du sage :

1-Vis avec ce-qui-est, non pas avec ce-qui-devrait être, ou ce-qui-fut.

2-Ne te laisse pas posséder par ce que tu possèdes. Le désir de posséder est un poison aussi néfaste que la cupidité.

3-Connais-toi avant d'essayer de connaître les autres. Comprends l'influence du passé sur ton présent.

4-Change et les autres changeront.

5-Ne sois pas aveuglé par tes perceptions, opinions et croyances. Méfie-toi de l'autorité de ton propre passé.

6-Simplifie ta vie au lieu de la compliquer par tes désirs et tes idéaux.

7-Entoure-toi de personnes qui radient une énergie positive.

8-Fais ce que tu dois faire à chaque instant, puis tourne la page. Le passé ne doit pas être un fardeau. C'est le jugement que tu portes sur ton passé qui le rend lourd à porter.

9-Quand tu donnes, oublie que tu as donné.

10-Si tu négliges 'l'être' au profit de 'l'avoir', tu ne possèderas que l'idée d'abondance et ta vie sera un désert ou l'Amour ne pourra fleurir. »

On avait peint des bambous, à l'encre noire, sur la bordure du second feuillet jauni par les années. Une odeur musquée s'en dégageait. Peut-être celles des plantes du tiroir, pensa Bao.

« Pose ton pied sur la terre sans y laisser d'empreintes.

Pose ta main sur l'arbre sans y graver de blessures.

Pose tes lèvres sur la fleur sans la flétrir.

Offre ton cœur aux autres sans flatterie ni désir.

La pluie n'a pas de larmes.

Le soleil n'a pas d'épines.

L'océan n'a pas de murailles.

L'azur n'a pas d'exigences.

*Le ciel n'accumule rien,
Les nuages passent et s'effacent.
Le détachement n'est pas indifférence.*

*Soit comme le vent,
Il ne porte ni ne garde rien.
Vis comme la brise,
Sans possession ni ambition.
Respire comme le souffle printanier,
Aussi doux que la joue d'un nouveau-né,
Sans passé et riche de potentiel.*

*La nature se suffit à elle-même.
Elle n'acquiert rien, n'exige rien et n'accumule rien.
Matin et soir, été comme hiver, elle n'a besoin de rien mais possède une immense
énergie dans sa tranquille harmonie.
T'en es-tu détaché et dépenses-tu toute ton énergie à courir après des chimères
de ta propre invention ?
L'arbre porte des nids d'oiseaux mais ne retient pas l'oiseau qui s'envole. Son
feuillage protège et nourrit sans exiger de loyer ni d'impôts. L'oiseau est libre de
s'envoler et atteindre des paysages inconnus. En s'envolant, il ne cherche ni à
briller ni à acquérir. Il vole car c'est sa nature.*

*La vie offre un potentiel sans limites à chacun. Mais glué à nos ambitions, nos
désirs d'accumuler fortune, honneurs, privilèges et titres, nous brulons nos ailes,
nous tombons pour aller croupir dans la fange des dépressions, dans la gadoue
des peurs, dans le fumier de la vanité.
Ils sont très rares ceux qui ne sont ni dépendants, ni attachés mais non
indifférents ! Ils se comptent sur les doigts ceux qui n'ont aucun désir de réussite,
mais apprécient à chaque instant tous les bienfaits et les miracles que la vie
dispense. Ils font tout simplement ce qu'ils doivent faire et vivent dans l'instant.
Pour eux, le bon et le mauvais, le plaisir et la souffrance, la joie et la tristesse ne
sont que des moments qui se succèdent, et qu'on oublie, et non des bagages
qu'on accumule et des boulets qu'on traîne.*

*La vie s'exprime au travers du ruisseau qui chante, de l'oiseau qui gazouille, de
la feuille qui frémit sous le vent, de l'étoile qui scintille, de la vague qui éclate sur*

les rochers, de l'animal qui donne naissance. Elle s'exprime à travers toi par tes talents et la manière dont elle t'a conditionné.

*Chante avec la vie,
Ne mugit pas contre elle.
Danse avec la vie ;
Ne résiste pas ses élans.
Écoute-la chanter ou murmurer,
Laisse-la te guider
Vers des chemins inconnus.
Car c'est en désirant
Guider la vie par toi-même
Que tu te heurteras
Contre son mouvement,
Et que tu seras en porte-à-faux
Avec son rythme.
C'est en te heurtant contre la vie
Au lieu de te mouler avec elle
Que tu souffriras... »*

Et enfin, le troisième était une page entière couverte de caractères écrit dans une calligraphie légère :

« L'Univers manifeste le jour et la nuit, le long et le court, le beau et le laid...Il est donc naturel qu'il fonctionne avec l'amour et la haine. L'un ne peut être sans l'autre !

Certes, cela ne les justifie pas !

Celui qui se libère des dualités psychologiques (on ne peut pas se libérer des dualités physiques !) découvre que la joie, la sérénité, la plénitude ne peuvent être que dans l'absence de la haine et de l'amour, l'absence des contraires ! Tant que vous fuyez un aspect d'une dualité, l'autre ne disparaît pas pour autant.

Quand on comprend que ni la haine ni l'amour n'ont jamais résolus les problèmes humains, on fait un bond de géant vers la compréhension ultime.

Celle-ci est le non-attachement à tout aspect des dualités...

Ce n'est pas l'indifférence, mais la non-préférence !

La distinction conduit au choix et le désir ne fait que l'accentuer. Sans désir et sans préférence, il n'y a que le mouvement de ce-qui-est, à chaque instant. La présence totale dans ce-qui-est libère de tous les problèmes, car ceux-ci sont engendrés et nourris par la pensée. Celle-ci est le temps. Elle est l'accumulation

du passé qu'on s'efforce de projeter dans le futur. Sans passé ni futur, il n'y a que l'intemporel présent, manifesté dans chaque 'ce-qui-est'.

Le non-attachement est l'acceptation de ce-qui-est, sans le juger, le comparer ou y porter de commentaires. Face à ce-qui-est, amour ou haine, le sage agit comme il se doit, selon son conditionnement. Il fait ce qu'il doit faire puis tourne la page. Voici l'action qui est non-action de Lao Tzu, l'action qui ne porte aucun fardeau, n'est accablée par aucune mémoire, ni aucun conflit.

Lorsque les mots sont dépassés, lorsque « haine » ou « amour » ne sont ni retenus, ni mis en valeur, il y a un état de paix absolue, car le 'moi' n'est plus.

La porte s'ouvre toute grande sur un paysage de félicité qui n'a rien d'émotionnel ni de sentimental, un état d'actions immédiates infusées par l'Amour-compassion, un Amour qui ne se connaît pas et qui n'a donc rien à voir avec l'amour de la dualité 'amour-haine'.

Réintégrez les aspects complémentaires des dualités, et la Vacuité vous révélera l'Intelligence qu'aucun mot ne peut décrire.

Depuis des siècles, les gourous et 'autorités' religieuses ont insistés sur le contrôle de soi, la discipline forcée, l'effort, la maîtrise, pour atteindre (ou obtenir) paix, satisfaction et nirvana par le biais de l'amour-émotion.

C'est une bévue magistrale, car ceci n'a jamais rien changé aux conflits entre individus et groupes. L'amour-émotion est motivé par le désir de parvenir, par le devenir, le désir de satisfaction ou de plaisirs, ce qui est l'apanage de l'ego, la nourriture du 'moi' et les renforcent constamment !

Tant qu'il y a le 'moi' et ses astuces, ses dénis ou ses mensonges, l'Amour-compassion ne peut fleurir. »

Pour la cérémonie de remise des médailles, Mme Huang fit le voyage vers la capitale, en première classe, dans le nouveau train à grande vitesse, aux frais de l'État. Lian-Ai accompagna son père, l'honorable Xiong Meng, puis l'abandonna à ses activités administratives et politiques dès que les cérémonies prirent fin. Le Dr Chong fut promu à un poste de conseiller permanent auprès du ministre des Affaires Étrangères. Bao refusa poliment les offres qu'on lui faisait et n'avait qu'un souhait, rentrer chez lui.

Il put enfin rencontrer Lian-Ai lorsque toutes les pressions politiques et médiatiques s'estompèrent. Bao l'invita dans un petit restaurant discret de la

capitale. Ils se distinguaient tous deux par le charme gracieux de Bao et la beauté sans artifice de la jeune fille.

-Je suis tellement heureuse que tu sois de retour sain et sauf, Bao, lui dit-elle. J'ai eu tellement peur pour toi. On peut dire que tu nous as fait courir autour de la planète !

-Je ne pourrais jamais te remercier assez pour tout ce que tu as fait, Lian-Ai. Et pour le support que tu as offert à ma mère. Elle a eu beaucoup de chance de t'avoir auprès d'elle...

-C'est tout naturel, Bao. Je n'aurais pas pu faire autrement...

-J'ai beaucoup de choses à te dire...

-Je n'en doute pas. Moi, je n'en ai qu'une...donc je vais commencer ? D'accord ? Bao acquiesça par un sourire.

-Je voudrais te raconter une petite histoire qui s'est passée, il y a bien longtemps. À cette époque, un jeune couple était désespéré de ne pas avoir d'enfant. À cause de la surpopulation du pays, les autorités avaient interdit plus d'un enfant par famille, sous peine d'amendes sévères. La police avait des ordres stricts pour punir les contrevenants. Mais ce couple ne pouvait même pas en avoir un ! Des années passèrent et ils perdirent espoir. Ils oublièrent complètement leur désir. C'est à ce moment que l'épouse devint enceinte. Sa grossesse se déroula sans embuche. Elle accoucha chez elle, avec l'assistance d'une sagefemme. Mais quelle ne fut leur surprise, lorsqu'elle accoucha de jumeaux ! L'époux fut informé immédiatement, et il ne considéra même pas l'idée de faire disparaître l'un des enfants, comme de nombreux couples le faisaient à l'époque. Il avait un ami dont l'épouse ne pouvait tomber enceinte et il l'approcha très discrètement. Après beaucoup de précautions, l'ami et son épouse acceptèrent de simuler une grossesse et d'adopter un des nouveau-nés. En disant ces mots, Lian-Ai, sortit son passeport de son sac, l'ouvrit et montra la première page à Bao. Celui-ci, se tourna vers elle.

-Tu es belle sur toutes les photos, dit-il, avec admiration.

-C'est tout ?

-Attends ! Je viens de découvrir quelque chose ! C'est flippant, mais je t'écoutais au travers du filtre de mes attentes, de mes perceptions et de mes désirs. Donc, je ne t'écoutais pas ! J'ai entendu ce que tu disais, mais j'étais ailleurs, dans mes pensées, et non pas avec une attention totale. Ça peut te sembler bête, mais pour moi, c'est une découverte capitale. On écoute rarement avec attention totale ce que les autres disent. C'est sans doute la manière dont le cerveau fonctionne, mais ça empêche la relation dans toute son intensité...

-Oui, je te comprends Bao. Nous écoutons tous de cette manière. L'essentiel est d'en être conscient, au moment même, comme tu viens de le faire. Quand on

écoute l'autre sans une attention totale, la relation est impossible. On ne peut pas se rencontrer...

-C'est peut-être la raison de l'incompréhension et des conflits entre individus et entre peuples.

-Très certainement !

-Maintenant, laisse-moi déchiffrer ton passeport. Tu t'appelles... *Lian-Ai Xiong Meng* ! Ce nom me dit quelque chose...

-C'est le Secrétaire Général...

-Ton père ?

-Regarde le passeport !

-Quoi ?.. Mais tu as la même date de naissance que moi !

-Non Bao...

-Non ? Mais c'est écrit... !

-Nous sommes nés le même jour ! C'est différent !

-Tu es née le même jour que moi, bien sur ...

-Certainement ! Et au même endroit...

-Suis-je bête ? Ou aveuglé par tes charmes...

-Huit mois de détention ! Il te faut des vacances mon légendaire héros...

Lian-Ai fit une petite moue d'indulgence puis elle poursuivit :

-Xiong Meng était à l'époque un des meilleurs amis du Dr Huang, poursuivit-elle. L'ambition politique les a distancés. Il y a deux ans, ma 'tante' m'introduisit auprès de papa qui me raconta toute l'histoire, mais ne désirait pas que ça se sache tant qu'il était en vie. Les risques étaient trop importants pour notre famille et pour sa carrière.

Bao devint blême, incapable de proférer une parole, paralysé par la surprise.

C'en était trop après les derniers jours de pressions constantes. Lian-Ai contemplait le visage impavide de son frère, et attendait patiemment qu'il absorbe l'immensité de sa révélation, qu'il prenne contact avec la réalité.

-Tu as beaucoup de choses à me dire ? lui demanda-t-elle enfin, avec une grande tendresse en lui prenant la main.

-Oui...non...oui, balbutia Bao.

-Prends ton temps...

-Le ciel m'a comblé, Lian-Ai, dit-il en se levant pour la serrer dans ses bras.

FIN

Sao Luis – Portugal - Juillet 2019

